

TV5MONDE



Juste Olivier

LE PRÉ AUX NOISETTES

Tome 1

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE.....	4
1.1.....	4
1.2.....	15
1.3.....	23
1.4.....	33
1.5.....	41
DEUXIÈME PARTIE.....	47
2.1.....	47
2.2.....	59
2.3.....	66
2.4.....	75
2.5.....	90
2.6.....	101
2.7.....	106
2.8.....	117
TROISIÈME PARTIE.....	126
3.1.....	126
3.2.....	140
3.3.....	146
3.4.....	154
3.5.....	160
3.6.....	172
3.7.....	181
3.8.....	191

3.9.	197
3.10.	207
Ce livre numérique :	218

PREMIÈRE PARTIE.

1.1.

Les mille petits ruisseaux qui se précipitent en riant du haut des montagnes vont tous se perdre dans le lac, leur commun réservoir et leur fin dernière. Plusieurs y courent très-bien de leur propre élan ; mais c'est en vain qu'ils s'y jettent ainsi bravement et tout droit : ils n'en ont pas plus de renommée. Leur océan prend toute la gloire à lui seul, il engloutit leur nom et leurs eaux, et le fleuve lui-même, fût-ce le Rhône impétueux, s'y endort comme un autre. Vaillant athlète, il en ressortira plus brillant et plus fort, lorsque le bain aura lavé ses membres nouveaux et ses larges épaules ; mais, pendant qu'il s'y oublie un instant, on l'oublie ; à plus forte raison, d'humbles rivières telles que les nôtres, qui ne peuvent se faire jour comme lui ni s'épandre au large, et sont plutôt dans la nécessité, sinon toujours dans l'inclination, de resserrer leur flot et de le contenir.

En voici une cependant, la Vignonne, sur les bords de laquelle se passèrent des événements presque aussi fameux que son nom à peine indiqué, et encore défiguré, sur les cartes. Elle n'avait rien de beaucoup plus remarquable que ses sœurs (d'agréables détours, un lit demi-ombré, des bassins écumeux ou dormants) ; mais elle était l'endroit de prédilection, la retraite favorite, l'Éden de celui de tous nos personnages qui est

ainsi le mieux qualifié, non pour occuper toujours le devant de la scène, mais pour nous y introduire et en lever le rideau, rideau de feuilles, comme il convient à ce genre de théâtre.

Il se nommait Fabrice et demeurait non loin de là, au village de Lunay, où, après diverses aventures, il avait fini par revenir se fixer depuis quelques années et occupait la place de maître d'école. Humble place, et cependant précaire et menacée ! Il s'était peu inquiété d'avoir des patrons ou des clients ; il aurait voulu n'avoir que des amis ; mais la plupart des hommes, au lieu d'aimer et d'être aimés, préfèrent commander ou servir. Le pauvre Fabrice l'aurait su aisément s'il avait jugé à propos d'y réfléchir ; mais il ne réfléchissait pas volontiers à ces choses, qui ne valent rien pour la santé, disait-il.

Suivons-le donc près de sa rivière. Tous les soirs on était presque sûr de l'y rencontrer dans son costume ordinaire et, sauf celui des dimanches, le seul qu'il possédât : un chapeau à grandes ailes, de longues guêtres grises boutonnées sur le pantalon (ou dessous, pour rentrer au village), et un vieil habit qui avait aussi été en son temps celui des dimanches, mais qui, devenu de semaine à son tour, avait peu à peu révélé, dans sa première teinte foncée, un ton plus clair et verdâtre dont un peintre seul aurait été satisfait.

Ce jour-là, – le jour où nous faisons sa connaissance, sans qu'il s'en aperçoive, – il était, comme à l'ordinaire, debout près de l'eau, immobile, grave, recueilli, parfaitement silencieux, le bras et le corps en avant, mais ne remuant pas, en un mot, dans toute l'attitude d'un pêcheur passionné ; car c'était là l'occupation favorite de Fabrice et, s'il faut l'avouer, la majeure partie des attraits que la Vignonne avait pour lui. Il en aimait aussi les bordures de pervenche et de violette au printemps, le courant tranquille, l'onde un peu triste et pâle, et le frémissement des frênes et le bruissement des peupliers. Sans doute il avait passé bien du temps (et nul, ni lui ni personne, n'aurait pu dire combien) à considérer les longues herbes penchées, prises

et baisées au passage par quelque flot espiègle, puis lâchées et se redressant toutes confuses pour être aussitôt reprises par le flot suivant. Mais les belles truites tachetées, si fines, si alertes et si prestes, étaient surtout l'objet de ses contemplations solitaires, car il ne les aimait pas seulement à la façon d'un vulgaire pêcheur, comme une proie, mais comme des êtres doués de mouvement et de vie, dont il savait les mœurs, les goûts, les cachettes, les détours et les ruses, êtres à part, singuliers, séparés de nous par un degré de plus que les animaux qui vivent dans notre atmosphère, habitant un autre élément et, pour ainsi dire, un autre monde où, du nôtre, nous les voyons cependant, comme ils nous voient du leur. N'y a-t-il pas aussi peut-être, au-dessus de notre élément aérien, un élément infiniment plus subtil, dans lequel nous, par conséquent, nous ne voyons que fort trouble, même avec les yeux de l'âme, et d'où l'on nous voit nager et nous tourmenter dans le nôtre comme de pauvres poissons, nous qui nous croyons des aigles ? N'y a-t-il pas là, de même, d'invisibles pêcheurs, qui nous guettent, et celui, entre autres, qui nous tire impitoyablement à lui sans retour ? Fabrice se faisait ainsi toutes sortes de questions, mais il ne répondait pas à toutes.

Il est temps, d'ailleurs, pour ne pas risquer d'induire en erreur nos lectrices, il est temps de leur apprendre que Fabrice était marié, et même (pour lui et pour son historien, triste aveu !) que la Vignonne s'était étoilée de glaçons près de vingt fois depuis qu'il avait dit adieu à ses trente ans. Le père de sa femme était un brave et honnête soldat de l'empire, comme il y en a eu non-seulement en France, mais presque en tous pays. Il faisait partie de ces régiments étrangers, trop oubliés de l'histoire, qui, à Polotsk et à la Bérézina, aidèrent à couvrir la retraite de la grande armée. Comme la plupart de ses compagnons, il y resta, fragment inaperçu de ce rempart humain que le canon russe avait dû d'abord démolir, et qui rappelait ce mur

de briques rouges admiré du grand Frédéric à la bataille de Rossbach¹. Il n'avait pu laisser à sa fille, alors enfant, que le chétif patrimoine qui ne l'avait pas sauvé, lui, d'aller chercher fortune ailleurs.

C'était une assez jolie pente de gazon, donnant sur la rivière à l'endroit le plus fourré, et ceint, par le haut, d'une gigantesque haie de noisetiers. Cette haie antique, tolérée par incurie pendant les longues absences du vieux soldat, avait crû à l'aventure, poussant de çà de là ses longues tiges ; celles-ci étaient en outre comme remparées en sous-œuvre par d'énormes souches, bizarrement tordues, sorte de mur à moitié enfoui dans le sol et recouvert d'un branchage entortillé, qui fouillait à la fois dans l'herbe et se recourbait assez haut par-dessus. Ce qu'avant eux on avait fait par négligence, les deux époux le firent par préférence et par choix : ils aimaient leur belle haie, ses fraîches voûtes en été et, aux soleils de printemps et d'automne, son abri contre quelque souffle un peu vif, traîneur ou avant-coureur de l'hiver.

Cette haie n'était point complètement inutile ; elle leur tenait lieu de verger. Quelques vieux arbres, à moitié secs lorsque les époux Fabrice en devinrent les propriétaires, avaient la plupart disparu pièce à pièce, et leurs jeunes remplaçants ne prospéraient guère dans ce terrain en pente et peu profond ; ils étaient, comme leurs devanciers, de race grêle, et si les arbres d'un pré en sont, pour ainsi dire, le cercle de famille, celui des Fabrice paraissait prédestiné, comme eux, à n'avoir pas d'enfants. La haie, en revanche, n'avait jamais failli à fournir son tribut de belles noisettes tombant toutes dorées de leur robe

¹ À la fin de la bataille de Rossbach, le grand Frédéric dit : « Qu'est-ce donc que ce mur de briques rouges que je vois là-bas ? » C'étaient trois régiments étrangers qui, fermes dans leur poste, n'avaient pas perdu un pouce de terrain. » Anecdotes du temps.

entr'ouverte, au moindre contact de la main de madame Fabrice. Un des derniers beaux jours du mois de septembre, on voyait revenir le mari avec une hotte et un sac posé en travers par-dessus ; sa femme l'accompagnait avec un grand panier couvert à deux battants, et les enfants du village ne manquaient pas de les saluer ou de les suivre en criant : « Bonjour, monsieur le régent ! Donnez-moi des noisettes, tante Marthon ! »

Tante Marthon plongeait alors sa main, qu'elle avait longue et belle, comme il s'en trouve quelquefois au village, et rarement partout, la plongeait, disons-nous, sous l'un des couvercles du panier, et distribuait, tout en cheminant, à celui-ci une poignée, à celui-là une poignée et demie, selon l'âge et le caractère de ses petits dévorants.

En ces assauts d'espièglerie et de câlinerie, le bon Fabrice laissait tout faire à sa femme ; il doublait même le pas avec un mouvement d'humeur, non qu'il regrettât ses noisettes : il n'en mangeait que trois fois l'an, à la cueillette, la veille de Noël et la nuit de Saint-Sylvestre ; mais nous devons avouer ici deux de ses travers.

D'abord, une fois la classe terminée, il détestait s'entendre appeler « monsieur le régent, » soit que ce titre lui rappelât une profession qui n'avait pour lui qu'un médiocre attrait, soit qu'au rebours de la plupart de ses confrères de tout grade et de tout genre, il ne fût point né pédant. Mais si de lui jeter ainsi son titre à la tête le crispait intérieurement, car il n'en laissait jamais rien paraître, ce n'était qu'une bagatelle, un léger froncement d'esprit plutôt que de sourcil, en comparaison de l'horreur qu'il éprouvait pour ce nom de « tante Marthon, » donné à celle qu'il n'appelait, lui, jamais que « mon épouse, » quand il parlait d'elle à un tiers, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Il ne disait pas « madame Fabrice, » parce qu'au village cela aurait eu un air monsieur ; « ma femme » lui faisait l'effet d'une brutalité ; « mon épouse » l'avait donc tiré d'embarras. Ce premier nom de promesse et d'amour, aussi doux, aussi frais, aussi velouté

qu'un bouquet de pensées à la ceinture d'une jeune fille qui attend son fiancé, il l'avait conservé et le disait comme au premier jour. L'amour, chez lui, n'était plus sans doute à l'état de passion, mais n'avait jamais été non plus à celui d'illusion. Il aimait tout simplement, mais il aimait : avec tendresse, avec déférence, avec mystère ; il n'imaginait point que l'on pût cesser d'aimer ainsi ni aimer autrement. On lui pardonnera donc la crispation pénible que lui faisait éprouver le diminutif populaire appliqué à ses vieilles amours, toujours jeunes pour lui. Seul il avait le droit de dire « Marthe ; » encore eût-il dit volontiers « Martha » et « Marthesia, » comme les botanistes, car il l'était un peu. Au lieu de cela, il fallait qu'il entendît ce nom banal et familier, si malsonnant à son oreille et à son cœur. C'était une de ses vexations entre d'autres plus fortes, mais peut-être moins vives ; comme aussi ce fut un des motifs de lui en vouloir pour bien des gens qui ne demandent qu'à être blessés et qui vivent de petites inimitiés et de rancunes comme l'on vit de l'air du temps.

Fabrice n'était donc parfaitement heureux que dans son « Pré aux Noisettes, » comme on l'appelait. Là il était vraiment chez lui et à lui. En ce sens il y aura encore plus d'un Pré aux Noisettes dans cette histoire : chacun de nous a le sien ou voudrait l'avoir, et se le figure à sa manière. Là, donc, point de curieux, point de regardants, même de ceux qui regardent tout pour le seul fait de regarder ; point de figures connues ou inconnues, les premières souvent moins amies que les secondes, étant moins désintéressées ; surtout, point de marmot qui lui rappelât ses ennuis de la classe, et s'en vînt crier à tue-tête : « Tante Marthon ! » ou « Monsieur le régent ! » car il avait fait de sa petite propriété une espèce de forteresse.

Nous avons dit la haie qui la ceignait par le haut, en s'y recourbant même aux deux extrémités : elle était si forte, si épaisse, si haute et portait sur des troncs si bien entrelacés, qu'elle était devenue impénétrable aux maraudeurs, aux chasseurs et aux passants, qui en avaient bientôt assez avec elle de leurs tentatives d'effraction et de visites domiciliaires. Son

maître ne la taillait jamais, et, comme elle lui appartenait tout entière, il la faisait respecter du voisin, au grand déplaisir de ce dernier. Fabrice lui permettait bien de recueillir de son côté sa part de noisettes, mais il ne voulait pas qu'il fût touché à une seule branche pour l'émonder. Le voisin avait là un champ et une prairie en un mas, aussi longs que l'étroite bande de pré de Fabrice, et beaucoup plus larges ; il trouvait cependant moyen d'accuser celui-ci de porter un préjudice notable à ses moissons avec cette haie qui, en hauteur comme en longueur, n'en finissait pas. Les indifférents trouvaient au moins le régent bien sot de profiter si mal d'une haie qui, réduite aux dimensions raisonnables, aurait pu, bon an mal an, lui fournir une ou deux charretées de fagots. Les avis et les conseils ne lui manquèrent pas ; mais Fabrice fut intraitable et, on peut s'y attendre, traité comme tel.

Cette haie forte et munie n'avait aucune ouverture, aucune claie ou porte qui pût livrer passage à l'ennemi. À moins de tenter une escalade, que l'exhaussement du sol, l'agencement des troncs, l'entrelacement des tiges et un mélange de ronces et de lianes rendaient presque impossible sans préparatifs, nul accès de ce côté. La rivière, avec un épais taillis d'arbres et de roseaux, défendait l'autre. Elle y formait un coude qui, en rétrécissant son lit, le rendait plus profond, brisait et animait les flots. L'avance du sol était dans le pré de Fabrice et y faisait, de plain pied, un petit angle, appuyé sur le grès, bien solide et bien gazonné. Juste à la pointe se dressait, comme un fort avancé, et à moitié masquée par le feuillage, une cabane sans jour apparent, car elle était éclairée par le haut, mais avec deux portes basses, l'une donnant sur l'intérieur de la propriété, l'autre sur la rivière coulant droit au-dessous. Fabrice avait construit lui-même cette espèce de pavillon. Quelques poutres, quelques planches calfeutrées de mousse en dedans et plaquées d'écorce en dehors, avec un toit de roseaux, où il avait ménagé une lucarne et un tuyau de cheminée, en avaient fait toute la façon. L'énorme tronc d'un saule creux, encore emplumaché de quelques branches, formait presque à lui seul une des parois. Sous la porte et à deux ou trois

pieds en avant, un gros bloc de grès raboteux s'élevait un peu au-dessus de l'eau ; en face, sur l'autre bord, et à sept ou huit pieds du premier, il y en avait un second, de même nature. Sur cette rive débouchait un sentier qui, remontant les prairies, gagnait en serpentant le village. C'était là l'unique accès du Pré aux Noisettes : les sentiers à dévider à travers champs, les deux blocs de grès, piliers d'un pont sans arche, et la porte de la cabane de pêche, seule entrée et seule issue parmi le sable, les hautes herbes, les branchages et les roseaux.

Pour Fabrice lui-même, il y avait donc une difficulté, celle de franchir l'intervalle qui séparait les deux blocs, entre lesquels tournait rapidement l'eau profonde. Tant qu'il fut jeune et léger, en s'aidant d'une perche ou d'un long bâton, et même, sans cela, en prenant bien son élan, d'un saut il se tirait d'affaire. Quand il se sentit moins lesté, voici ce qu'il imagina.

La rivière, en cet endroit, coule sur un banc de grès dont l'eau ronge les parties terreuses ; elle les découpe ainsi en cent façons, et y taille çà et là des bassins naturels que l'on eût appelés jadis les bains de Diane et des Nymphes. Fabrice, avec un pieu de fer, fit un trou comme celui d'une mine, dans ce lit rocheux et strié, à peu près au milieu de l'espace à franchir. Lorsqu'il se rendait à son Pré aux Noisettes, il prenait avec lui, ou un de ces forts bâtons de montagne à petite hache pour poignée, comme en ont tous les chasseurs de chamois pour se tailler au besoin des marches dans le glacier, ou mieux encore, un de ces outils de jardinage appelés dans le pays « serclorets, » c'est-à-dire « petits sarcloirs, » lesquels sont armés d'une double pelle disposée horizontalement et solidement emmanchée. Arrivé au premier bloc, il enfonçait le manche du bâton ou de l'outil dans le trou, que les yeux seuls d'un pêcheur pouvaient distinguer sous l'eau tournante et noirâtre. Ce mince, mais pourtant ferme appui, joint à une vieille adresse et à une constante habitude, lui suffisait pour gagner l'autre bloc en deux bonnes enjambées. Une fois là, le reste n'était rien. La cabane fermait le passage, mais Fabrice en ouvrait la porte extérieure, donnant, comme on

l'a vu, sur la rivière ; il y prenait une planche sur laquelle Marthe passait à son aise, et, tout fier de lui voir franchir ce mauvais pas par ses soins, il n'avait plus qu'à lui tendre la main pour la recevoir. Il rentrait vite la planche dans la cabane, joyeux de se sentir dans son fort, Marthe et lui séparés du monde, et d'y être à eux deux. Au retour, Marthe passait la première, Fabrice retirait la planche, fermait la porte, non-seulement à clef, mais par un verrou qui, du dehors, se tirait en dedans, grâce à un mécanisme de son invention, et il regagnait l'autre rive comme il l'avait quittée ; car, pour lui, il ne se servait jamais de la planche que lorsqu'il revenait le cou chargé d'une grande botte de foin dans un drap, ou les épaules d'une hottée de légumes et de pommes de terre, dont il avait, dans un coin de son pré, une petite plantation ; mais, déposant un moment sa charge sur l'autre bord, toujours la planche était remise sous clef.

Telle était la voie scabreuse et, il faut l'avouer, assez sauvage et bizarre que Fabrice avait choisie pour arriver sur ses terres ; mais aussi tel était son plaisir. Il serait inutile de le chicaner là-dessus : il n'en irait pas moins chaque soir à son Pré aux Noisettes par le sentier perdu et le pont improvisé. Encore un peu rustique, mais non pas rustre, et, sans penser beaucoup, ne pensant cependant pas tout à fait comme le vulgaire, si tant est que le gros du monde prenne réellement souci de penser par lui-même ; orphelin, comme Marthe, dès son bas âge ; fort abandonné, passablement dédaigné ; après beaucoup de difficultés, de traverses et encore plus d'ennuis, il s'était trouvé, car il n'y avait mis ni de parti pris ni de réflexion, aimer la pêche, la Vignonne, son petit pré retranché derrière la haie et sa cabane au bord de l'eau. C'était là sa poésie à lui, son dada, si l'on aime mieux ; et, même en fait de dada, n'en a pas qui veut ; Fabrice avait celui-là. Sa journée finie, il courait s'enfermer dans son taillis, comme d'autres courent à leur jardin, au billard ou au whist, et presque tous aux nouvelles, aux commérages et aux médisances. Lui, Fabrice, allait se taire et pêcher. Las d'exercer sa patience et celle de ses élèves, de façonner le sol ingrat de

leurs têtes rebelles aux quatre règles de l'arithmétique et aux mille et une de la grammaire, il s'échappait avec une joie farouche que rien ne trahissait extérieurement, sinon un pas plus rapide, mais toujours digne et mesuré. Et quand Marthe avait passé derrière lui, que la planche était recachée dans la cabane et qu'il voyait la rivière couler entre leur petit monde et le grand, alors il était content... content comme s'il avait pu donner un coup de pied à la terre. Est-ce un si grand mal ? La terre ne s'en aperçoit guère, et, dans mainte occasion, chacun de nous ne voudrait-il pas lui en donner autant... il est vrai, sans plus de résultat ?

Fabrice, du reste, faisait tout cela simplement, bonnement, sans y réfléchir. Il se croyait un amateur de pêche qui pouvait en remonter aux plus madrés pêcheurs de profession ; mais voilà tout. Il aimait mieux Marthe et le Pré aux Noisettes que le reste du monde, mais il n'avait là-dessus nulle philosophie. Il ne voulait point être original, et c'est peut-être pour cela qu'il l'était devenu, en ne se piquant pas de penser, de parler et d'agir comme ses voisins ; mais c'est aussi ce que les voisins ne pardonnent pas. On se porte envie, et l'on se copie pour s'effacer : c'est là toute l'originalité du grand nombre.

Malgré son caractère inoffensif, les voisins de Fabrice n'étaient donc pas sans s'occuper et s'inquiéter de lui (pour son bien, cela va sans dire). Ce n'avait été d'abord que de la curiosité, qui même avait fini par se lasser ou, du moins, par avoir ses intermittences, quand on n'avait rien vu sortir d'étrange de la façon de vivre, un peu à part, du pauvre et solitaire ménage. Non-seulement on n'avait rien appris, mais rien compris, et, l'habitude aidant, on se contentait de les trouver « bien singuliers, » et on les laissait à l'écart. Fabrice avait, d'ailleurs, quitté le pays de bonne heure ; il avait voyagé avec un riche naturaliste amateur auquel il servait à la fois de copiste et d'homme de confiance, mais qui était mort subitement ; depuis son mariage, il avait occupé d'autres petites places avant celle de régent au village de Marthe, où il s'était enfin fixé : en sorte que, lorsqu'il re-

vint ainsi au pays, il y fut assez longtemps considéré lui-même comme à demi étranger. On le toléra mieux qu'on ne l'eût peut-être fait de quelqu'un de l'endroit ; mais quand on l'y vit acclimaté, comme un homme qui compte bien y finir ses jours, et que sa singularité, d'autres eussent dit sa simplicité de vie, loin de diminuer, se prononçait davantage, alors la curiosité se ralluma de plus belle et entra dans une nouvelle phase, celle de l'hostilité sourde et plus ou moins inconsciente, envers qui vous dérange, ne fût-ce que dans vos idées.

Fabrice et Marthe avaient beau s'effacer, se tenir par goût dans l'ombre, on n'en mettait que plus d'ardeur à pénétrer les secrets de ce ménage où il n'y en avait pourtant point à pénétrer. Sur sa paix et son bon accord, pas moyen de médire. Mais comment vivait-il ? Avait-il épargné, ou allait-il se ruinant, si tant est qu'il eût de quoi se ruiner ? Quelle était, au juste, la différence d'âge des deux époux ? Était-il vraiment possible, comme d'anciennes rivales oubliées le prétendaient, que cette différence ne fût que de quelques années en faveur de Marthe, dont la beauté, célèbre autrefois dans la contrée, arrêtait encore le regard ? Un riche propriétaire des environs, M. de Romans, qui passait pour avoir été fort épris d'elle avant son mariage, la voyait toujours du même œil d'admiration et de respect. Elle était de celles dont on ne peut s'empêcher de dire à l'instant : « Voilà une belle femme ! » sans se demander si elle est jeune ou non. Mais qui lui faisait donc ses robes, et si bien, quoique d'étoffes toutes simples ? N'avait-elle réellement point d'autre couturière qu'elle-même ? Madame Judith Regard, la femme du syndic, déclarait qu'on ne le lui ferait jamais croire. Et cent autres questions encore, questions toujours les mêmes, de tous les temps, de tous les lieux, de tous les soirs et de tous les matins.

Mais à ces points et autres pareils ne se bornaient plus les investigations, au moment de crise où arrivait l'histoire de notre couple, crise à laquelle divers personnages allaient être diversement mêlés.

1.2.

Comme la plupart de ses administrés, le syndic² de Lunay, Pierre-Abram Regard, n'était qu'un paysan, c'est-à-dire qu'il cultivait lui-même ses terres ; mais les siennes étaient, ou peu s'en fallait, les plus considérables de l'endroit, parmi celles des propriétaires purement campagnards. En outre, il n'était pas sans quelque éducation pratique et usuelle ; car, de son temps déjà, l'instruction primaire était beaucoup plus répandue et plus avancée au petit pays de Lunay qu'elle ne l'est, aujourd'hui même, dans de plus grands. Il ne mettait donc point trop mal l'orthographe, bien qu'il n'y mesurât pas les *t* et les *s* aussi strictement que les grains de raisin dans la cuve ou ceux de blé dans le boisseau ; en revanche, il ne faisait pas la moindre faute d'arithmétique dans ses comptes de maison, ses contrats de vente ou d'achat. Il n'avait ni le temps, ni le goût de la lecture ; mais, ce qui n'est pas du tout la même chose, il n'aurait pu se passer d'un journal. Malgré le très-minime casuel de sa charge, qui n'avait pas d'autres appointements, et se défrayant moins que s'autorisant de celle-ci pour se pardonner à lui-même ce luxe, il était donc abonné à l'une des cinq ou six feuilles du chef-lieu, la *Gazette de la Vignonne*, journal de la classe et de l'intelligence moyenne, car en tout pays il y en a un qui la représente, et qui fleurit par conséquent. Du reste, le syndic de Lunay

² Le maire. [Note des éd. de la BNR]

vivait à la paysanne, non pas chichement, mais économiquement, se couchant tôt, se levant matin, en travail ou en affaires tout le jour, n'ayant autre souci que d'amasser, et se prisant par là seulement plus haut que ses voisins ; vivant d'ailleurs comme eux, sauf peut-être un peu plus d'abondance à l'ordinaire, et, dans les grandes occasions, faisant montre d'une certaine opulence rustique. Aussi, quoique sur l'enveloppe de son journal ou au bas des actes et missives qu'il devait quelquefois expédier pour des affaires privées ou publiques, on lût toujours en toutes lettres : « Pierre-Abram Regard, syndic, » ne faisait-il nulle difficulté de se laisser appeler autour de lui « Pierre-Abram » tout court, que l'on prononçait même « Pierre-Abran, » dernière altération de cet antique nom d'Abraham, qui achevait ainsi d'y perdre sa physionomie hébraïque et patriarcale.

De la femme, on disait de même « Judith » tout court, et même, à l'italienne, « la Judith ; » rarement, si ce n'est devant les étrangers, « madame Regard ou madame la syndique, » par manière de gloriole ou de plaisanterie ; mais elle ne se formalisait non plus ni de ce qu'on le disait, ni de ce qu'on ne le disait pas.

L'indifférence du syndic et de sa femme sur cette familiarité d'appellation n'était pas, on le pense bien, leur seule opposition de caractère avec les Fabrice. Le mari les jugeait de toute sa hauteur sur le peu de parti qu'ils tiraient de leur pré, ou plutôt il les avait depuis longtemps déclarés dans sa tête indignes de tout jugement à cet égard. Un pré si bien situé, et qui, bien aménagé, irrigué en profitant du ruisseau, aurait pu rapporter tant, ils ne méritaient pas de l'avoir ! mais ils étaient incapables de gagner quelque chose, de mettre jamais rien de côté, pour lui cela disait tout, et pour lui, par conséquent, sur eux tout était dit. Il avait cessé d'y penser : à eux, mais non pas à leur pré. Comme régent, du reste, il trouvait Fabrice assez bon pour le village, et en sa qualité de syndic, chargé de veiller aux intérêts de la commune, il ne partageait pas l'opinion de ceux qui auraient voulu un

maître d'école plus jeune, plus au fait des méthodes nouvelles, mais qu'il aurait fallu payer quelques cents francs de plus.

Sa femme ne tenait pas en meilleure estime l'administration des Fabrice ; mais ce qui la préoccupait davantage, c'était de savoir « ce qui pouvait donc tant leur plaire dans leur cabane des bois : il devait y avoir là un secret. » Qu'ils fissent de leur pré à leur guise, c'était leur affaire, et cela ne regardait qu'eux de le laisser dépérir ; mais ce qui regardait tout le monde, c'était de se cacher ainsi et de craindre la vue des gens. Que cela fût bon signe...

– Non, cousine Sabine, il y a là-dessous quelque chose...

– Que voulez-vous qu'il y ait ? demanda la Sabine.

Celle qu'on appelait ainsi était une vieille fille dont les traits effacés n'eussent pas attiré l'attention sans ce qui, par malheur, s'y joignait : une tache d'*envie* imparfaitement dissimulée sous la large bride d'un bonnet carrément noué sous le cou, et un teint légèrement couperosé d'où s'échappaient un à un quelques poils épars sur le menton. Se rendant justice, elle avait renoncé de bonne heure à l'idée de se marier, dans la conviction qu'on ne la rechercherait que pour son argent, car elle était riche ; mais, depuis, elle avait voulu rompre son vœu en faveur de Fabrice. Pourquoi l'avait-elle remarqué ? Question au moins inutile : les laides sont-elles mieux tenues d'y répondre que les belles, qui ne le peuvent pas toujours ? Peut-être était-ce parce qu'elle était laide, et Fabrice, à tout prendre, grand et bien fait, de même que, par une sorte de fatalité ou de compensation, la plupart des belles ont des maris qui sont laids. Bref, le pauvre Fabrice, peut-être aussi parce qu'il était pauvre, lui avait plu. Femme de volonté forte et n'ayant jamais aimé, elle s'était d'autant plus violemment éprise de lui ; elle l'avait voulu, mais il n'avait pas voulu d'elle. Il lui avait préféré Marthe : c'est ce qu'elle leur pardonnait encore moins à tous deux. Elle s'était bien promis de le leur faire sentir ; mais, laissant les piqûres à d'autres, c'était d'une bonne blessure qu'elle cherchait

l'occasion. À présent, dans sa haine même, elle ne se payait plus de chimères, elle y gardait mieux son sang-froid et y portait plus de jugement que la seule passion de la curiosité n'en laissait à sa cousine Judith. De là cette réponse, d'ailleurs agaçante :

– Que voulez-vous qu'il y ait ?

– Je ne veux rien ; mais il passe maintenant bien des étrangers par notre village, des réfugiés, des Italiens. Encore aujourd'hui, j'en ai vu un de ces promeneurs à noire mine.

– Vous a-t-il parlé ?

– Est-ce que les étrangers ont seulement l'air de vous voir ? Et quand, par hasard, ils vous questionnent, ne s'aperçoit-on pas bien vite qu'ils ne savent rien de rien ? Vous vous rappelez cette famille de Paris qui était ici en pension l'automne dernier. La Perrette les servait à table et entendait ainsi tout ce qu'ils disaient. Eh bien, le père, la mère et jusqu'aux demoiselles j'aurais à tort et à travers de Lamartine, de Guizot, de Thiers, de Victor Hugo et d'autres comme ceux-là, que l'on voit au moins dans la Gazette, puis d'un certain Mozart et d'un je ne sais plus comment, mais qui est un géant, à ce qu'il paraît ; enfin de ces noms biscornus qui vous tordent la langue : et Lamartine par-ci et Mozart par-là ! mais pas un mot de gens du pays et que l'on connaisse, de M. de Romans ni de sa fille, du docteur Balthazard ni de son Valentin, de nos conseillers municipaux, ah ! bien oui ! pas même de ceux du gouvernement. La Perrette en était scandalisée.

– Vous voyez bien, reprit la Sabine, que, réfugiés ou non, les étrangers ne s'occupent pas de nous : pourquoi donc nous occuper d'eux ?

– N'avez-vous pas lu dans la « Gazette » ?...

Et la Judith, à bout de circonlocutions et d'ambages sur le grand secret qu'elle s'était forgé elle-même, faute d'en avoir un

plus réel, rapprocha sa tête de celle de sa cousine pour lui dire à voix basse :

– On croit qu’il est en ce moment dans le pays.

– Qui, il ?

– Mazzini.

À cette déclaration imprévue, la Sabine ne put retenir un haut-le-corps de surprise et de doute, quoique en ces années-là, dans les pays frontières, le célèbre agitateur italien fût, en effet, partout et nulle part.

– S’il était caché..., poursuivit imperturbablement la Judith.

– Dans le village ?

– Non, mais pas loin.

– Dans la cabane ? fit lentement la Sabine.

Les deux cousines en étaient là de leur entretien confidentiel lorsque l’arrivée du mari y mit fin.

C’était un homme grand et maigre, tandis que sa femme était un peu replète, mais grande aussi, et bien étoffée de taille et de vêtements. Il n’avait rien non plus de ce qui donnait quelque chose d’assez caractéristique à madame Judith : un de ces regards naturellement demi-clos sur lesquels la paupière retombe vers les coins extérieurs, mais que l’on sent néanmoins d’une belle envergure, comme on devine celle d’une aile qui se replie. Les yeux du mari, au contraire, petits et d’un gris de terre, semblaient moins cachés qu’en arrêt sous des sourcils épais, mais sans couleur. La figure de même : plus arrêtée que régulière, étroite en hauteur, le menton avancé et une forêt de cheveux grisonnants, partant d’un front bas, pour se coucher ensuite sur les oreilles et jusque sur le collet de l’habit. Tel était le syndic Pierre-Abram.

Il rentrait assez tard, ayant fait une tournée dans le village après son travail du soir. Naturellement brusque et de difficile abord, anguleux, peu causant, il ne se mêlait guère, ou seulement par boutades, aux entretiens dont sa femme faisait tous les frais ; ce n'étaient que « des causeries de femmes : » il passait, et ne les interrompait pas. Il estimait cependant la sienne comme excellente ménagère, et sa cousine Sabine encore plus, outre qu'il avait des raisons particulières de se la concilier. La voyant se lever à son arrivée, il l'engagea donc à se rasseoir.

– Croiriez-vous bien ce que vient de me dire votre femme ? lui demanda celle-ci.

– Hauh ! elle a toujours plus d'une chose à dire ; que cela ne vous inquiète pas ! ajouta le syndic, cette phrase et la large interjection qui précède lui étant devenues si coutumières, qu'il les employait presque machinalement.

– Votre femme, poursuivit la Sabine, s'est mis dans la tête qu'il y a quelqu'un de caché dans la cabane, et que ce pourrait bien être Mazzini.

– Mazzini ! répéta le syndic avec un haussement d'épaules. Qui sait seulement si Mazzini existe ?

La conversation était toujours plus ou moins intermittente avec le syndic. D'ailleurs, suivant une habitude où, à part la vulgarité de la forme, les villageois excellent autant que les gens du monde, ils parlèrent ensuite de toute autre chose que de ce qui les intéressait le plus à eux trois. De champ en champ, de pré en pré, ils arrivèrent cependant à celui de Fabrice. La Sabine voulait que son cousin l'achetât ; celui-ci ne demandait pas mieux ; « Seulement, ajoutait-il, et l'argent ? »

Passionnée, mais à froid, la Sabine s'était levée pour ne pas rendre ce soir-là l'entretien plus catégorique. Quand elle fut loin, il continua entre le syndic et sa femme, restés seuls dans la cuisine.

– Elle ne parle plus de faire son testament ? demanda le mari.

– Pas du moins en faveur de notre pauvre Rodolphe : elle lui préfère sa sœur ; cela se voit.

– Céline est une bonne fille, au lieu que Rodolphe... toujours à courir et à boire une partie des nuits. Je gagerais qu'il n'est pas encore rentré ce soir.

– Je crois l'avoir entendu monter dans sa chambre, fit la mère, qui se hâta d'ajouter, pour abandonner ce sujet : – Le docteur Balthazard m'a amené son Valentin aujourd'hui. C'est un beau garçon, ma foi ! et pas fier ! quoiqu'on n'ose plus l'appeler Valty, comme au temps où il courait avec les enfants du village. Il revient d'Allemagne, de l'université, comme ils disent. Sans doute il sera médecin aussi.

– Hauh ! il y aura toujours assez de médecins : ne t'inquiète pas !

– Le docteur le traite comme son fils. Tu diras que c'est encore une de mes idées : mais notre Céline et lui ne se vaudraient-ils pas bien ?

– Je l'aimerais toujours mieux que Louis Mauverney, qui ne fait que me contrarier dans la commune, où il faudrait tout changer, si on l'en croyait.

– Mauverney serait trop rude pour elle. Céline n'est pas forte, et le docteur dit qu'il faut y prendre garde.

– Cela se passera. Le soir elle est toujours « sur ses livres. » Ça ne vaut rien de tant lire : on se porte mal et on n'amasse jamais rien.

– Ils n'en auraient pas déjà si mal à eux, entre elle et M. Valentin.

– Avant d’aller en Allemagne, n’était-il pas au château à journée faite, ton Valentin ?

– M. de Romans donner sa fille à un simple étudiant, dont on ne sait pas même le vrai nom de famille !

– Tu lui donnerais bien la tienne ! Un beau ménage, et dont vous auriez à causer pour longtemps, vous autres femmes : presque autant que de celui des Fabrice ! ajouta le syndic, auquel ce rapprochement rendit toute sa mauvaise humeur.

Aussi se leva-t-il pour entrer dans la chambre à coucher, grande pièce assez confortable, mais ouvrant sur la cuisine, comme c’est l’ordinaire chez les campagnards.

– À propos, dit encore sa femme en le suivant, je t’avais demandé de laisser l’échelle dans le pré pour qu’on puisse m’y cueillir demain, que c’est dimanche, un panier de Cerises au grand cerisier. L’a-t-on laissée ? Derrière la haie, elle ne risque rien.

Le syndic regarda sa femme :

– Oui, fit-il en s’en allant.

Avant de se coucher aussi, la mère s’approcha du lit de sa fille, placé dans une espèce de cabinet ou de grande alcôve, qui n’était séparé de leur chambre que par des rideaux.

Elle la trouva dormant d’un sommeil agité et pénible. Comme cependant sa fille ne s’éveilla ni n’appela point, elle finit par se rassurer, mais elle eut aussi de la peine à s’endormir, et rêva toute la nuit des Fabrice et de leur cabane, où se tenait caché un brigand italien.

1.3.

La tranquillité de Fabrice semblait donc menacée d'une façon plus réelle. En attendant, les commères du village prenaient moins que jamais leur parti de ne rien savoir de ses retraites quotidiennes. Elles eussent donné cent fois toutes les noisettes que tante Marthon distribuait à leurs enfants, toutes les truites dont père Fabrice les régalaient de temps en temps, elles et leurs maris, pour le moindre petit regard jeté dans la cabane mystérieuse ; mais Fabrice n'avait jamais eu seulement la politesse de les inviter à la venir voir, et toutes les insinuations en ce sens avaient été en pure perte, même avec Marthe. Leur curiosité n'eût pas mieux demandé que de se satisfaire toute seule et sans aide ; mais cela ne se pouvait, ni du sentier qui ne débouchait vers le bord qu'en face de la hutte, ni, à supposer que l'une de ces dames en eût la force et l'effronterie, en sautant du premier bloc sur le second : c'eût été par trop faire effraction dans le bien et le secret d'autrui, et risquer de donner prise à la risée par un assaut qui n'en échouerait pas moins devant une porte fermée tout à coup. Quant à épier de la rive, les mouvements du terrain étaient là engrenés, et le rideau de la rivière plissé de telle sorte que, pour bien voir dans la cabane de Fabrice, comme dans le cœur de la plupart des hommes, il fallait être dedans. Nous saurons bientôt ce qu'elles avaient imaginé dans ce but ; mais disons d'abord quel eût été leur désappointement, dans le cas même où, renonçant à franchir, de manière ou d'autre, le fossé de la place, elles eussent réussi à en escalader le mur.

Qu'auraient-elles pu voir, en effet, en se glissant le long de la haie jusque derrière le saule et en appliquant aux parois de la cabane un œil exercé ? Marthe, tricotant dans un coin, et Fabrice gravement debout sous l'auvent de la hutte quand il faisait une bonne pluie de pêche, ou, si le temps était beau, un peu plus à distance du seuil : sa bouche se rapprochant de son nez par un mouvement progressif à mesure qu'il sentait au bout de ses doigts l'hameçon frémir sous l'eau, et sa longue taille, sa figure mélancolique, son habit vert ou verdissant avec l'âge, ses cheveux d'un grisonnement brunâtre, je ne sais enfin quel balancement subtil de son corps lui donnant aussi l'air d'un de ces roseaux empanachés qui servaient à masquer sa présence au poisson alerte et défiant : voilà, sans doute, tout ce que nos curieuses auraient vu, mais elles voulaient absolument en voir ou du moins en savoir davantage.

Pour cela, comme dans un siège en règle, avant de risquer un assaut plus que hasardeux, elles avaient poussé des reconnaissances. Celui qui leur servait ainsi d'éclaireur s'appelait Jacques, et de son grotesque surnom, Balalarme. Son esprit n'était rien moins que développé, mais c'est justement là ce qui les avait décidées à le prendre pour leur espion auprès des Fabrice, car elles trouvaient à son manque d'intelligence ce triple avantage, que lui-même ne se rendrait pas compte de son rôle, qu'elles n'auraient qu'à le faire causer pour en tirer ce qu'il aurait appris, et qu'enfin, s'il échouait, elles auraient seulement l'air d'avoir voulu, comme presque tout le monde, tourmenter ce pauvre et innocent garçon.

C'était, en effet, une espèce d'idiot ou de « simple, » qui passait sa vie à rôder les campagnes, cherchant des nids d'oiseaux et visitant matin et soir ceux qu'il avait découverts, ramassant les fruits tombés sur le bord de la route, et ne se faisant pas scrupule d'y en adjoindre d'autres qui, décidément, n'avaient pu rouler si loin. Il avait seulement le soin machinal de mettre ces derniers toujours dans la même poche, et quand il voulait s'accorder du meilleur et faire une bonne petite dînette à

lui tout seul en quelque endroit solitaire, c'était aussi dans cette poche réservée au fruit défendu qu'il portait machinalement la main.

On comprend donc, sans en dire davantage, qu'il savait le fort et le faible de toutes les haies et clôtures des environs. Celle du Pré aux Noisettes, retraite de mille joyeux chanteurs aux costumes bigarrés, lui inspirait une admiration mêlée d'un grain d'envie et d'un gros de respect, en attendant que l'envie fût d'un gros et le respect d'un grain. Après avoir donc tourné et retourné la haie, mais toujours du même côté, l'avoir circonvenue du regard, des pieds et des mains, Jacques Balalarme, le rôdeur des champs, vit qu'il n'y avait qu'un moyen de triompher de cette haie indomptable, mais qu'il y en avait un, et dans sa maigre et matoise cervelle, il résolut d'y avoir recours. On ne pouvait forcer la haie, mais on pouvait l'escalader. Pour cela, il fallait une échelle ; mais il fallait de plus que Fabrice ni personne ne se doutât de rien.

Comme on l'a pu voir par un mot de madame Judith à son mari, l'affaire était machinée depuis deux ou trois jours, et les autres commères savaient déjà qu'il se pourrait bien que l'expédition projetée s'accomplît un dimanche pour profiter de ce que les champs étaient alors déserts. Le dimanche donc qui suivit l'entretien rapporté au chapitre précédent, elles vinrent, un peu avant le tomber du jour, chez la femme du syndic, voir ce qui en était. Chacune, en arrivant, après les premiers compliments d'usage, interrogeait des yeux la maîtresse de la maison, et celle-ci leur répondait de même par un signe imperceptiblement affirmatif.

Elles étaient là trois vénérables de l'ordre, assises sur le banc de la longue table de cuisine, pendant que celle qui les recevait et dont elles étaient les conseillères en titre allait et venait de la fenêtre à la porte, pour guetter le passage de Jacques et l'avertir que tout était prêt.

Au milieu du banc, une vieille à demi sourde et toute grommelante, mais la moins redoutable des trois, et qui n'avait pas tant mauvaise langue que mauvaise humeur on l'appelait la mère Torne.

À sa gauche, une femme à la figure mince et flétrie, mais au nez toujours pointu et aux yeux toujours vifs : elle s'appelait Perrette ; elle était même assez « court-vêtue ; » mais en fait de légèreté, l'histoire, malheureusement ici bien différente de la fable, ne peut lui reconnaître que ce qu'elle possédait en réalité : une suffisante agilité de parole pour se dédommager aux dépens du prochain de ce qu'elle n'avait plus sur la tête, ni dans la tête, son pot au lait. Elle en tenait un pourtant à la main, mais vide, et venait le remplir chez la femme du syndic, contre argent, bien entendu ! Seulement, l'argent de Perrette demeurait volontiers assez loin.

À l'autre extrémité du banc, et la plus rapprochée de la porte, comme si elle ne voulait qu'entrer et sortir, nous retrouvons la Sabine, avec sa figure disgraciée, ses yeux secs et ardents.

C'était elle qui avait suggéré l'idée d'utiliser Jacques, mais en se bornant, comme d'habitude, à déposer cette idée dans l'esprit de sa cousine, bien sûre que ce germe fécond n'y périrait pas. En ce moment même, assise au bout du banc, les coudes et le dos appuyés à la table, elle laissait à ses trois compagnes le soin facile d'entretenir la conversation. Quand un thème était épuisé, la maîtresse de la maison n'était pas embarrassée pour fournir un autre motif ; Perrette le brodait à l'instant en variations infinies, et la mère Torne avait peine à donner quelques coups de basse, en guise d'accords, qui résonnaient comme ceux-ci :

– C'est bien fait ! – Voyez un peu ! – Jamais de ma vie ! – Ça leur-z-apprendra ! – Je t'en moque ! – Va-t'en voir ! – Ouh !

– N'est-ce pas, mère Torne, poursuivait Perrette, que ça ne peut plus se passer comme ça ? Des gens qui n'ont pas seulement l'air de vous voir ! Marthe a beau être mon aînée...

– Hon ! hon ! fit la mère Torne.

– Nous avons été ensemble à l'école, acheva Perrette, et le soir elle était toute contente de venir veiller avec nous ; mais ce n'est plus le temps...

– Hélas ! non, donna encore la mère Torne, mais un peu à faux, cette fois, à cause de sa surdité : comme vous le dites, Perrette, le temps est passé pour vous et pour moi ; non, ce n'est plus le temps...

– Doit-elle maintenant s'ennuyer ! reprit aussitôt notre babilarde. Toujours toute seule avec son Fabrice ! Et lui, qui ne cause qu'avec les poissons, que peut-il apprendre aux enfants ? Il devrait au moins les faire réciter davantage ; mais, au jour d'aujourd'hui, on vous leur tord l'esprit et les doigts de toutes sortes d'écritures et de grimoires. Les hommes ont déjà assez de peine à s'entendre : que sera-ce quand ils seront tous des savants ? Ils voudront tous être syndics, ou on n'aura plus besoin d'en avoir, comme quelques-uns ne se gênent pas de le dire.

– Plus de syndics ? fit la maîtresse du logis ; si ça ne vous boit pas le sang !

– Puisqu'on ne lui donne pas son congé, il faut bien que l'on soit content de lui ? remarqua la Sabine.

– Louis Mauverney, le secrétaire de la municipalité, dit pourtant...

– Oh ! lui, recommença Perrette, il voudrait que tous les enfants ressemblassent à votre fille Céline. Mais où est-elle donc, qu'on ne la voit pas ?

Presque au même instant la porte d'entrée s'ouvrit, et celle dont Perrette venait de s'enquérir y apparut, l'air modeste et tranquille.

C'était une grande jeune fille et qui le paraissait encore plus à cause de sa taille remarquablement mince, quoique sans rien d'artificiel. Le haut du corps en paraissait même un peu en avant, comme une fleur qui fait légèrement plier sa tige. Cette attitude, par laquelle elle semblait plutôt vouloir s'effacer que se montrer, n'était pas non plus sans harmonie avec sa figure, plus frappante par l'expression que par les traits. Elle les avait cependant fins et doux ; des cheveux plus soyeux qu'épais, d'un blond clair, presque pâle ; de grands yeux aux grandes paupières, mais non pas, comme ceux de sa mère, inégalement ouverts ou fermés ; un air, au contraire, de simplicité et de droiture, avec un sourire passager, mais si aimable et si naturel, qu'on en attendait involontairement la reprise comme on attend celle d'un air qui nous a charmé.

Telle était Céline Regard. Aussi, quand elle apparut dans le demi-jour de la porte, aurait-on pu la comparer à un rayon de bonté pur et blanc, se glissant tout à coup au milieu de cette pluie de commérages et de caquets.

Elle s'assit un moment auprès de sa marraine Sabine, qui retira ses coudes de dessus la table pour lui prendre la main.

– Oui, restez un peu à causer avec nous, dit Perrette. Il n'y a rien qui « défatigue » comme un petit bout de causerie. Et puis, c'est qu'on a du plaisir rien qu'à la voir, notre Céline ; seulement, on ne la voit pas autant qu'on voudrait. Il n'y a qu'au château où elle aille un peu souvent ; mais aussi mademoiselle Marguerite dit tout haut n'avoir pas de meilleure amie. Aujourd'hui elle y sera allée sans doute.

– Oui, en revenant de l'église, dit Céline.

– Oh ! ce n'est pas elle qui oublierait d'aller le dimanche à l'église ! Elle n'est pas comme nous, du moins pas comme moi, fit Perrette par une habile précaution oratoire ; il est vrai que j'ai mon ménage et que mon mari ne badine pas. Mais Céline, je gagerais bien qu'elle pourrait nous réciter le sermon d'aujourd'hui.

– Monsieur le ministre a prêché sur la paix, répondit simplement la jeune fille et sans air de vouloir faire une application.

– La paix ! on n'aura donc pas la guerre ? Les hommes disent pourtant qu'on l'aura, ajouta enfin la mère Torne, que n'étourdissait plus autant le verbiage de Perrette.

– La « Gazette... » commençait la femme du syndic.

– Ce n'est pas, reprit sa fille, de cette paix, ni de cette guerre-là qu'il s'agit, chère mère, mais de la guerre ou de la paix avec le prochain et avec soi-même. Le prédicateur nous a dit que nous devons avant tout rechercher cette paix, et que plus encore que l'autre elle est le premier des biens.

– Oui, mais elle est tout aussi impossible, dit Perrette, se hâtant de « reprendre » la parole : on a beau vouloir ne pas se mêler des affaires du prochain, on ne peut pourtant pas se crever les yeux pour ne rien voir. Ainsi, les Fabrice : sans parler de l'école, on est bien forcé de s'occuper d'eux, avec tous leurs mystères. Dans leur cahute là-bas, que sait-on ce qui se passe ?

– Que sait-on ? répéta la mère Torne.

– Et leur porte, dit-on, qui a un secret ! Nul serrurier n'y a travaillé. Serait-ce Fabrice qui l'aurait lui-même inventé ?

– Le régent a toujours été très-adroit de ses doigts, fit encore la Sabine.

– Voulez-vous que je vous dise ? s'écria Perrette. Dieu me garde de soupçonner rien de pareil ! mais, ma foi ! ils se cachent

comme s'ils avaient trouvé un trésor, ou le moyen de s'en faire un avec de bel argent qui ne serait que du cuivre.

– Jamais de ma vie ! grommela la mère Torne.

– Ce serait du propre ! dit la femme du syndic ; mais je ne crois pas : je crois plutôt...

– Enfin, conclut Perrette, ce qu'il y a de sûr et ce qui n'est pas clair, c'est qu'ils ne peuvent se passer de leur ermitage. Ils courent s'y fourrer, même en hiver, pour peu qu'il fasse du soleil. Quelqu'un m'a dit en avoir vu sortir un jour de la fumée. Si leur pavillon de mousse allait brûler, c'en serait assez, d'arbre en arbre, pour mettre le feu aux bois de la rivière.

– Le feu à la rivière ! répéta la mère Torne, qui, pour se consoler de ne pas bien entendre, entendait quelquefois assez drôlement de travers.

Volontaire ou involontaire, cette saillie fit rire, même la Sabine, et sa filleule en profita pour rentrer dans la chambre et se retirer d'une conversation qui lui déplaisait, quoiqu'elle n'en sût pas toute la portée.

– En voilà une fille ! dit Perrette. Si ce n'est pas la plus belle, c'est au moins la plus sage. Heureux qui l'aura, mais bien fin aussi qui saura l'avoir ! Et puis, je ne m'en dédis pas, moi, je la trouve belle. Quand elle sourit, on croirait voir le jour descendre sur sa figure, et j'aime mieux cette clarté que toutes les plus belles couleurs. Mais, depuis quelque temps, elle me semble triste et plus pâle. Qu'a-t-elle ?

À ces mots, la mère sentit renaître sa vague inquiétude, et suivit sa fille.

– Es-tu malade ? lui demanda-t-elle.

– Non ; seulement un peu fatiguée.

– Quelqu'un t'a-t-il fait de la peine ?

– Pas les Fabrice, du moins, dit Céline avec son sourire, pour ôter à ce reproche indirect un air trop sérieux et ménager l’amour-propre de sa mère.

– On ne leur veut point de mal, répondit celle-ci ; on voudrait seulement savoir pourquoi ils ont ainsi l’air de se cacher.

– M. le ministre nous a dit aussi que la curiosité engendre les querelles et produit souvent bien plus de mal qu’on ne l’aurait jamais pensé.

– Oh ! tu n’as aucun goût aux nouvelles ; mais tout le monde n’est pas de même.

– Presque toujours on apprend plus de mal que de bien, et Dieu nous punit déjà par là de notre curiosité ; quelquefois même il le fait plus sévèrement, mais toujours avec justice, chère mère.

– Il faut bien savoir un peu ce qui se passe ; et quel mal veux-tu qu’il sorte de là ?

– Dieu ne nous consulte pas pour nous châtier.

– Sois tranquille, il ne te châtiara pas, toi ; car pour sûr il doit t’aimer, il t’aime. Qu’il te conserve seulement la santé ! Tu ne te sens pas mal ?

– Non, chère mère ; je crois pourtant que j’irai me coucher de bonne heure.

– Oui, tu feras bien. Moi, il faut que je retourne auprès des voisines : si je les laissais trop longtemps seules, elles pourraient se choquer ou croire que nous avons quelque chose à nous dire : elles sont si curieuses !

– Ou se tient donc ce Balalarme ? disait en ce moment Perrette retournée à la fenêtre et l’œil collé contre la vitre. Il est resté toute l’après-midi de l’autre côté du village, au lieu d’aller se promener vers la rivière, comme c’était convenu avec lui ; il est

plus entêté qu'un âne rouge quand il s'y met. Vous verrez qu'il n'ira pas... Si ! ma foi ! le voilà qui passe... L'échelle y est, j'espère ?

– Ah ! que je voudrais !... répondit la mère de Céline, vaguement émue, malgré elle, de ce que sa fille lui avait dit. Les hommes n'aiment pas qu'on leur commande, ajouta-t-elle ; est-ce que je sais ce qu'ils auront fait ?

Mais Jacques arrivait par la principale rue du village, qu'il lui fallait traverser pour se rendre au Pré aux Noisettes.

Comme il passait devant la maison du syndic, il ralentit le pas, et tourna vers nos commères un regard sournois et obtus. La mère de Céline fut sur le point de sortir et de lui dire de ne rien faire. Mais devant ses voisines, et toujours poussée par sa propre curiosité, elle n'en eut pas le courage.

– Bah ! pensa-t-elle, quel mal y a-t-il ? ni eux ni moi nous n'en mourrons pas.

1.4.

À l'heure où l'on n'entend plus dans les campagnes désertes que le dernier chant de l'alouette qui se laisse retomber des cieux, et où les fenêtres rustiques commencent à s'éclairer çà et là pour le repas du soir, seuls le ciel et la terre virent donc Jacques Balalarme, clopin-clopant, se parlant et se grimaçant à lui-même, traîner sa tournée nocturne vers la haie et dresser contre le talus l'échelle qu'on lui avait officieusement préparée.

Parvenu ainsi à mi-hauteur du rempart de coudre et de ronces, il prit plaisir à plonger dans la ramée printanière son corps tortu et mal emboîté, qui n'avait jamais connu la verte fraîcheur de la jeunesse, comme son âme, restée grossièrement infantine, n'avait jamais goûté que des jouissances puériles ou matérielles : se repaître de pommes et de lard, ou s'affubler d'un bizarre bonnet d'âne, tressé de paille et de joncs.

L'idiot resta longtemps ainsi la tête ensevelie dans le branchage, poussant par intervalle comme un cri à la fois guttural et nasal, une sorte d'éclat de rire manqué qui lui servait du moins à témoigner de sa satisfaction profonde, sinon à l'exprimer. Quand il eut bien savouré les caresses virginales de la feuillée, il se souleva, se dressa, et regarda narquoisement tout à l'entour ; puis, ôtant un de ses pieds de l'échelle, il se mit en devoir de passer de l'autre côté de la haie. Il espérait se soutenir en s'accrochant aux plus hautes branches et, en les faisant plier par son poids, glisser lentement et doucement à terre ; mais, au moment de lâcher l'échelle, celle-ci n'étant pas par elle-même

assez forte pour résister à l'élasticité du branchage, rebondit et tourna subitement sous lui avant que le pauvre garçon eût eu le temps de prendre ses mesures pour alléger sa chute. Il tomba donc lourdement sur le sol, non sans avoir été (c'est le cas de le dire) vertement fouetté au passage par les jeunes tiges et égratigné par les guirlandes d'églantiers qu'il avait en vain écartées en montant.

Il lui fallut longtemps se douloir dans l'herbe avant de songer à terminer l'exploit qu'on lui avait inspiré par toutes sortes de friandes promesses et déjà quelques appétissantes réalités. Enfin, il se remit instinctivement à poursuivre son aventure, se laissa rouler sur le gazon jusqu'au bas de la pente, et vint se tapir derrière le saule dans le taillis.

Or voici, quand il put regagner le village et qu'il apparut à nos commères avec une mine si effarouchée que la Sabine elle-même en ôta ses deux coudes du bord de la table, la Judith ses deux mains de dessous son tablier, et que Perrette en resta un instant la langue nouée et la mère Torne la bouche béante, – voici, disons-nous, ce qu'il leur raconta, ou plutôt ce qu'elles purent entrevoir de ses grimaces, de ses contorsions de bras et de jambes, plus encore que des cris bizarrement articulés qui formaient le langage de ce « demi-fou, » comme l'appelaient les paysans.

D'abord il s'étendit tout au long sur ce qui lui tenait bien plus à cœur que les secrets de Fabrice, savoir sur ses propres mésaventures. Il en fit un récit lamentable, entrecoupé de soupirs et de lambeaux de chansons dont il accompagnait volontiers ses inextricables histoires.

Il prit son échelette,
Sur le mur la dressa,
Vive la rose !
Sur le mur la dressa,
Et hô lan la !

La chanson rustique qui débute par ce couplet servit à l'infortuné Jacques à fixer dans sa mémoire et à marquer à ses auditrices la cause et le mode de sa chute ; puis il en vint à ce qu'il avait vu dans la cabane, et l'on put saisir à peu près la suite de son aventure, comme nous allons tâcher d'en restituer et d'en compléter le tableau.

La lune s'était levée, la pêche était finie. Un rayon se jouait dans les roseaux et, selon les ondulations du feuillage, entrait en souriant dans la cabane ou s'en retirait discrètement, tout prêt à y revenir d'un autre côté. Marthe et Fabrice parlaient à voix basse, et ce qu'ils disaient s'échappait avec les bruits de la rivière. Nous qui savons combien la vie de nos deux époux était toute simple et cachée sans secret, nous pouvons conjecturer à peu près à coup sûr que leur causerie fut d'abord un échange des mêmes sentiments de reconnaissance pour cette belle journée et cette belle nuit, puis un retour sur les peines présentes et sur les joies passées, enfin un nouvel essor de contentement et d'abandon à Celui qui gouverne tout.

Rien n'annonçait que Marthe ne dût victorieusement franchir ce glissant passage au delà duquel une femme ne semble être plus elle, surtout si elle a aussi perdu la jeunesse de l'âme. Lorsqu'elle était à cet âge où les compagnes d'une jeune fille lui permettent encore d'être belle impunément, les siennes se plaisaient à vanter surtout ses épaules et ses bras, pour n'avoir pas trop à vanter le reste ; à présent même, quand elle mettait les mitaines de soie qu'elle avait conservées du jour de ses noces, on voyait toujours son bras rond avoir peine à s'emprisonner sous les mailles. Sa figure harmonieuse et calme avait peut-être autant gagné, à l'ensemble et au dégagement des lignes, que perdu à la disparition du coloris velouté de la jeunesse. La blancheur de sa peau lui en tenait lieu, comme la remarque en échappa un jour à M. de Romans, son ancien et constant admirateur, qui se permettait cependant peu de remarques sur elle ; mais c'était à propos d'une discussion sur la peinture avec le docteur Balthazard, qui aimait, lui, dans un tableau, la variété

des personnages et le tapage des couleurs, tandis que M. de Romans leur préférait, disait-il en pensant à Marthe, une seule figure se détachant d'un clair-obscur lumineux. Jacques lui-même, quand il la vit ainsi, tantôt dans l'ombre et tantôt éclairée par la lune, eut une impression singulière : il soutint toujours aux commères réunies, et à chacune d'elles en particulier, que tante Marthon, ce soir-là, « était tout habillée de blanc, » ce qui assurément n'était pas, mais comme si la figure de Marthe lui fût seule apparue dans l'obscurité de la cabane et y eût jeté sur tout une sorte de reflet. Sans aller aussi loin que le simple dans son émotion de curiosité et d'imagination naïve, ajoutons seulement que des yeux bien conservés, d'un brillant doux et limpide, faisaient encore ressortir cette grande blancheur du visage, avec laquelle venaient s'harmoniser sur le front, par une teinte plus grave, quelques rares flocons de la neige du temps, comme dans un ruban de velours noir où se seraient glissés par hasard quelques fils argentés, mais de la même soie.

Fabrice, en revanche, n'avait jamais été beau, et s'il n'était pas non plus le contraire, il le devait surtout à je ne sais quoi, dans la physionomie, de silencieusement bon et d'affectueusement taciturne, que certains airs, chantés à demi-voix et avec de longues pauses, exprimeraient assez bien, mais encore mieux, le murmure indéfinissable d'une eau qui s'écoule. Avec de l'originalité, de la singularité même, sa figure était pourtant de celles qui ne réveillent précisément l'idée ni de laid ni de beauté, et dont on voit moins les traits que l'attrait. Le vrai type de ce genre de figure est peut-être celui de La Fontaine, dans son portrait le plus avéré. Il semble dénoter plus d'attention au dedans qu'au dehors, du laisser-faire, du laisser-passer, mais avec un coup d'œil en dessus, sinon toujours de haut, qui n'est pas tant aveugle comme il fait semblant de ne pas voir.

Fabrice était, d'ailleurs, bien loin de se croire quelque chose, surtout relativement à Marthe, et ses sentiments d'amour

et d'admiration pour elle devaient peut-être une partie de leur force à cette pauvre idée qu'il avait de lui-même. Quand elle ne fut plus jeune, et qu'au dire d'anciennes rivales il ne pouvait plus être question maintenant de son renom de beauté, elle n'en resta pas moins pour lui la belle des belles et cent fois mieux qu'il ne méritait. Il ne la comparait pas aux jeunes filles : c'étaient des fleurs d'un autre temps, et il en avait vu fleurir dans le sien une incomparable ; mais quand il voyait sa Marthe avec la femme du syndic, et même avec celle du ministre, le bon Fabrice ne pouvait pas toujours s'empêcher d'avoir de singulières pensées, que parfois il laissait même s'échapper tout haut par un grand : « Hélas ! »

Nos commères, la Sabine surtout, que rongait cette idée, avaient le vague soupçon de cet amour vainqueur du temps, tout en n'y pouvant pas croire. Aussi, que devinrent-elles lorsque leur espion assura que, dans la cabane, il avait vu Fabrice aux genoux de Marthe, et qu'au moment de partir il l'avait embrassée, ce qui figurait dans le récit de Jacques sous cette forme :

Embrassez qui vous plaira,
Et moi celle que j'aime !

refrain bien connu d'une vieille ronde que dansent encore les enfants. Jacques, en même temps, la chanta et la dansa avec son sourire le plus épanoui et en jetant grotesquement de tendres baisers à son auditoire. Puis il ajouta :

Allons-nous-en, allons à deux,
Par la prairie,
Viens-t'en, ma mie,
Allons-nous-en, allons à deux,
Par le chemin des amoureux.

En effet, il avait vu Fabrice et Marthe reprendre le chemin du village en remontant les coteaux, où la lune donnait en plein,

tandis que l'endroit de la rivière où était la hutte du pêcheur se trouvait à ce moment dans l'ombre.

Ils marchaient lentement, doucement, se parlant à voix basse comme de jeunes fiancés, et adoptant tous les caprices de la pente comme pour retarder la fin de cette belle soirée. À mesure qu'ils s'élevaient avec le sentier, ils virent au loin se déployer les tentes du ciel, et, au milieu, comme un léger rideau qui ne partage que la terre, les Alpes vaporeuses dont les plis d'azur semblaient retenus par des aiguilles d'argent. Arrivés au dernier gradin, ils s'arrêtèrent, et, levant les yeux vers le pays de jeunesse éternelle, les deux époux vieillissants remirent leur amour sous la garde de celui qui le leur avait donné.

Ils reprenaient leur chemin, Fabrice la main sur le bras de Marthe passé dans le sien comme en leur jeune temps, lorsqu'ils entendirent du côté de la rivière de grands cris de détresse poussés à toute voix, mais à peine articulés.

Fabrice descendit rapidement la pente, suivi de Marthe, et arriva en peu d'instant à l'endroit d'où partaient les cris. À quelques pas au-dessous de sa cabane, un rayon furtif de la lune lui fit reconnaître à travers les aulnes, et se maintenant à peine à fleur d'eau, la tête noueuse et crépue de Jacques Balalarme, que l'inégalité de sa démarche, combinée avec celle du fond, empêchait de lutter d'une manière heureuse contre le courant.

Quand il avait vu les préparatifs de départ de ceux qu'on l'avait chargé d'épier, Jacques, cédant à sa propre curiosité, et observant cette fois pour son compte, ne se souciant d'ailleurs plus de revenir à la charge avec la haie, remarqua bien attentivement tout le petit manège que, dans sa passion de tranquillité et de solitude, Fabrice avait imaginé pour sortir du Pré aux Noisettes sans laisser de porte ouverte derrière lui. Aussitôt que le pêcheur fut éloigné, l'idiot, avec l'esprit de malice et d'imitation d'un vieux singe, pour lequel on aurait pu le prendre dans l'ombre de la nuit et du feuillage, se mit à vouloir répéter et contrefaire ce que Fabrice venait de faire devant lui.

Se glissant donc sous le fourré et plongeant quelquefois un pied dans l'eau, il parvint à sauter sur le premier bloc. Il avait un long bâton qui lui servait à diverses manœuvres de guerre offensive et défensive dans ses courses vagabondes ; il voulut le planter aussi dans l'eau entre les deux saillies ; mais d'abord cela ne pouvait se faire qu'au moyen du trou percé dans le grès, circonstance que l'idiot, comme tout le monde, ignorait ; ensuite il fallait beaucoup d'habitude et d'adresse pour rencontrer juste ce point unique où le bâton pouvait se fixer. Fabrice avait besoin, pour l'atteindre, de toute sa longueur de taille, et de toute sa souplesse de reins, qu'il ne possédait qu'en cela d'ailleurs ; il faisait toutes ses petites opérations en un clin d'œil ; mais au moindre tâtonnement l'on était perdu, et nul n'aura de peine à se représenter ce qui arriva lorsque Jacques Balalarme voulut allonger son pauvre corps, déjà en soi mal équilibré, sur l'eau courante et obscure. Comme il avait les bras proportionnellement plus longs que la taille, en cherchant à enfoncer son bâton, il le poussa si loin, qu'il se vit dans l'impossibilité de revenir en arrière, et le buste en même temps trop près de la ligne horizontale pour qu'il pût sauter en avant. Il resta quelques secondes dans cette position critique, puis, le poids de son corps et le poids de l'eau faisant insensiblement dévier le bâton, il tomba la tête la première avec un ricanement lugubre, aussitôt étouffé.

Fabrice, arrivé comme il essayait en vain de se redresser sur ses jambes et de pousser au large vers l'autre rive, coupa vite une branche de saule, la tendit à l'idiot, que l'instinct de la conservation rendit alerte en ce moment, et, aidé de Marthe, le pilota adroitement vers le bord ; mais, sans Fabrice, il est douteux qu'il se fût tiré tout seul de ce mauvais pas. Au moins parut-il en avoir jugé ainsi, car, dès lors, Jacques Balalarme prit nos deux époux en affection, et, bien loin d'entrer dans aucun complot, féminin ou autre, contre leur genre de vie et leur solitude, il en déjoua quelques-uns.

Sans mot dire il les suivit au village ; seulement, quand ils approchèrent des maisons, il annonça son arrivée en entonnant subitement ce couplet d'une vieille complainte :

Allez là-bas vers la rivière,
Vous y verrez son sang couler.

1.5.

Les commères désappointées congédièrent leur espion en lui disant qu'il était un nigaud, injure dont il ne se faisait pas une bien juste idée, et qu'en sa qualité de demi-fou il eût fort bien su mépriser en tout autre moment ; mais un vague instinct l'avertit que ce serait là toute sa récompense pour son plongeon et pour ses égratignures : les commères avaient été plus occupées de l'interroger que de s'apitoyer sur son sort, et madame Regard, au lieu de rallumer le feu, lui avait dit presque tout de suite qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'aller se mettre au lit.

Quoique son habitude de passer la journée et souvent une partie des nuits en plein air lui rendît son aventure plus supportable qu'à un autre, et qu'en général la santé de son corps n'eût pas souffert de celle de son esprit, il conserva de la rancune de ce bain froid suivi de cette non moins froide réception, et quand il fut dehors, on entendit les mots de « vieilles folles » et même de « vieilles chèvres » se mêler à ses ricanements ordinaires et à je ne sais quel tintement sourd, que toute sa personne laissait échapper en marchant : ses os mal agencés, ses habits mal cousus, ses poches toujours gonflées, dont l'une était un véritable musée de joujoux rustiques, et les deux autres un cellier, comme nous l'avons vu, de plus d'une espèce de fruits, enfin le dandinement forcé de sa démarche, telles étaient les causes les plus apparentes de ce bruit, que l'on était tenté de prendre d'abord pour le son plat et caché de grelots d'étain.

Au lieu de se rendre tout droit chez lui, comme le lui avait conseillé madame Regard, il s'achemina vers la demeure de Fabrice, située, avec la salle d'école au rez-de-chaussée, derrière l'auberge du village et au bord des prés. Marthe, qui achevait de ranger sa cuisine après le repas du soir, l'y fit entrer, le régala d'une assiette de bonne soupe encore chaude, qu'il avala sans mot dire et comme son dû, le fit tourner et retourner nombre de fois devant le feu, ce qu'il exécuta à merveille, puis l'envoya décidément se coucher ; car il avait son gîte chez des parents à lui, qui jouissaient de son petit bien en attendant d'être définitivement ses héritiers.

Le « daderidou, » pour lui donner un autre de ses surnoms, qui, dans les individus de cette espèce, désigne à la fois leur lenteur de corps et d'esprit, l'inertie et la futilité de leur nature, le daderidou partit sans adresser à Marthe d'autre remerciement qu'un large sourire de l'une à l'autre oreille ; mais quand il eut quitté le seuil, la musique lui déliant mieux la langue, il entonna sans trop bégayer le couplet suivant, plus, sans doute, pour le compte des ennemis de Fabrice que pour le sien propre, à en juger par sa disposition actuelle :

Cent fois dans la forêt j'ai chassé sans rien prendre ;
Mais, pour vous mieux surprendre...

Le reste de l'air se perdit dans le lointain, et Marthe, qui savait très-bien cette vieille romance, ne songea pas à l'écouter, ni encore moins à comprendre l'avertissement que peut-être elle renfermait.

Fabrice, s'il faut le dire, était déjà couché, mais non pas encore endormi. Assise à son chevet, Marthe lui lisait d'ordinaire quelques versets de la Bible. La lecture ne durait guère que cinq minutes, Marthe n'oubliant pas que son mari, ayant chaque jour à reprendre une vingtaine de marmots sur leurs trop grandes dispositions à mâcher les syllabes et à manger les e muets, de-

vait avoir de l'art de lire à haute voix par-dessus la tête. D'ailleurs, Fabrice n'était pas fort sur la controverse, et, au lieu de tant dissenter sur la lettre, il se contentait de l'esprit et tâchait d'en faire son profit s'il pouvait. Quand elle eut terminé ce soir là :

– Mon ami, dit-elle, que ferons-nous de cette truite que tu as prise aujourd'hui ? Elle est si belle avec ses petites étoiles rouges !

– Eh bien, dit Fabrice, le grand mal si nous la mangions demain !

– Elle est trop grosse pour nous deux, et nous ne pouvons inviter personne. Ne serait-ce pas mieux fait ?...

– Marthe, sois sûre que te la voir manger, c'est le mieux pour moi ! Puis, quand nous en donnerions bien un peu à ce pauvre Jacques, qui a voulu courir aussi ce soir après les poissons !

– Il préférerait un morceau de lard. Ainsi, nous l'enverrons... cela nous fera bien plus de plaisir. Je t'accommoderai les deux autres petites.

– À qui l'enverrons-nous ? Passe encore si c'est au docteur. Pourtant, je la regrette.

– Non pas au docteur, mais au syndic. Il ne nous aime pas beaucoup, je le crains.

– Eh ! qu'il ne nous aime pas, s'il le veut ! dit Fabrice en levant la tête de dessus l'oreiller. Qu'est-ce que nous lui avons fait ? Il est un peu avare, voilà tout ; mais je ne lui demande rien.

– Il est notre voisin, et sa femme, entre nous, Fabrice, a toujours quelques mots désagréables à me jeter aux oreilles.

– Raison de plus ! s'écria Fabrice, que cette révélation avait presque fâché. D'ailleurs, j'ai, moi aussi, mon motif ; mais couche-toi, il est tard, je te le dirai demain.

– Quel motif ? Tu ne peux rien avoir contre le syndic, toi qui n'as jamais rien contre personne. Les Regard veillent encore, et ce sera mieux qu'ils l'aient déjà ce soir, ils verront qu'elle est toute fraîche au moins.

– Marthe, je ne veux pas ! Puisqu'il faut tout te dire, sache que c'est demain l'anniversaire de notre mariage. Tu n'y as pas pensé, mais si fait bien, moi. Et puisque le bon Dieu m'a envoyé cette truite pour fêter le jour de demain, je te prie, gardons-la.

Marthe demeura toute surprise, et le bon Fabrice riait doucement sous la couverture de voir sa chère compagne ainsi prise en défaut et lente à trouver quoi dire. Mais elle ne le fut pas à se pencher vers lui et à l'embrasser, émue de vague crainte et de pensif bonheur.

Comme l'avait conjecturé Marthe, les Regard n'étaient pas encore couchés. Les voisines étaient parties, Sabine la dernière, contre son habitude. Le grotesque récit de Jacques ne l'avait pas même déridée, et elle demeura encore plus silencieuse après son départ. – « Le cousin ne revient pas, » fit-elle en se levant pour sortir ; mais elle le rencontra sur la porte et, l'arrêtant au dehors un moment, ils se mirent à parler à voix basse. Puis elle le quitta, et le syndic entra chez lui. On n'aurait pu dire de sa figure qu'elle était plus épanouie ; elle était seulement moins revêche ; mais les mots ne s'en pressaient pas davantage sur ses lèvres, et si madame Judith eût été femme à le lui permettre, peut-être eût-il gardé jusqu'au lendemain sa satisfaction pour lui.

– Tu viens du château ? lui demanda-t-elle. M. de la Reverdie y gouverne donc en l'absence de M. de Romans ? Va-t-il s'en donner, ce vieux folâtre !

– Cela le regarde.

- Que te voulait-il qu’il t’a fait demander de le venir voir ?
- Il voudrait avoir les papiers de la commune pour y faire des recherches.
- Des recherches sur quoi ?
- Sur un ancien passage qui, d’après lui, existait autrefois...
- Un passage sur un de nos fonds peut-être ?
- Sur celui aux Fabrice.

En ce moment on frappa à la porte, et une petite fille, une lanterne à la main, dit à madame Regard de sa plus jolie voix :

– Voilà ce que tante Marthon (oh ! si Fabrice eût été là) m’a dit de vous apporter de la part de M. le régent. C’est une belle truite toute fraîche. Il l’a prise ce soir.

La femme du syndic, embarrassée, ne sut d’abord que répondre, ni comment refuser l’objet qu’on lui tendait. Aussi se trouvait-il encore dans ses mains lorsque l’enfant avait déjà disparu.

– Ah ! qu’ils m’ennuient, s’écria-t-elle, avec leurs cadeaux. Comme si nous n’avions pas de quoi nous acheter du poisson quand l’envie nous en prendrait ! Mais je leur enverrai du beurre et de la crème : il doit m’en venir de la montagne.

– Tu en donneras bientôt à tout le monde, fit le mari.

– C’est une belle truite tout de même, continua la femme. Elle fera plaisir à Céline. Tu veux donc confier les papiers de la commune à M. de la Reverdie ? N’y a-t-il pas de risque ?

– Quel risque veux-tu qu’il y ait, puisqu’il m’en donnera un reçu ? D’ailleurs il n’y trouvera pas grand’chose. Je me moque pas mal de son passage, surtout si le pré est à nous, comme je l’espère.

– Tu l’as acheté ?

– Pas encore ; mais j’ai maintenant de quoi. Sais-tu ce que vient de me dire la cousine Sabine ? Toutes vos histoires d’échelle n’avancent à rien du tout, et pourraient tout au plus faire rire, encore ne sait-on pas de qui. Mais elle, voilà une femme ! elle a vu le seul bon moyen : elle veut que j’achète le pré coûte que coûte. Elle me fournira l’argent, quatre ou cinq mille francs, s’il le faut. Pauvre comme il l’est, le régent ne pourra plus refuser. Quatre mille francs, un mauvais pré qui n’en vaut pas deux mille, c’est une fortune ! Je l’aurai donc, et il sera bien à moi, sans qu’il m’en coûte un sou. Seulement Sabine veut qu’après ma mort, il revienne en plus à sa filleule. C’est un cadeau qu’elle lui fait, et à nous par conséquent dès aujourd’hui. Ah ! si Rodolphe avait voulu !... Mais il peut changer, il faut qu’il change, comme tu dis. Je joindrai toujours les deux prés, et quand Rodolphe sera rangé et marié, Sabine ne s’opposera pas, je pense, à ce que j’en donne à Céline un autre de la même valeur, outre son dû. Enfin, quoi qu’il arrive, Céline l’aura toujours, et il restera au moins dans la famille.

– Quelle brave fille nous avons là ! dit la mère, encore tout étourdie de ce que venait de lui apprendre coup sur coup son mari, et qu’elle lui fit répéter par le menu, autant que possible. Quelle brave fille ! Va-t-elle être contente quand elle le saura ! Elle ne sera plus malade, j’espère ! Quelle brave fille ! Elle nous portera bonheur, et à elle aussi.

DEUXIÈME PARTIE

2.1.

Après avoir longtemps fermenté sans éclat, la malignité et l'envie en étaient donc venues à se gonfler peu à peu contre les Fabrice, comme une eau que l'on oublie sur le feu soulève tout à coup le couvercle de la bouilloire et laisse échapper sa vapeur avec un sifflement aigu. Les Fabrice avaient maintenant des ennemis, volontaires ou involontaires, leur pré surtout. Pauvre pré ! on a beau n'en avoir qu'un, le sauver n'est pas toujours facile. Mais nos époux n'étaient pas non plus sans amis, et le moment approchait où ils en auraient besoin.

Le meilleur de tous, M. de Romans, était absent, et peut-être avait-on l'idée de mettre cette circonstance à profit. Un passé plus oublié de Marthe que de lui-même donnait à celle-ci ce vrai protecteur. Au retour d'un voyage en Amérique où, ses études terminées, il avait songé de bonne heure à rétablir sa fortune, il vit Marthe dans tout le jeune et frais éclat de ses dix-sept ans. Cette activité précoce, en occupant son ardeur naturelle, l'avait laissé enthousiaste et pur. Il s'enflamma soudain pour la belle orpheline, n'eut ni ne put avoir l'idée de lui manquer de respect, et, comme il était déjà devenu un peu Américain, il voulait l'épouser et l'emmener avec lui.

Avant de se déclarer, il s'en ouvrit cependant à son père, dont il était tout l'espoir et l'unique enfant. Celui-ci, veuf et humoriste, menait dans son château une vie bizarre et solitaire : l'œil tendu sur un point, soutenir son nom et relever ses vieilles tours qui menaçaient ruine.

À cette idée d'épouser Marthe, une paysanne, le père ne se fâcha point, mais il s'ouvrit aussi à son fils. Malgré des signes de décadence, leur famille passait encore pour assez riche. Il lui fit voir qu'il n'en était rien, que même leurs derniers fonds de terre encore libres avaient été hypothéqués pour son éducation et ses tentatives d'établissement. Les intérêts payés, il restait tout juste au père de quoi vivre chichement, à sa mode. Le fils n'avait donc pas d'existence à offrir même à une paysanne ; il se devait à lui-même, comme à elle, de lui laisser toute sa liberté en gardant la sienne ; il fallait se taire absolument sur ce projet, n'y plus penser même. La nécessité voulait qu'il songeât uniquement à relever leur maison ; après quoi, sa fortune faite, il épouserait qui il voudrait.

Là froide vérité se trouvant d'accord avec la non moins froide volonté paternelle, le fils se soumit à toutes les deux et partit la nuit même pour ne pas être tenté de revoir Marthe le lendemain. Aussi ne sut-elle rien ou peu de chose de ce qu'il avait rêvé, et crut-elle qu'il l'avait, comme tant d'autres, remarquée seulement.

Il se jeta à corps perdu dans les affaires, finit par y attraper la chance, sut la retenir à force de talent, de probité et d'activité, eut une importante maison à New-York, une succursale à Londres ; bref, son père, avant de mourir, put déjà commencer à voir la restauration du vieux château et l'affranchissement des belles terres qui en dépendaient.

Dans l'intervalle, Marthe s'était mariée et avait même quitté le village, elle et Fabrice ayant vécu plusieurs années à l'étranger. Repris par son tourbillon d'affaires, M. de Romans ajourna tout projet d'établissement, et se dit sans doute, à la

longue, que Marthe n'était pas la personne qu'il devait épouser ; mais elle n'en restait pas moins la seule qu'il eût aimée. La nouvelle de son mariage lui avait été un coup qui le laissa longtemps ébranlé. Avec le travail, sa force et sa sérénité reparurent. Marthe, pensait-il, avait fait, en réalité, la sottise qu'elle avait manqué lui faire commettre ; ce qui ne l'empêcha pas d'en faire une pire : il se laissa marier.

Sa femme lui donna une fille et mourut au bout de quelques années. Ils se comprenaient peu, mais c'était d'ailleurs une femme sensible et douce, qui ne l'avait contrarié que par son mauvais état de santé, et que cet état même avait fini par rendre méditative et résignée. — « Écoutez ! lui dit-elle à son lit de mort : je ne sais rien, mais vous ne m'avez jamais aimée... autant que je vous aimais, ajouta-t-elle pour atténuer ce reproche avec sa douceur ordinaire. Ne vous accusez point, car je ne vous accuse pas non plus ; dans le monde où je vais, tout amour est permis, car tout y est pur, et moi-même vous m'y aimerez comme celle qui peut-être n'existe pas, mais que vous m'avez involontairement préférée. Adieu ! embrassez-moi, et ne m'en voulez pas de vous avoir deviné. » Il savait trop qu'elle disait vrai ; aussi ne lui répondit-il que par des pleurs, dont l'âme de la pauvre mourante s'en alla consolée.

S'il ne l'avait pas aimée autant qu'il l'aurait dû, il résolut du moins de lui être fidèle autant que possible, c'est-à-dire de ne la remplacer jamais. Et, chose étrange ! comme si ce qu'elle lui avait dit en mourant prenait déjà une sorte de réalité, sa détermination le mit aussi plus à l'aise dans le sentiment qu'il conservait pour Marthe. En demeurant veuf, M. de Romans gardait et retrouvait intact cette espèce de culte secret pour ses anciennes amours, et il lui semblait qu'à ce prix celle qui avait été sa compagne sur la terre le lui permettait. Marthe n'était plus ainsi pour elle qu'une amie, et non cette rivale qu'elle avait sentie entre elle et lui dans son cœur.

Telle fut sa résolution, que peu d'hommes, et peut-être encore moins de femmes, eussent appréciée. Il était en train de la méditer un jour qu'il descendait de son château vers le village, avec l'espoir d'y saluer Marthe en passant. C'était quelques mois après la mort de sa femme, et sept ou huit ans avant l'époque où commence notre histoire. Il faisait un de ces brillants jours d'hiver où le soleil lui-même semble se réjouir de voir la terre en bel habit tout blanc. Les cheveux de M. de Romans et sa barbe se sentaient déjà de cette autre neige qui ne s'en va ni en avril ni en mai ; il était néanmoins ferme et droit dans sa haute taille de près de six pieds, avec le reste du corps à l'avenant. Comme les portraits de ses ancêtres, lui-même semblait constater l'existence d'une ancienne race de géants, et il avait aussi, dans le tour d'esprit et dans les manières, quelque chose de la bonhomie qu'on leur prête.

Il suivait donc, en habits de deuil, le chemin dallé d'éblouissante neige, lorsqu'au tournant d'une douzaine de vieux noyers qui s'efforçaient de faire encore là un peu d'ombre en y entrelaçant celle de leurs bras tortueux, il rencontra son ami le docteur Balthazard à une belle place de plein soleil. Le docteur y fit quelques tours en rond avec lui, essaya d'accoucher de deux ou trois phrases de condoléance, qu'il ne parvint à mettre au jour qu'estropiées, et laissa entrevoir sa pensée véritable en terminant ainsi brusquement :

– Vous vous consolerez !

– Je crains que non ! répondit M. de Romans, pour exprimer bonnement au plus juste ce qu'il éprouvait.

– Eth ! fit l'entêté docteur, dont c'était l'interjection favorite, eth ! pour savoir rester veuf il faudrait...

– Voyons votre recette, docteur. Il faudrait...

– Comme moi, être resté garçon. Aussi, quand on ne l'est plus, il n'y a d'autre remède...

– Ce ne sera pas le mien ! interrompit M. de Romans, laissant bien voir qu’il devinait la conclusion.

Et lui assignant rendez-vous pour la soirée au château, il se remit à descendre vers le village, dominant la haie de sa haute stature, faisant craquer la neige à chacun de ses pas, et se sentant léger malgré lui sous le léger soleil.

– Eth ! je vous dis ! continua tout haut le docteur, s’en allant aussi de son côté pour faire ses visites : si notre nouveau maître d’école, qui ne sait toujours que pêcher à la ligne, savait au moins mourir à propos, eth !

– Eth ! eth ! répétait une petite voix aussi fraîche que celle de l’oiseau qui s’éveille, et partant d’une haie d’aubépine encore toute rouge de « poires du bon Dieu » qui, sous la neige d’hiver, y remplaçaient la couronne fleurie du printemps.

– Oui, reprenait le docteur tout occupé à chevaucher sur ses minces jambes, si ce nigaud de Fabrice avait l’esprit de tomber dans l’eau, ou d’y attraper une de ces bonnes fièvres qui vous troussent leur homme en moins de rien... pourquoi regretterait-il son lot en ce monde ? il en pêcherait un meilleur dans l’autre... Et quant à Marthe, si elle aussi devenait veuve... conclut-il dans une nouvelle enjambée, eth !

– Eth ! eth ! eth ! redit la petite voix d’oiseau voltigeant derrière les buissons.

Cet accompagnement qui lui venait de l’autre côté de la haie tira enfin le docteur de ses méditations sur la sottise de l’amour, la sottise du mariage et beaucoup d’autres sottises, desquelles, pour sa part, il s’applaudissait de ne pas s’être mêlé. Il releva donc la tête et découvrit aussitôt, le dominant de tout le talus du chemin, une jeune enfant aux yeux et aux cheveux noirs : ceux-ci lui tombant tout droit sur le cou et les joues, ceux-là si pétillants de malice qu’on n’en voyait pas la couleur, mais seulement le sourire ; on eût dit un rayon à travers ce flot

d'ébène où disparaissait à moitié sa figure, mais d'où elle le regardait ainsi de côté en se cachant pour le suivre.

– Quoi ! c'est vous, Gritly ! s'écria le docteur. Que faites-vous donc là ?

– Je vous écoute.

– Vous m'écoutez ?

– Oui, parler tout seul, comme on dit que font les amoureux.

– Moi, amoureux ?

– Il le faut bien, puisqu'on dit que tout le monde doit l'être une fois.

– Ah ! je suis amoureux ! et, sans doute, c'est de vous, mademoiselle ?

– Oh ! non, puisque j'en ai déjà un, et qu'on n'en a jamais deux.

– Et le vôtre, pourrait-on le connaître, mademoiselle ?

– Pour cela, non ! Nous nous sommes juré le secret.

– Et moi, puisque ce n'est pas de vous, petite ingrante, de qui suis-je amoureux ? Je serais fort curieux de le savoir.

– Vous parliez bien de Marthe Fabrice, mais ce ne peut être elle, puisqu'elle a déjà le sien, que le syndic lui-même ne lui ôterait pas.

– Ainsi, ce n'est ni vous ni Marthe. Qui est-ce alors ?

– Vous ne le disiez pas.

– Je ne disais donc rien ?

– Si ! quoique je n’aie pu bien comprendre, parce que votre voix s’élevait et s’abaissait comme vos jambes dans la neige.

– Eh bien, je vous l’expliquerai. Veuillez seulement me dire ce que je disais, mademoiselle.

– Vous disiez : Eth !...

– Attends ! attends !

– C’est ce que je fais, dit l’espiègle, déjà toute prête à s’éclipser derrière sa haute guirlande de baies rouges et de rameaux blancs.

– Je vous dis, je te dis !...

– Ah ! oui, interrompit-elle encore, vous disiez aussi : « Je te dis ! » comme à présent, en levant de grands bras.

– Attends ! répéta le docteur en tirant de sa trousse une paire de ciseaux. Attends ! Se moquer ainsi de son vieil ami ; je ne manquerai pas de l’écrire à Valentin. Et je vous dis, je te dis que je te vais vous couper vos beaux cheveux, mademoiselle ! Je te vous les couperai ! vous verrez ! tu verras !

Et le docteur, tenant à la main son arme à deux branches, les faisait déjà grincer et cliqueter dans les airs, tandis qu’il se mettait en devoir d’escalader le talus ; mais ses jambes s’enfoncèrent comme des échasses dans la neige, et ses ciseaux ne coupèrent qu’une grappe de poires du bon Dieu. La petite fille courait le long de la haie, en répétant : Eth ! eth ! et le docteur, moitié fâché, moitié riant, n’eut pas d’autre parti à prendre que de courir dans le chemin pour ne pas lui laisser prendre trop d’avance. Enfin, voyant un semblant de passage, il y enfonça bravement le pied dans un buisson de genièvre, dont les piquants vinrent s’émousser sur sa maigreur, et il se mit à courir en rase campagne, où la petite fille perdit bientôt l’avance qu’elle avait pu gagner d’abord.

– Ah ! ah ! s'écria le docteur en la prenant dans ses bras, c'est ainsi qu'on me traite et, parce qu'on a une forêt de cheveux, qu'on croit pouvoir s'y cacher comme dans un bois ! Mais cette noire forêt qui vous rend si fière, je m'en vais l'abattre et la réduire à un humble bosquet. Ah ! ah ! ces beaux cheveux, je les tiens cette fois ! Une boucle pour Valentin ! la voilà !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Et le docteur, brandissant les ciseaux tout grands ouverts, allait continuer d'opérer l'abondante chevelure s'étalant sans défense sous le tranchant acier, lorsque l'enfant, cessant tout à coup de rire et de se débattre, se retourna fâchée et dit au docteur :

– Vous êtes un méchant. Je ne vous aime plus. Une pour Valty, je vous le pardonne ! Mais toutes ! que dirait papa ? Et moi, je ne veux pas être comme, l'été dernier, mon pauvre mouton Patience, lorsque, sans m'en rien dire, le fermier l'avait tondu.

À force d'expériences médicales et autres, le docteur Balthazard en était venu à ne voir en beau ni le corps humain, ni même le corps social. L'horreur des abus le poussait à la haine des ornements et appendices inutiles. Il avait donc saisi avec joie le prétexte de sa vengeance légitime pour rendre service à la jolie tête de Gritly. Le côté philosophique et moral de son action l'avait tranquilisé sur le plaisir instinctif qu'il y trouvait.

Mais comme il aimait la petite fille presque autant que son Valentin, il resta interdit, le bras, le nez et les ciseaux en l'air, quand il la vit se redresser irritée. Il oublia qu'il avait aussi le droit d'être fâché contre elle, et ne se souvint plus que du bien qu'il voulait faire à sa façon ; mais il eut beau prêcher, sermonner, remontrer, la petite malicieuse se remit à sourire.

– Eth ! que diable ! fit-il enfin, quand je vous dis que vous avez trop de cheveux, mademoiselle ; qu'on n'en verra bientôt plus votre visage ; que ce sont eux qui vous font ainsi des joues de rien, un semblant de figure blanche et mince ; au lieu qu'à

votre âge vous devriez avoir une bonne petite tête toute ronde et toute rose, entendez-vous, je vous dis !

– Oui, pour ressembler à une pomme ; j’aime bien mieux ressembler à un oiseau.

– À un corbeau, c’est sûr !

Et par le fait, la mèche sacrifiée, encore à ce moment sur la neige avant de passer dans la poche du docteur, y faisait assez bien l’effet d’une plume tombée de l’aile de cet oiseau.

– Mais, reprit le docteur en se radoucissant, voyons, ma chère petite Gritly, admettons, si vous voulez, que vos cheveux ne soient pas trop longs, vous conviendrez qu’ils sont trop fins, car ce n’est pas le tout d’avoir de beaux cheveux, il faut surtout les avoir bons.

– Pour qu’ils deviennent comme ceux de votre cheval Castille, qui n’en a pourtant pas plus qu’il n’en faut : je gage qu’on pourrait les compter.

– Quand je te dis que je vous dis !

– Quand je vous dis que je te dis ! répéta la petite folle, qui avait remarqué la singulière indifférence du docteur pour les « pluriels de dignité. »

– Moquez-vous de moi, mademoiselle, moquez-vous de votre ami et de ses conseils, mais suivez-les, répondit le docteur de son ton le plus sérieux. Je vous dis, entendez-vous ! je te dis que cette profusion de cheveux peut vous causer une maladie, te rendre malade, ma douce petite Gritly, te donner une fièvre cérébrale, une hydrocéphale...

Pour toute réponse, elle lui tendit son front pur et blanc et sa joue finement rosée, sur laquelle le docteur, à bout de réplique, ne sut que déposer de bons gros baisers et faire doucement craquer ses longs doigts.

La paix était conclue, et comme la neige devenait tendre, qu'il fallait en outre franchir un fossé où elle s'était amoncelée (ce qu'on appelle « une gonfle³ » au pays de Lunay), le docteur prit la petite fille dans ses bras et, la rapportant en triomphe, se dirigea vers le château. Elle se laissait faire et lui souriait.

Lui, tout fier et joyeux, disait en lui-même : « Oh ! enfants ! enfants ! *O fortunatos nimium !*... Ce n'est que par eux que l'on peut espérer de régénérer notre espèce. Chez eux seulement la franchise et la vérité de la vie. Je n'aime que les enfants... Gritly, Valentin... et celle... » ajouta-t-il tout bas avec un soupir qui n'avait plus rien de doctoral.

– Pourtant, fit-il tout haut, savez-vous que vous auriez pu avoir plus de condescendance, sinon pour moi, au moins pour M. de la Reverdie.

– Mon cousin La Reverdie n'a pas à se mêler de moi ; c'est bien assez qu'il soit l'intendant de papa, le gouverneur du château pendant ses absences...

– Mais il me semble, objecta le docteur, qu'il aurait bien quelque droit...

– Il vous semble ! interrompit l'enfant ; serait-ce parce qu'il veut m'apprendre la grammaire et la musique comme chez les anciens Grecs, me montrer la cuisine et la vraie manière de faire le thé, celle des Chinois ? Oui... M. de la Reverdie s'est constitué le remplaçant de ma pauvre maman dans le ménage ; il commande le dîner, surveille l'office, sait tout, voit tout, fait tout, même le chocolat. Il ne lui manquerait plus que de vouloir être ma gouvernante ! Heureusement il ne l'est pas ; il me fait bien assez rire sans cela. On dit qu'il a été beau, mais je le trouve bien laid. Même à présent que je dois songer à devenir raison-

³ Une congère. [Note des éd. de la BNR]

nable, je ne puis m'empêcher de lui faire encore, par-ci par-là, quelques niches ; et ce serait pour lui complaire...

– À lui-même !

– Mais en quoi ?

– Ah ! c'est qu'il en veut...

– À Valentin ? à vous ? à mon mouton Patience ? Tout ce que j'aime lui déplaît.

– Dans le cas présent, ce n'est ni à Valentin, ni même à votre mouton Patience ou à moi.

– À Fabrice ? Il ne peut le souffrir, sans doute aussi parce que je l'aime, moi, ou parce qu'il ne le trouve pas assez fort sur les principes...

– À Fabrice, oui, il en veut à Fabrice, et peut-être à Marthe encore plus, fit énigmatiquement le docteur ; mais ce n'est pas encore cela. Il en veut, comme moi du reste, mais pour un autre motif...

– Comme vous !

– Eh ! oui, à vos cheveux.

– Ah ! par exemple ! Vous, à la bonne heure ! Mais lui, pourquoi ?

– Eth ! eth ! pourquoi ? répéta le docteur en s'appêtant à franchir le fossé, pourquoi donc que parce qu'il ne peut souffrir de voir à personne, à Valentin ni à vous, cette cascade de cheveux comme il en avait une dans sa jeunesse ! Moi, je ne voulais raccourcir la vôtre que d'un étage ; mais lui, c'est de tous, je vous en avertis.

À cette seule idée, l'enfant partit d'un tel soubresaut d'indignation, que le docteur fut puni de son semblant de méchanceté ; car, au moment où il avait un de ses pieds en l'air

pour enjamber la « gonfle » éblouissante et renflée, le mouvement de celle qu'il portait lui fit perdre l'équilibre, et les voilà roulant, s'enfonçant, se débattant dans la blanche épaisseur, comme une jeune souris et un vieux rat dans une chaudière de lait.

– Eth ! que diable ! je vous dis, je te dis ! exclama le docteur. Mais Gritly, la première à se relever, lui grimpa sur le dos, et gagna ainsi le port.

Puis, lui tendant malignement la main, ils arrivèrent sans autre aventure au château.

2.2.

Celle que le docteur appelait toujours de son nom familier de Gritly était devenue pour le monde mademoiselle Marguerite de Romans. Plus d'une année encore après son escarmouche avec le docteur, elle avait suivi d'un regard défensif et offensif, ou pour mieux dire offensé, les yeux de La Reverdie, quand elle les surprenait à s'arrêter sur ses cheveux ; mais elle n'en avait pas diminué ni même resserré d'un nœud la libre profusion, pour amoindrir d'autant les souvenirs et les regrets du maire du château, comme elle le nommait. Le docteur non plus, même pour Valentin, n'aurait osé parler d'y replanter ses ciseaux. Seulement, ils étaient maintenant rassemblés en nattes et en bandeaux si épais, qu'ils se gonflaient comme un champ dont les épis manquent de place et semblent se soulever l'un l'autre pour en trouver. D'un noir toujours pur et brillant, ils n'encadraient plus ses joues et ne voilaient plus ses paupières, mais son front découvert n'en était que plus blanc et ses yeux n'en riaient que mieux.

Son père la chérissait, elle était tout pour lui de ce qu'il pouvait dire sien, et même n'eût-il pas eu cette sorte de culte intérieur qu'il conservait pour Marthe, il est probable que, pour l'amour aussi de sa fille, il n'aurait pas voulu contracter un second mariage. Si Marthe eût été libre... Mais Fabrice ne s'était point laissé tomber dans l'eau.

La Reverdie, quoique d'une popularité douteuse et dans laquelle il entraît une nuance de ridicule, avait de l'influence dans

le pays par sa position et par ses manèges, sinon par son caractère ; on se méfiait de lui, donc on le craignait. Après avoir couru après le plaisir, sous prétexte de courir après la fortune, il s'était trouvé à peu près sans ressource. M. de Romans lui avait alors offert cette sorte de retraite auprès de lui, et avait même cru la lui devoir comme à un ami de jeunesse et à un parent. Il ne se faisait pas illusion sur ses défauts, prisait médiocrement son fatras artistique et archéologique ; mais, dans la part d'affaires qu'il lui confiait et qui ne regardait guère que la gestion de son domaine, il l'avait toujours trouvé un homme sûr, voyant tout, sinon très-clairvoyant, attaché de race et même de cœur à la famille de Romans, et se piquant d'honneur à ce sujet.

Aussi, la Reverdie aimait-il de moins en moins les visites du docteur et de son fils adoptif : il ne les voyait pas de bon œil à cause de Marguerite. La sourde hostilité qu'il nourrissait contre les Fabrice était, au contraire, toute personnelle et tenait à des mobiles de vanité et de fatuité qui auraient fait rire bien d'autres que Marguerite de sa barbe teinte et de son faux toupet.

Tête légère et cœur léger, le vent de la passion le trouvait sans défense, s'emparait de lui comme d'un ballon vide mais chauffé, et le poussait aux évolutions les plus fantastiques en ces « aventures » d'amour auxquelles il n'avait pu prendre encore le parti de renoncer. Marthe aimait-elle M. de Romans ? Était-ce à cause de cela que, lui, elle n'avait pas seulement l'air de le regarder ? Ces pensées, ruminées dans la solitude, entre le village et le château, excitaient, fatiguaient La Reverdie, et l'amènèrent à chercher un moment favorable pour s'en éclaircir ou s'en débarrasser.

Il le crut arrivé. Les affaires de son cousin l'avaient subitement appelé en Amérique ; l'hostilité d'une partie du village, le syndic en tête, était évidente. Si l'on pouvait éloigner Fabrice et le pousser à chercher fortune ailleurs !... la femme suivrait son mari... Le suivrait-elle ? Dans ce cas, du moins, concluait froidement La Reverdie, personne n'y penserait plus, pas même

M. de Romans. La vie de celui-ci en serait plus libre. Elle n'aurait plus cette attache secrète qui déroutait La Reverdie et à laquelle il ne comprenait rien.

Tout se bornait, en effet, à quelques visites de temps en temps. M. de Romans causait avec Marthe ni plus ni moins qu'avec son mari, puis il se donnait lui-même tacitement rendez-vous auprès d'elle pour un jour prochain. Quelquefois il y menait sa fille, jouissait de la voir se plaire dans la compagnie de Marthe, mais jamais, à elle non plus, ne lui en parlait. Quand elle avouait que des deux c'était encore Fabrice qu'elle aimait le mieux, il se contentait de soupirer en disant : « Elle aussi ! allons, il les a ensorcelées ! »

Il s'était ainsi peu à peu arrangé, moyennant quelques absences, pour rester la plus grande partie de l'année au pays, près de Marthe et avec sa fille, dont la gaieté, l'innocence et la grâce l'enchantaient ; mais en ce moment il avait dû partir, et, comme ce pouvait être pour plusieurs mois, partir seul. Marguerite avec sa nourrice, devenue une manière de femme de charge et de gouvernante, continuerait à diriger le ménage. Pour tout le reste, La Reverdie le remplacerait. Les ennemis des Fabrice avaient donc beau jeu.

C'est ce dont se doutait vaguement la jeune fille, sur quelques mots échappés le dimanche précédent à Céline Regard. Elle ne manqua pas d'en parler à ce jeune ami que l'université lui rendait, Valentin, lors de sa première visite au château. Quoiqu'elle fût alors seule pour le recevoir, la vieille gouvernante, allant et venant, rendait l'entrevue tout à fait convenable, d'autant plus que La Reverdie était presque au salon, sa chambre en étant voisine. Il faut aussi tenir compte des mœurs quasi américaines du pays de Lunay.

M. de Romans, le jour où il s'était séparé de sa fille, lui avait dit : « Ma chère enfant, tu le sais, tout ce que je te demande, c'est d'être heureuse ; aussi, lorsque ton bonheur, quel qu'il soit, et ne l'eussé-je ni fait, ni choisi moi-même,

m'apparaîtra cependant bien clair et bien assuré, loin de m'y opposer en rien, j'y consentirai de tout mon cœur et j'y aiderai de tout mon pouvoir. Promets-moi donc que, pendant mon absence, aussi longue qu'elle puisse être, tu n'écouteras et n'encourageras de personne, ni de Valentin, ni de nul autre, qu'il me soit connu ou inconnu, aucun mot qui dépasse le langage de l'amitié. Ainsi seulement je partirai tranquille, car je sais que je puis compter sur toi comme sur moi-même. La Reverdie gouvernera le château, mais je veux que tu restes libre de tes actions, ni plus ni moins que si j'étais là. Tu es mon plus cher trésor, c'est donc à toi que je le confie. »

Il y avait trop d'intimité entre le père et la fille et le moment était trop sérieux pour rougir. Marguerite promet donc tout de suite et tout simplement à son père ce qu'il lui demandait, et voilà pourquoi, au lieu d'être embarrassée de la visite de Valentin, elle l'accueillit aussitôt du même air simple et gai dont elle avait l'habitude avec lui.

– Enfin, vous voilà ! lui dit-elle. Ce n'est pas malheureux, après je ne sais combien de jours que vous êtes de retour au pays ; ou plutôt je le sais, et, pour vous bien attraper, je vais vous le dire : il y aura demain six jours, presque une semaine. C'est ainsi qu'on se montre empressé avec ses vieux amis.

– Votre père était parti, répondit Valentin.

– La belle raison ! on n'ose pas aller voir ses amis parce qu'ils ont du chagrin. Un autre eût pensé : raison de plus ! Mais je serai bientôt Marguerite la délaissée, si tout le monde est de votre avis.

– Chère Marguerite ! dit Valentin, rassuré par ce début.

– « Chère ! » il y paraît ! Aussi je ne vous permettrai plus de m'appeler ainsi, pour vous punir.

– Hélas ! donc, « Marguerite, » tout simplement « Marguerite, » reprit docilement Valentin.

– Et bientôt « mademoiselle Marguerite, » n'est-ce pas ? Pourquoi courir à l'autre extrême, et parce que je vous gronde un peu, comme vous le méritez, ne sommes-nous pas toujours bons amis ? Appelez-moi donc tout bonnement, comme autrefois, Gritly.

– Chère Gritly ! fit aussitôt Valentin.

– Voilà l'autre extrême qui reparait ! Je ne veux ni de l'un ni de l'autre, entendez-vous, « je te dis, je vous dis, » comme notre bon ami le docteur.

– Mais... voulut interrompre Valentin.

– Je vous expliquerai peut-être cela un jour, mais plus de « chère ; » c'était bon quand nous étions petits ; et d'un autre côté, pas de « Marguerite ! » Même quand vous serez marié, j'entends et je prétends que vous m'appeliez toujours Gritly, comme moi, si vous êtes bien sage, je vous appellerai quelquefois Valty. Et maintenant que cela est bien convenu, vous êtes sans doute impatient de voir M. de la Reverdie. Qui sait même si votre visite n'était pas avant tout pour lui ? Celle-là ne se retarde pas du moins. Venez donc que je vous conduise dans sa chambre, où il ne fait, depuis quelques jours, que déchiffrer de vieilles paperasses ; mais auparavant touchez-moi la main : encore une chose que vous oubliez, comme mon vrai nom de Gritly. Seriez-vous devenu oublieux, Valty, je veux dire, Valentin ?

D'abord un peu interdit de cette réception dont il sentait bien la secrète douceur, mais dont il ignorait la cause, Valentin voulut lui montrer qu'il n'était pas si oublieux qu'elle lui en faisait le reproche : non content donc de prendre la main qu'elle lui tendait, il y joignit l'autre, et mit encore la seconde des siennes par dessus.

– Non, non, fit-elle en les réduisant à une pour sa part et autant pour celle de Valentin : c'est encore ce qu'il faut laisser au temps où nous étions petits. Mais voilà que j'oublie à mon

tour quelque chose. C'est votre faute ; votre mal me gagne ; mais gare à vous ! si vous oubliez rien, moi, j'oublierai tout !

Et le tenant toujours par la main pour le ramener vers l'embrasure de la croisée :

– Vite, dit-elle, car il nous faut aller chez M. de la Reverdie, autrement il viendrait à nous ; et je suis étonnée même qu'il ne soit pas déjà là. Faut-il que ces vieux papiers l'intéressent ! Il doit y avoir quelque chose là-dessous ! Vite, contez-moi les nouvelles.

– De l'université ? dit Valentin qui, à la perspective d'un nouvel entretien à l'extrémité du salon, ne crut pas pouvoir remonter trop haut ni par un trop lointain détour. De l'université...

– Non, du village, qui m'intéresse bien plus que toutes vos académies, monsieur l'académicien.

– Du village ? Je n'en sais point.

– Comment ! le docteur ne vous a rien dit, lui qui toujours dit ?

– Rien que je me rappelle, absolument rien.

– Rien de Fabrice ?

– Toujours la même chose : qu'il n'a qu'à se laisser mourir.

– Parce qu'on lui en veut ! C'est au contraire le moment de vivre. Ils pensent profiter de l'absence de mon père pour tramer quelque chose contre lui ; mais je le défendrai, moi ! Et vous aussi. Nous serons au moins deux, et peut-être trois, avec Céline. Ce pauvre Fabrice, vous l'aimez, n'est-ce pas ?

– Il y avait jadis une personne qui ne me passait d'autre ami que le docteur.

– Oui, oui ; c’était du temps que cette personne et vous n’étiez pas encore des personnes raisonnables ; mais à présent qu’elle l’est et que vous l’êtes, elle veut que vous aimiez aussi Fabrice.

– J’aime tous ceux qu’elle aime.

– Bien, bien ! Oh ! que vous êtes gentil !

– Parce que... voulut ajouter Valentin.

– Peu importe la raison : vous voulez toujours savoir et dire le « pourquoi » et le « parce que » de tout, monsieur le savant.

– Parce que... répéta Valentin.

– C’est inutile à dire, à me dire, je vous dis, je ne vous dirai rien.

– Parce qu’en aimant ceux qu’elle aime, c’est encore elle que j’aime.

– Je vous dis que vous n’y entendez rien, et ne saurez rien, et que je ne vous dirai même plus rien, si vous continuez ainsi. Parmi ceux que vous aimez, si vous les aimez réellement, ne me parlez plus que de Fabrice, entendez-vous ? je vous dis ! Et allons chez M. de la Reverdie.

2.3.

Ils le trouvèrent enfoncé dans la lecture de vieux parchemins et de papiers presque aussi vieux, que le syndic lui avait confiés. Les uns, les plus modernes, étaient solidement reliés en énormes registres in-folio, d'un papier admirable, comme on n'en voit plus, et de cette belle écriture à la française, ronde et claire, à laquelle la mode, qui n'en fait guère d'autres, a substitué de nos jours l'écriture à l'anglaise, confuse et pointue. Les plus anciens étaient en feuilles séparées, et l'on y voyait encore, appendus à un fort ruban de fil ou de soie, les sceaux gothiques des seigneurs et des évêques qui avaient décidé dans des questions de propriété et de territoire, ou reconnu au pays de Lunay ses franchises et ses libertés.

Étalées sur une longue table de chêne noir sculpté, ces papasses, comme les appelait Marguerite, n'étaient pas trop dépayées entre des tas de bouquins, de notes, d'albums et de cahiers de musique, qui leur faisaient là une sorte de rempart crénelé. Le reste de la pièce à l'avenant ; un pêle-mêle d'objets et de goûts divers : bahuts, piano, viole d'amour, chouette empaillée, livres rares, brochures, émaux, potiches, vieux Sèvres, médailles de la grande Grèce, vase étrusque, et pour couronner le tout, un beau plâtre de la Vénus de Nîmes à la jambe cassée surmontant une étagère de bibelots modernes. En un mot, la chambre et l'esprit de M. de la Reverdie se ressemblaient : l'un était un musée de curiosités disparates, l'autre un kaléidoscope d'idées plus remarquables par l'imprévu que par la solidité, mais avec un

fonds de passion pour lui-même, pour sa jeunesse surtout, qu'il voulait à toute force retenir, bien qu'il la sentît de plus en plus lui échapper. Du reste, comme un air de jeunesse encore, ne se prenant pas au sérieux, mais en grande considération.

Au bruit de la porte qui s'ouvrit devant Marguerite, il tressaillit, non point d'être surpris dans sa lecture, mais bien avec des lunettes, au lieu d'un monocle qu'il savait aussi s'incruster dans le coin de l'œil comme les jeunes gens à la mode, et qui pouvait ainsi passer chez lui pour une élégance plutôt que pour une nécessité. Des lunettes, c'était compromettant. Il se hâta de les glisser furtivement sous le tas de papiers qu'il lisait. Puis, se levant, il accueillit Valentin comme s'il l'attendait.

Après les premiers lieux communs d'une conversation en apparence amicale, mais qui l'était plus à la surface qu'au fond :

– Que lisiez-vous donc là ? demanda Marguerite en désignant les parchemins déroulés sur la table.

– Eh ! eh ! quelque chose qui, vous aussi, vous intéresserait.

– Moi ?

– Oui, puisqu'il s'agit de ce pauvre Fabrice, dont, je ne sais pourquoi, vous êtes entichée.

– Et que vous, je ne sais pourquoi, vous détestez.

– Pas le moins du monde. Je suis seulement pour la justice et le droit, et je crains bien que, n'ayant pas le second pour lui, il n'ait pas non plus, au besoin, la première.

– Fabrice ! il serait question de Fabrice là-dedans ! Je ne croyais pas que ni lui ni sa famille remontassent à une si haute antiquité. Avouez, s'il en est ainsi, que vous le trouvez bien plus respectable.

– Savez-vous, poursuivit M. de la Reverdie avec une certaine emphase, en appuyant sur le tas de parchemins le bout de son index et l’y faisant plier, savez-vous que, parmi ces vieux actes, il y en a plusieurs du quatorzième siècle, l’un même du treizième, la charte des franchises du village ! Ce n’est donc pas peu de chose d’y avoir son nom ; si ce n’est pas un titre de noblesse, c’en est au moins un d’ancienneté. À défaut de l’autre, beaucoup de familles s’en contenteraient. Malheureusement, parmi celles dont se compose actuellement la commune, bien peu y ont droit. Je ne parle pas de celles d’arrivée toute récente, fit-il avec un coup d’œil du côté de Valentin, mais qu’il rabattit aussitôt sur ses papiers, je parle de familles établies déjà depuis longtemps dans le village, qui se croient sans doute aussi vieilles que lui : eh bien, je n’ai guère rencontré que les Regard et trois ou quatre autres qui paraissent en avoir été de tout temps. La charte de fondation les déclare déjà « paysans d’Empire, » c’est-à-dire hommes libres et ne dépendant d’aucun seigneur.

– Et les Fabrice sont de ces trois ou quatre ! j’en étais sûre ! Fabrice, tout pauvre qu’il est, n’a rien de servile. Il est fier à sa manière, et c’est ce que j’aime de lui.

– Trop fier ! répéta sentencieusement M. de la Reverdie.

– Mais puisqu’il a, lui aussi, ses parchemins d’homme libre !

– Ses parchemins ! il a aussi des parchemins ? fit M. de la Reverdie alléché dans sa doublé curiosité d’homme et d’antiquaire. Ses parchemins, où sont-ils ?

– Mais les voilà ! répondit Marguerite en lui montrant ceux qu’il tenait sous sa main.

– Là ! il n’y a pas trace de sa famille. La famille des Fabrice ! ajouta dédaigneusement M. de La Reverdie.

– Vous venez cependant de me dire que cela m’intéresserait, qu’il y était question de lui.

– Non pas de lui, mais de son fameux pré, qui met tout le village en émoi, et dont il ferait bien de se défaire pour un bon prix, avant...

– Avant quoi ?

– Avant qu'on n'y rétablisse le sentier qui y passait jadis. Tenez ! voyez plutôt ! conclut M. de la Reverdie en lui tendant un des vieux actes.

– Moi, que je lise ce grimoire !

– Eh bien, notre ami Valentin.

Valentin prit le manuscrit et le parcourut, mais sans pouvoir en déchiffrer trois mots de suite.

– Rien n'est plus facile, dit M. de la Reverdie : c'est du latin de cuisine.

– Le latin de cuisine ne m'embarrasse pas, mais l'écriture gothique.

– Voilà bien de nos savants, qui ne peuvent pas même lire un vieux titre. Il faut donc que ce soit moi qui lise ; mais vous, vous traduirez. Marguerite vous croira mieux que moi, dont elle se méfie, bien entendu seulement à l'endroit des Fabrice, – à l'endroit des Fabrice, répéta-t-il en cherchant dans le manuscrit ; c'est notre unique sujet de guerre intestine.

Il prit son monocle, se le planta dans le coin de l'œil pour bien avoir l'air de lire, mais le fait est qu'il savait le passage par cœur ; et le suivant du doigt lettre par lettre, afin que Valentin pût les reconnaître et les suivre aussi, il prononça à haute voix la phrase suivante, qui avait trait à des délimitations de propriétés, comme il eut soin de l'expliquer à Marguerite : « ... *usque ad semitam et pontem ligneum quæ vulgo dicuntur de Prato Avel-lanarum.* » Vous comprenez, je pense.

– Parfaitement, dit Valentin, qui se mit aussitôt à traduire : « Ce fonds de terre (peu importe lequel) s'étend jusqu'au sentier et au pont de bois dits vulgairement du *Pré aux Avelines* ou aux *Noisettes*. »

Il y eut un moment de silence.

– Répétez-moi le passage, demanda enfin Marguerite.

Valentin le lui répéta.

– Eh bien ! demanda triomphalement M. de la Reverdie.

– Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ? riposta bravement Marguerite.

– Comment ! ce que cela prouve ? mais qu'il y avait autrefois un sentier et un pont, c'est-à-dire un passage public, par le Pré aux Noisettes, et qu'à moins de titre contraire, la commune a le droit et le devoir envers ses ressortissants de le rétablir ; il me semble que c'est clair.

– Point si clair ! N'est-ce pas, Valentin, que vous êtes de mon avis ?

– Certainement ! fit celui-ci avec un sourire. Et d'ailleurs, sans être avocat, je sais qu'il y a toujours moyen de chicaner sur des titres.

– Comme on chicane quelquefois mon père sur les siens, reprit Marguerite. Je montrerai que je suis sa fille, et je me défendrai, je veux dire, je défendrai Fabrice.

– Le texte est formel ! répétait M. de la Reverdie, la tête en arrière et se dandinant sur son fauteuil.

– Voyons, relisons le passage, et pesons-en tous les mots, interrompit Valentin ; peut-être ne dit-il pas tout ce qu'il a l'air de dire : « Le sentier et le pont de bois vulgairement appelés du Pré aux Noisettes ! »

– À mon tour de dire : C'est clair ! s'écria Marguerite en frappant des mains : « Le sentier et le pont portant le nom du Pré aux Noisettes. » Il y avait un pont quelque part sur la rivière, il y a encore un sentier qui y aboutit ; le sentier et le pont finirent par être désignés d'après celui des prés environnants qui avait le plus drôle de nom, le Pré aux Noisettes par conséquent ; voilà tout ce que votre latin veut dire : il prouve un nom et l'antiquité de ce nom, l'antiquité même du sentier ; mais il ne prouve nullement que le sentier traversait le pré de Fabrice plutôt que celui du syndic ou de ses autres voisins.

– Parfaitement raisonné ! conclut Valentin ; le texte dit exactement cela : pas moins, c'est vrai, mais pas davantage non plus.

– Pures chicanes ! fit M. de la Reverdie ; mais j'ai de quoi les confondre, car le pré de Fabrice, je devrais dire le vôtre, tant il vous tient au cœur, et votre père aurait déjà dû l'acheter, comme je le lui ai conseillé plus d'une fois, au lieu de se le laisser prendre par le syndic, votre pré donc revient souvent dans ces anciens actes ; il y joue vraiment un rôle, et on trouve plusieurs variantes du passage que je vous ai fait lire, par exemple celle-ci : « *Ex semita et ponte ligneoprati quod vulgo dicitur pratum Avellanarum.* » Traduisez, Valentin !

– « Depuis le sentier et le pont en bois... du pré appelé le Pré aux Noisettes, » acheva celui-ci en baissant la tête.

– Vous entendez ! « *prati*, du pré », fit M. de la Reverdie en appuyant sur ce génitif. Le sentier du pré... qui passe par le pré... L'autre texte ne vous satisfaisait pas : que dites-vous de celui-ci ?

– Que vous nous l'avez récité, sans même faire semblant de le lire, et que par conséquent il me persuade encore moins. Qui sait même s'il existe ? Je me défie de votre imaginative.

– Je vous l’ai cité textuellement, j’en suis sûr : je l’ai vu encore tout à l’heure. Attendez, dit M. de la Reverdie en parcourant la liasse des parchemins, attendez..., le voici : « Depuis le sentier... » Mais pour lire tout le passage et le faire lire à Valentin contrôlant le texte par-dessus son épaule, il dut tourner la page, et découvrit là, comme sous une feuille un grand scarabée aux pinces crochues, ses bésicles, qu’il avait oubliées dans leur gîte et qui paraissaient honteuses elles-mêmes d’être ainsi étourdiment mises au jour.

– Qu’est-ce que cela ? s’écria aussitôt Marguerite. Ah ! je vous y prends, vous qui disiez n’en avoir pas besoin.

– Les mots sont parfois effacés, et on ne peut les lire qu’à la loupe, dit M. de la Reverdie avec humeur.

– Une loupe ! vous appelez cela une loupe ! ce sont des lunettes, je ne m’y trompe pas.

– Des lunettes avec des verres de loupe ! répliqua encore M. de la Reverdie, se fourvoyant de plus en plus.

Et comme preuve qu’il pouvait lire à l’œil nu, il laissa tomber son lorgnon pour se remettre à lire avec Valentin.

Mais Marguerite s’était emparée des lunettes et, se les campant sur le front, sur le nez, elle se tournait de tout côté dans la chambre, se regardait dans la glace avec les plus jolies mines du monde :

– C’est drôle ! disait-elle : avec les loupes de mon père je vois tout gros ou tout rond ; avec celle-ci je ne vois rien. Tenez, et vous ? dit-elle à Valentin.

Celui-ci suivait les évolutions des branches d’acier qu’elle retirait à grand’peine de la noire et brillante épaisseur de ses cheveux. Il obéit en s’affublant à son tour des lunettes, mais ce fut pour laisser ses yeux fixés sur elle, par dessus.

– Non ! regardez là, fit-elle en lui désignant le parchemin sur lequel M. de la Reverdie, pour achever de se remettre, était toujours penché. Voyez-vous mieux ?

– On ne peut plus mal à présent, dit Valentin.

– Ainsi, conclut-elle en s’adressant à La Reverdie, vous voilà dûment atteint et convaincu...

Mais ce dernier, qui était parvenu à se rappeler l’ensemble du passage plus encore qu’à le déchiffrer à la simple vue, se mit, sans répondre, à en continuer la lecture à haute voix.

– À quoi bon ? interrompit à son tour Marguerite : que peut faire à Fabrice tout votre vieux latin ?

– Des titres sont des titres.

– Mais il y a prescription, dit Valentin.

– Non pas quand il y a des titres, répéta La Reverdie.

– Mais ceux-ci sont bien anciens.

– J’en ai trouvé les dispositions reproduites dans ces registres, comparativement plus modernes. Je ne doute pas que celle sur le Pré aux Noisettes n’y soit aussi.

– Mais enfin, reprit Marguerite, que vous a donc fait cet inoffensif Fabrice, que vous ayez eu l’idée d’aller fouiller contre lui jusque dans ces poudreux parchemins ? C’est pure curiosité d’antiquaire, avouez-le.

– J’aime, il est vrai, ce qui est antique...

– Et solennel, ne put s’empêcher d’ajouter Marguerite.

Mais, je vous l’ai dit, j’aime aussi la vérité et la justice, poursuivit froidement La Reverdie.

– Non, vous ne direz à personne ce que vous avez découvert ; vous me le promettez, n'est-ce pas ?

– Impossible ! il me faudra bien répondre au syndic.

– Voyons, La Reverdie, soyez gentil. Vous déclarerez ces parchemins illisibles.

– Des chefs-d'œuvre de calligraphie ! D'ailleurs on s'adresserait à un autre, et je serais compromis.

– En ce cas, j'avertirai Fabrice, je vous en préviens. Oui, pour qu'il sache ce qui le menace, et puisque vous ne voulez rien entendre, je lui dirai ce que vous prétendez avoir découvert contre lui.

– Ce sera lui rendre service.

– Vous entrevoyez donc un moyen ? Dites-le-moi, mon cher La Reverdie. Voyons, que doit-il faire ?

– Vendre son pré au plus vite. Cette servitude d'un sentier public une fois connue, il n'en tirerait plus rien, – pas même de quoi se rendre en Amérique, ajouta mentalement La Reverdie, combattu entre son idée de pousser Fabrice dehors et son scrupule de lui faire perdre, au profit du syndic, une partie de son pauvre petit avoir.

– Oh bien ! dit Marguerite, à tout hasard je cours chez les Fabrice. Ma nourrice m'accompagnera, et pour mieux expliquer tout, vous viendrez aussi, Valentin.

2.4.

Le château était bâti sur une colline d'où l'on embrassait d'un coup d'œil le cours de la Vignonne, le lac et les montagnes. Occupés en apparence de ce splendide paysage, mais distraits et silencieux, Marguerite et Valentin descendirent lentement de la cour d'honneur dans l'avenue, certains que la nourrice ne tarderait pas à les rejoindre.

– C'est fini ! dit ce dernier tout à coup.

– Quoi ! qu'est-ce qui est fini ? demanda Marguerite.

– Le beau temps du château... pour moi, ajouta-t-il.

– Parce que mon père n'y est plus, n'est-ce pas ?

– Oui, certainement, pour cela aussi.

– Ah ! c'est donc pour autre chose encore ?

– On ne m'y aime pas. Il m'aimait, lui.

– On ne vous aime pas au château ? Ma nourrice, sans doute, qui est folle de vous presque autant que de moi, et ce n'est pas peu dire.

– Oui, elle est toujours la même, elle... ; mais M. de la Reverdie ?

– Oh ! pour lui, c'est vrai ; mais consolez-vous, il n'aime personne, excepté mon père et lui. Sans ce vieil attachement de famille qu'il a pour mon père, je ne pourrais le souffrir ; il n'aime pas ceux que j'aime..., comme vous venez de le voir pour les Fabrice.

– S'il n'y avait que lui de changé ! fit encore Valentin à voix basse.

– Et qui d'autre l'est, je vous prie ?

– Vous ne voulez pas que je le dise.

– Ni que vous le pensiez, puisque, même en dépit de vous, j'entends et je prétends rester votre amie. Une bonne et franche amitié, n'est-ce rien ?

– C'est beaucoup, c'est plus que je ne mérite ; mais...

– Mais quoi encore, monsieur le difficile ?

– C'est beaucoup, mais ce n'est pas tout, murmura Valentin, dont ce bout de causerie plus intime avait pourtant redressé et relevé les esprits.

– Beaucoup est beaucoup, et, par conséquent, c'est tout, ajouta-t-elle avec une fermeté douce qui ne laissait nulle dureté, mais aussi nulle indécision à sa réplique. Oui, que vous l'entendiez du mauvais côté, comme moi je l'entends du bon, il faut que l'amitié soit tout pour nous. Acceptez-vous, Valentin ? mon amitié même est à ce prix.

– Il le faut bien.

– Ainsi, c'est entendu : en fait d'amitié, je vous permets de tout dire, mais pas un traître mot au delà.

– Ni une traîtresse pensée ? demanda-t-il.

– Ah ! la pensée est libre !

Ne pouvant plus retenir cette réponse, elle voulut la corriger : – À moins, reprit-elle...

Mais en ce moment sa nourrice les rejoignit.

Tous les trois descendirent au village. Fabrice, sa classe finie, venait de sortir avec Marthe. Pour ne pas renvoyer au lendemain, ils se dirigèrent du côté du Pré aux Noisettes, où, avant d'avoir pu rejoindre Fabrice, ils le virent déjà installé à son poste.

– Fabrice ! lui cria Marguerite.

À cette voix connue, il releva la tête, au lieu que, pour toute autre, il eût fait la sourde oreille, son regard suivant plus que jamais sa ligne à la dérive.

– C'est vous ! dit-il en reconnaissant Marguerite.

– Oui, ce n'est que moi, avec notre ami Valentin et ma fidèle nourrice dont vous n'avez non plus rien à craindre. Nous avons quelque chose à vous dire.

– À moi ?

– Oui, à vous, et qui ne souffre aucun retard.

– On me demande au village ? Que peut-on me vouloir ? L'école est finie. Mais, enfin, j'y vais, puisqu'il le faut. Seulement, Marthe est à l'autre bout du pré, pour voir le dernier de nos vieux arbres qui, par grand hasard, ou plutôt par la bonté de Dieu, nous donnera bien cette année quelques corbeilles de poires. Je cours l'appeler.

– Ce que nous avons à vous dire vous regarde, et personne que nous n'en doit rien savoir. Nous serions donc bien mieux là pour causer, nulle part aussi bien. Cependant décidez vous-même à cet égard ; mais venez à nous, ou faites que nous puissions aller à vous, car je m'enroue à vous parler ainsi à travers la rivière ; et quant à l'affaire en question, si c'est d'ici qu'il nous

faut vous l'expliquer, autant vaudrait la crier sur les toits, tout le monde bientôt la saurait.

– Je vais consulter Marthe.

Mais celle-ci arrivait.

– Tu peux bien faire une exception, dit-elle à son mari, quand elle sut de quoi il s'agissait.

– Je m'étais promis de n'en faire pour âme qui vive.

– Mademoiselle Marguerite est si bonne pour nous !

– Je n'en aurais pas même fait pour son père.

– Il ne te l'a jamais demandé, dit Marthe. Mais elle, elle est curieuse comme nous le sommes toutes, nous autres femmes, et je serai heureuse moi-même de lui montrer notre pauvre cabane et notre pauvre pré. C'est le seul plaisir que nous pourrions jamais lui faire. D'ailleurs, ajouta-t-elle en riant, mais au fond non sans quelque vague crainte sur les bruits répandus par les commères, elle témoignera au besoin qu'il n'y a rien ici de secret ni de caché.

Fabrice fit bien encore en lui-même quelques réflexions sur la volonté, il ne disait pas la tyrannie féminine, et de plus, ces sortes de réflexions sur le beau sexe pouvant donner à croire qu'il les appliquait aussi à son épouse, elles étaient de celles qu'il ne se permettait sur les autres qu'à la dernière extrémité. Il coupa donc court à son monologue intérieur et enfonça résolument son bâton dans le trou, posa la planche et aida Marguerite à passer. Mais, cela fait, Fabrice voulut retirer le pont levis, trouvant que d'un c'était déjà bien assez.

– Notre ami Valentin sait la chose mieux que moi, dit Marguerite : lui seul est en état de vous l'expliquer.

Et de deux ! Mais quant à la gouvernante, pensa Fabrice, il fait encore grand jour, elle peut bien s'en retourner seule.

Et la planche fut lestement retirée avant que la vieille bonne eût pu même songer à y mettre le pied.

– Je ne puis retourner sans elle, fit Marguerite ; qu'est-ce que l'on dirait ?

Et de trois ! Fabrice en eut du mal à l'âme, et, comme si ce fût un présage, il se demanda ce qui allait donc lui arriver.

Quand ils furent tous entrés dans la cabane, à l'exception de la nourrice, qui voulut aller se promener le long de la fameuse haie, le pressentiment de Fabrice se réalisa.

– Le syndic a depuis longtemps envie de votre pré ? lui demanda Marguerite.

– Oui, dit Fabrice, le cœur déjà serré.

– Il vous le payerait bien ?

– Plus que sa valeur réelle, si j'en juge par les offres qu'il m'a encore fait faire il n'y a pas deux mois.

– Eh bien, prenez le syndic au mot.

– Mais non, puisque je ne veux pas vendre.

– C'est que vous ignorez... ce que prétend quelqu'un, ce qu'il dit déjà peut-être.

– Bah ! des inventions de mauvaises langues, n'est-ce pas, Marthe ? Est-ce que j'ai jamais manqué à mon devoir ? Quel mal y a-t-il, ma journée finie, à m'arranger pour que personne ne me dérange ? La première condition de l'art du pêcheur, c'est le silence. Ne sommes-nous pas libres, Marthe et moi, de faire ce que nous voulons de sa propriété ?

– Oui, mais précisément vous ne serez plus sûrs désormais de n'y être pas dérangés. Il est question d'un vieux droit de passage.

– Un droit de passage sur mon pré !

– Sur votre pré, mon pauvre Fabrice, et vous m'en voyez désolée.

Valentin, intervenant alors, cita, en les traduisant et les commentant, les textes que M. de la Reverdie avait malheureusement dénichés.

– Et dont il ne gardera pas le secret, ajouta Marguerite. Il est ligué avec le syndic. N'attendez rien de bon pour vous de M. de la Reverdie.

– Je le sais, dit Marthe.

– Un passage ! reprit Fabrice. Mais où pouvait-il conduire ? À mon pré seulement. Je le ferme : qu'a-t-on à dire ? Si je nuis à quelqu'un, ce n'est qu'à moi-même.

– Un sentier et un pont, répéta Valentin : ce qui semble indiquer un passage public pour le service d'autres propriétés.

– Celle du syndic, objecta Fabrice, comme toutes les autres en dessus de la mienne, ont déjà une entrée, et beaucoup meilleure, par derrière. Ici, il n'y a qu'un sentier. Quant à un pont, personne n'en a jamais ouï parler.

– Il est certain, dit Marthe, que, du temps de mon père, il y avait en cet endroit-ci une planche à demeure. Comme elle était vieille et en mauvais état, quoique assez élevée au-dessus de la rivière, elle fut emportée dans une nuit d'orage, et Fabrice ne l'a pas remplacée. Ma grand'mère prétendait même l'avoir vue autrefois avec une barrière en bois des deux côtés. Mais qu'il y eût une seconde planche à l'autre bout du pré, on n'en voit pas trace, et je ne l'ai jamais ouï dire, même à ma grand'mère.

– Elle sera tombée plus anciennement, remarqua Valentin, et on en aura perdu le souvenir, comme du passage, qui se sera peu à peu effacé avec le temps. Mais les titres de la commune sont toujours là...

– Oui, fit Marguerite, et mon cousin La Reverdie pour les interpréter.

– Personne aujourd’hui ne se souvient de ce prétendu passage, s’écria encore Fabrice, de plus en plus déconforté : j’ai pour moi l’usage, si tant est que je n’aie pas le droit.

– Oui, répondit Valentin, vous avez pour vous l’usage actuel, mais contre vous un usage et un droit plus anciens.

– Trop anciens pour qu’ils aient aujourd’hui quelque valeur.

– Au dire de M. de la Reverdie, ce droit de passage est aussi mentionné et soigneusement répété dans des titres plus modernes, écrits en français, qui ne sont que la traduction d’actes antérieurs. Et ne fût-il consigné que dans ceux-ci, dans un seul et dans le plus vieux, il y aurait toujours là matière à procès.

– Un procès ! dit Fabrice avec un sursaut d’inquiétude et de croissant malaise.

– Vous voyez bien, reprit Marguerite, qu’il faut vendre votre pré avant toute chicane qui le déprécierait.

– Votre père ne me le conseillera pas.

– Si ! il vous le conseillera. Et quand nous avons appris cette vilaine découverte de mon cousin La Reverdie, il m’a semblé que c’était mon père qui me disait de venir aussitôt vous la communiquer.

– Mais ce pré n’est pas à moi ; il est à Marthe. C’est à Marthe de décider.

– Non, dit cette dernière ; ce n’est plus là une affaire de femme ; et, du reste, tu sais bien que, par mon testament...

– Ne m’en parle pas ! c’est toi qui as voulu le faire. À quoi bon ? est-ce qu’alors j’aurais besoin de notre pré, sinon pour y

être enterré ? Il est à toi, il est à moi, je le sais bien ; mais dis toujours ce que nous devons décider.

– Vendre notre pauvre pré, il est certain que j’aimerais autant vendre mon anneau de mariage. Mais enfin si c’est le seul parti à prendre, mon ami, du courage ! il faut bien nous y résigner.

– Songez aussi, dit Marguerite, que c’est une occasion qui se présente. Il ne faut pas la laisser échapper. Le syndic vous offre un haut prix. Mais quand il saura, et fiez-vous à mon cousin pour qu’il ne tarde pas à l’apprendre, quand il saura qu’il y a un droit de passage...

– Eh ! justement, interrompit Fabrice comme par une inspiration : justement, c’est ce qui fait que je ne peux pas lui vendre mon pré ! lui-même n’en voudrait plus maintenant.

– Mais il ne sait pas encore !... dirent ensemble Marguerite et Valentin. Il est vrai que, voyant se dresser tout à coup un côté de la question auquel, dans leur désir et leur hâte de venir en aide à Fabrice, ils n’avaient pas même songé, ils se turent à l’instant d’un commun accord et rougirent aussi avec le plus bel ensemble.

– Vrai ou faux, le droit de passage, s’il est ignoré du syndic, je devrai le lui apprendre, dit simplement Fabrice : sans cela je le tromperais.

Et tout ranimé par cette idée qui lui était venue de sa bonne conscience, mais qui faisait en même temps flotter devant ses yeux la pensée que son cher Pré aux Noisettes ne trouverait plus d’amateur, il retourna pêcher.

– Nous sommes battus ! fit Marguerite.

– Et de la bonne manière ! ajouta Valentin : il n’y a rien à dire.

– Moi aussi, dit Marthe, j'étais si saisie, que je n'ai plus eu qu'une idée : si nous devions, dans notre intérêt, vendre ou ne pas vendre notre pré. Lui, il a encore vu l'intérêt des autres. Que voulez-vous ? il est ainsi.

– Et il a raison, dit Valentin.

– Pourtant, reprit Marguerite, le syndic aurait bien mérité...

– Voilà, interrompit Valentin, que vous pensez comme notre ami le docteur dans ses accès de misanthropie : que les humains sont des loups qui se déchirent ; qu'il faut donc rendre guerre pour guerre, et jouer au plus fort ou au plus fin. Mais la conscience ? lui dis-je.

– Maudite conscience ! s'écria en riant Marguerite.

– Ah ! je vous y prends ! vous lui en voulez aussi !

– C'est que je lui obéis plus qu'il ne semble... plus qu'il ne vous semble... à vous, grand philosophe, que je soupçonne, comme tous vos confrères, d'y être plus fort en théorie qu'en pratique... Plus qu'il ne vous semble ! répéta Marguerite. Mais sortons un peu, ajouta-t-elle en se levant.

– Oui, fit Marthe, venez voir le Pré aux Noisettes pendant qu'il est encore à nous. S'il lui arrive malheur, ce n'est pas vous qui en aurez été cause. Ainsi ne vous tourmentez pas. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, comme Fabrice et moi nous nous le sommes déjà dit.

Ils quittèrent donc la cabane, où il n'y avait rien de remarquable qu'une sorte de foyer circulaire, comme celui des chalets, mais creusé dans une seule pierre de grès. La fumée s'en échappait par une petite cheminée à auvent. Fabrice avait établi ce foyer pour les jours d'automne et d'hiver. Un banc fixé dans le mur, quelques outils, une table et deux chaises de bois formaient tout l'ameublement. Du côté du pré, la cabane abritait

trois ou quatre ruches, d'où les abeilles pouvaient se rendre à la picorée sans s'inquiéter, quant à elles, de la rivière ni d'aucun rempart plus ou moins feuillé.

Comme ils s'éloignaient pour rejoindre la nourrice le long de la haie, Marthe, sortie avec eux, se chargea d'aller l'avertir que sa maîtresse se disposait à retourner au château : celle-ci et son compagnon feraient pendant ce temps le tour du pré.

Le soleil se couchait ; il lançait déjà ces longs rayons d'or qui, se brisant en poussière selon les accidents du terrain, repaissent plus haut et remontent en courant les prairies. Çà et là, à travers le feuillage, se montrait tout à coup le lac dont on n'apercevait pas les rives, mais où se mirait comme dans une glace, la seule digne d'elle, une cime rose que l'on ne voyait pas non plus. Des champs de blés encore verts, quoique ayant déjà toute leur taille, ondoyaient sous la brise ; leurs flots, d'un vert clair et gai, s'inclinaient en lames régulières d'où sortait un léger murmure, le frôlement des tiges bercées par le vent et, comme les arbres d'une forêt naine, berçant aussi avec elles leurs lianes de liserons, de coquelicots et de bluets. Il fallait toute la paix du soir pour suivre le roulis presque imperceptible, mais pourtant continu de ces vagues d'épis ; et de même, d'autres bruits isolés, plus distincts, loin de troubler cette paix, la faisaient mieux sentir. Une aile furtive remuait dans la feuillée ; le merle s'y glissait sous la basse branche avec la dernière note de son chant rustique. Le grillon, heureux de se revoir dans sa grotte, y chantait sa chanson pour se tenir éveillé et mieux faire le guet. La caille n'était pas encore venue, ou se taisait ; mais l'alouette, redoublant d'allégresse à la fin de la journée et ne pouvant assez célébrer un si beau soir, se perdait une dernière fois dans les cieux, sans y perdre de vue son nid.

Retranché entre sa haie et la rivière, le Pré aux Noisettes semblait encore plus séparé du monde que la nature tout agreste qui l'entourait. Cette impression de solitude et de paix s'y concentrait, pour ainsi dire ; elle devenait quelquefois si pé-

nétrante et si douce, que Marguerite et Valentin restaient par moments tout silencieux. Peut-être pour ne pas trop s'y livrer, Marguerite proposa de remonter la pente de gazon, au lieu d'en suivre les petits renforcements ombreux : ils allaient ainsi tout droit vers ce vieil arbre précoce, dont les belles poires, d'un jaune appétissant, se détachaient sur le rare et maigre feuillage comme des fruits d'or. Marthe fit signe à Valentin d'en abattre pour sa compagne ; mais ils en trouvèrent dans l'herbe, où les plus mûres s'étaient déjà fait un nid, se tenant là blotties, comme, dans le leur, de jolis serins ou de petits canards.

Valentin en ramassa une pour Marguerite, qui lui en donna la moitié, et ils se mirent à la manger d'un air très-grave et sans rien dire.

– À quoi pensez-vous ? demanda pourtant Marguerite : à savourer ces bonnes poires ? ajouta-t-elle en se moquant.

– La pensée est libre ! vous me l'avez dit.

– Oui, mais à une condition.

– Toujours des conditions !

– Toujours.

– Mais enfin, celle-ci, quelle est-elle ? Pour la parole, c'est de ne point dépasser une limite que, certes, vous ne pouvez m'accuser de franchir, puisque je ne dis plus rien. Pour la pensée ?...

– D'être muette.

– C'est la seule condition ? fit traîtreusement Valentin.

– Non, non, s'écria-t-elle, se sentant de nouveau prise comme un oiseau qui se débat dans les rets.

– Pour la pensée il ne peut cependant y avoir d'autre condition, remarqua gravement Valentin.

– Oh ! attendez seulement, j'en trouverai bien encore une, malgré toute votre philosophie. Voilà ce que c'est que de revenir de l'université et d'avoir fait ses cours ! On dispute et on doute de tout, même de l'amitié. Eh bien, moi, si je ne trouve pas une bonne condition qui me réponde de vos pensées, je vous défendrai dépenser, monsieur le philosophe ; oui, je vous le défendrai ; c'est vous qui m'y aurez contrainte : le voulez-vous ? lui demanda-t-elle.

– Vous exigez de moi l'impossible. Ne rien dire, encore passe ; mais ne plus penser à rien !

– À rien qu'à l'amitié.

– Eh bien, pour revenir à votre question, je pensais à vous... d'amitié, ajouta-t-il.

Une alouette s'ébattait toujours dans les airs au-dessus de leurs têtes, tantôt invisible, tantôt comme un point noir dans l'azur, ou, selon le mouvement et le reflet des ailes, comme une étincelle d'un gris d'argent.

– Ah ! je pensais encore..., dit Valentin en la montrant à Marguerite, je pensais que l'on en voit quelquefois deux, comme si elles partaient d'un commun essor, s'élancer en même temps dans les airs, monter et chanter ensemble. Nous en vîmes ainsi deux un jour : vous en souvenez-vous, Gritly ?

– Oui, nous étions gais alors, jouissant du présent, sans souci du passé ni de l'avenir, gais... comme l'alouette, reprit Marguerite. Soyons-le toujours ainsi ! Mais venez, Marthe nous attend.

– Je pensais aussi..., fit de nouveau Valentin, comme ils se remettaient en marche.

– Quoi ! encore ! s'écria Marguerite.

– Ce n'était pas à vous ; ainsi vous ne pouvez me le défendre.

– À la bonne heure ! dit-elle ou fit-elle semblant de dire.

– Je pensais à Marthe.

– Mais tout le monde y pense donc, à cette chère Marthe ! même mon cousin La Reverdie, qui me fait souvent des questions sur elle, je m’en suis bien aperçue. Mais sous quel nom croyez-vous qu’il la désigne ? Je vous le donne en mille. Sous celui de Pénélope ! Comment se porte Pénélope ? que vous a dit Pénélope ? me demande-t-il. Comprenez-vous ce nom, je vous prie ?

– Pénélope est célèbre...

– Oui, je sais, pour sa toile.

– Qui lui servait, continua Valentin, à tromper l’espoir de ses poursuivants et à rester fidèle à son mari.

– Ah !... ses poursuivants, comme vous dites. La Reverdie serait-il capable de nourrir en secret... ? C’est qu’en vérité il est tout cousu de secrets, mons de la Reverdie ! Mais lui, un poursuivant ! Ah ! la bonne idée, Valentin ! comment vous est-elle venue ?

– Je n’ai point d’idée, vous le savez bien ; mais puisque vous m’interrogez sur Pénélope, je dois ajouter qu’elle passe pour avoir conservé sa beauté très-longtemps, et en effet, quand les artistes nous la représentent défaisant la nuit son travail du jour, ils nous la montrent sous les traits d’une grande et belle femme s’endormant de fatigue, en laissant tomber sa quenouille.

– C’est que, véritablement, Marthe est encore très-belle, dit Marguerite. Voyez-la d’ici, avec sa taille élevée, d’où sa tête et son cou se dégagent dans une ligne si juste et si naturelle ! et comme sa figure blanche qui nous sourit semble en harmonie avec le rayon du soir qui l’éclaire en ce moment ! On dirait, au bord de la haie, une reine-marguerite.

– Oh ! non, pas celle-là ! fit Valentin.

L'autre Marguerite rougit, mais n'en reprit que plus vite : – Et puis elle est grande ; mon père prétend que c'est une beauté de plus. Mon père en parle bien à son aise : tout le monde, à commencer par moi, ne peut pas être aussi grand qu'ils le sont, elle et lui. Notre ami le docteur le chicane fort là-dessus. Il prétend que mon père, quand il était jeune, si Marthe n'avait pas été une paysanne... Mon père ne fait qu'en rire ; mais, sans comparer Marthe à Pénélope, il lui rend justice, et vous aussi, à ce qu'il paraît.

– Moi ? demanda Valentin.

– Puisque vous pensiez à elle ! Vous venez de me le dire.

– Ai-je réellement dit Marthe ?

– Mais oui !

– Alors, c'est tout un ; je voulais dire Fabrice.

– Comme cela, nous pouvons être d'accord, et il nous faut, en effet, penser tous les deux à ce pauvre Fabrice.

– Je vous assure que j'y ai beaucoup pensé depuis que nous sommes ici.

– Et qu'avez-vous trouvé ? dites-le-moi bien vite.

– Mais, que je voudrais avoir un pré comme le sien, et... et... une cabane, une haie avec sa reine-marguerite, dit rapidement Valentin, qui reprit alors de son même ton contenu et pensif : Si j'avais tout cela, certes, je le comprends, je ne demanderais rien au monde, et je m'y enfermerais comme lui.

– Il est sûr que c'est un endroit fait exprès pour y être bien seul avec ses amis, ajouta Marguerite. Mais on veut le lui prendre, et il n'a que nous pour le lui conserver ; voilà à quoi il faut penser, voilà à quoi il faut m'aider, mon ami, pour me faire

plaisir. Vous connaissez Louis Mauverney : quoiqu'il soit votre aîné, vous êtes un peu camarades ; voyez-le ; il en sait plus, je crois, que le syndic sur les affaires de la commune ; de mon côté, je verrai Céline. Je soupçonne aussi La Reverdie de ne nous avoir pas tout dit sur ces vieux titres, et je me propose de le pousser encore et de le surveiller sur ce point. Ah ! si mon père était là ! mais vous le remplacerez, et je suis certaine qu'il nous approuvera d'avoir vaillamment défendu le pré de Fabrice contre ses ennemis. À nous deux, nous en viendrons bien à bout, n'est-ce pas, Valentin ? Ce sera un commencement...

Elle s'arrêta, sans s'expliquer davantage ; mais avant d'être tout à fait près de Marthe, elle ajouta, en regardant autour d'elle, sous l'œil ravi qui suivait le sien : – Quelle douce retraite ! ne dirait-on pas là-bas la cabane de Philémon et Baucis ? Il faut bien tâcher de la sauver, maintenant qu'elle est aussi un peu à nous !

2.5.

Malgré le traité d'alliance offensive et défensive qui venait de se signer dans les yeux de Marguerite et de Valentin en faveur de Fabrice, ce dernier n'était pas hors de péril, tant s'en fallait, ni sur son pré ni sur sa place de maître d'école : il était même écrit que cette journée ne finirait pas sans nouvel incident à cet égard.

Marthe, la nourrice et le jeune couple d'amis revenaient doucement le long de la haie vers la cabane, lorsque Marthe s'écria tout à coup :

– Oh ! je suis sûre que Fabrice l'oublie ! Et moi qui aurais dû le lui rappeler et qui l'oublie aussi !

– Quoi donc ? demanda Marguerite.

– C'est demain la fête du village, et mon mari doit l'annoncer, selon la coutume, en sonnant la cloche de l'école à neuf heures du soir. Nous sommes dans les jours longs. C'est ce qui nous a trompés. Il est au moins huit heures et demie.

– Huit heures quarante minutes, répondit Valentin.

– Il n'arrivera jamais à temps. Que ne dira pas le syndic !

Et Marthe se mit à courir. Ils la suivirent, et trouvèrent Fabrice d'autant plus absorbé dans son délassement favori, que, tout en s'en oubliant, il se sentait pourtant une vague et désa-

gréable raison de ne pas penser à autre chose. Il était donc là renfermé en lui-même, le bras tendu, le regard fixe, ne faisant aucun mouvement. À le voir ainsi immobile sur le seuil de sa cabane d'écorce, on eût dit, sur celui d'un temple rustique, la statue de quelque dieu des eaux qui ne se lasse pas de regarder couler l'onde et de la suivre d'un œil vigilant.

– Partons ! lui dit Marthe.

– Tout à l'heure, répondit-il à voix basse.

– Non, à l'instant.

– Chut ! j'ai manqué une belle truite, mais je vais l'avoir.

– Ce sera pour demain. La cloche ! Fabrice.

– Quelle cloche ? Y a-t-il un incendie quelque part ? Je n'entends rien.

– La cloche qu'il te faut sonner ce soir pour la fête de demain.

– Ah ! c'est vrai ; mais le feu n'y est pas.

– Il est près de neuf heures ; tu seras déjà en retard.

– Neuf heures ! pas possible ! il fait encore si clair.

Neuf heures ! Ces mots achevèrent pourtant de réveiller Fabrice. D'une main il tira sa grosse montre au couvercle d'argent et, voyant qu'il n'était que trop vrai, de l'autre il se hâta de retirer sa ligne ; mais à ce moment la chance lui revint, au moins comme pêcheur, et il ramena la truite. Comme elle arrivait, et même de son plein gré, semblait-il, il fallait bien la recevoir. Cela fit perdre encore un peu de temps. Puis Fabrice eut à jeter la planche pour Marthe et leurs hôtes. Cela ne prit en tout que deux ou trois minutes, mais enfin cela les prit.

– C'est fini ! tu n'arriveras pas, disait Marthe, et le syndic...

– Le syndic ! le syndic ! murmurait Fabrice, pourquoi m'en veut-il ? Ne suis-je pas libre de garder mon pré si cela me plaît ?

Malgré ces paroles, Fabrice, une fois le passage opéré, ne s'en mit pas moins à doubler le pas, laissant les autres revenir tranquillement.

Comme ils suivaient le sentier, ceux-ci entendirent une voix qui disait : – « Mais où peut donc courir ainsi notre régent ? » – Et, dans le demi-jour, ils virent sortir d'une rangée de meules de foin Perrette la discoureuse, avec un râteau sur l'épaule comme une bonne ouvrière qui ne craint pas de s'attarder au travail. Les saluant et les regardant un à un, elle tira Marthe à part et lui répéta sa question à voix basse. – « Ah ! c'est donc cela, fit-elle ensuite tout haut, que j'ai vu tant de monde assemblé devant l'auberge et regardant l'horloge ? Je crois bien que tout le village s'y trouve en un monceau ; mais, pour moi, on ne m'y verra pas. Nous avons là-bas une « miette » de foin coupé depuis hier ; il est sec, et si demain il pleuvait, Dieu sait quand on pourrait le rentrer ! J'y vais donc, pour bien faire, comme ont fait nos voisins. Il faut soigner le peu qu'on a ; les riches soignent bien le leur ! ils ne laissent rien perdre. Mais courait-il, courait-il, notre régent ! Je n'aurais jamais cru qu'il eût encore de si bonnes jambes ! À son âge ! ni sa femme ni moi ne pourrions en faire autant, n'est-il pas vrai, Marthe ? Mais les meilleures jambes ne peuvent rattraper l'aiguille de l'horloge, quand elles lui ont laissé trop d'avance. Comment a-t-il pu l'oublier ? Ah ! c'est la belle compagnie, la trop belle compagnie, n'est-ce pas, monsieur Valentin ? Mais voilà que, moi aussi, je m'y laisse prendre !

Après ce nouvel échantillon de son éloquence effrontée et joviale, au flux si aisé et si soutenu qu'il ne comportait pas la réplique, elle s'éloigna et disparut bientôt dans les prés, où le dernier rayon du couchant commençait sensiblement à brunir, tel qu'un feu près de s'éteindre.

Il n'était que trop vrai. Dans cette recrudescence d'observation sur Fabrice, le bruit de son absence intempestive avait couru de porte en porte et, vers neuf heures, tout le monde attendait sur la place du village ou aux alentours. Les hommes, riant sous cape de ce grand nigaud de Fabrice, profitaient de l'occasion pour se rapprocher de l'auberge voisine de l'école, et, déviant peu à peu vers la porte, disparaissaient subtilement dans l'intérieur. Les femmes apportaient à l'événement une attention plus sérieuse. Rassemblées par groupes devant les maisons, elles avaient l'œil, non plus cette fois sur leurs maris, mais sur le semblant de clocher qui supportait l'horloge.

– Vous verrez ! répétait la femme du syndic, les mains sous son tablier. Vous verrez !

– Quoi ? demandait la mère Torne.

– Vous verrez, poursuivit la première, qu'il aura oublié la cloche, comme il oublie tout maintenant pour sa Marthe et son pré.

– La cloche ! fit la mère Torne, saisissant ce mot au passage : la cloche ! je ne l'entends pas.

– Ni vous ne l'entendrez ce soir. Ce sera beau ! la fête qui ne sera pas sonnée !

– Est-il, grand Dieu, possible ! s'écria la mère Torne en levant les yeux sous ses rides et tâchant de voir si la cloche ne s'ébranlait pas.

– S'il oublie la cloche, dit la Sabine, il fera de même pour l'école. Mais non, cousine, ajouta-t-elle avec une froideur fiévreuse, il a encore trois minutes ; il a le temps d'arriver.

– Comment voulez-vous ? Ils reviennent toujours chez eux par derrière, comme s'ils avaient peur de se laisser voir, et ils n'y sont pas encore, leur feu n'est pas allumé.

– Deux minutes suffisent, répéta la Sabine, qui, même dans les petites choses, était lente à espérer.

– Je n’ai pas de si bons yeux que vous, cousine, et je ne puis plus voir l’aiguille dans l’obscurité. C’est bien la nuit, j’espère ! il fait assez noir pour cela ! Deux minutes... Je croirais plutôt que l’heure est passée. Nous n’aurons pas entendu l’horloge...

Mais en ce moment l’horloge frappa un coup, puis deux, puis trois.

Tout le monde se tut ; les hommes attablés dans la salle à boire se mirent aux fenêtres.

L’horloge continuait ; la Judith avait déjà pu compter de la voix, comme la Sabine de la pensée, sept coups... Et cependant la petite chaîne en fer qui, de la cloche, descendait extérieurement le long du mur, y était toujours appendue, à hauteur d’homme, à son anneau. Personne pour la détacher. Huit, neuf. Décidément Fabrice...

Mais à peine la vibration du neuvième coup avait-elle fini de se perdre dans les airs, que voilà, ô surprise ! la chaîne qui s’agite et la cloche qui prend sa volée. Elle ne sonne pas d’abord d’une façon bien nette et bien régulière, mais enfin elle sonne ; la Judith, la Sabine, ni même la mère Torne, non plus que de loin Perrette, n’en peuvent croire d’abord leurs oreilles, mais il n’est plus possible de douter. Les notes puissantes ne sont ni bien justes ni bien mesurées ; elles se précipitent en doubles croches ou s’espacent en vastes points d’orgue comme si elles allaient expirer. Mais non : toujours recommence la sonnerie, lente ou saccadée. Sans doute Fabrice est arrivé haletant, ses mains un peu nerveuses n’ont pu marquer tout de suite le rythme harmonieux et accoutumé. Conjecture bienveillante, mais erronée. Fabrice achève à peine de monter la côte à grands pas, et dans quelques minutes seulement il sera au village.

Qui donc a pris son poste ? qui, si ce n'est le seul ami qu'il eût peut-être sur la place, le simple, l'idiot, mais le reconnaissant Jacques Balalarme ?

Profitant de l'obscurité pour se tirer de la foule au coup de neuf heures, il avait détaché la chaîne, et des deux mains s'y tenait encore vaillamment cramponné. L'anneau étant un peu élevé pour sa taille, il n'avait même pu l'atteindre sans un saut ; mais, contre son attente, la cloche une fois mise en branle le lui fit répéter indéfiniment, l'enlevant de terre et l'y laissant retomber. On voyait monter et descendre son corps naturellement dégingandé : ramassé et accroupi au pied du mur, quand c'était lui qui tirait ; quand c'était la cloche, s'y étalant de ses quatre membres, comme une chouette clouée sur la porte d'une maison de paysan. Mais, sauf un redoublement de grimaces, il tenait bon, et aux larges accents de la cloche, au sourd grincement de la chaîne, se mêlait le bruit sec de ses sabots revenant frapper le pavé. À la fin, on eut dit que c'était sa manière de battre la mesure, et, le progrès s'y faisant peu à peu sentir par des intervalles plus égaux, Jacques semblait prendre plaisir maintenant à cette musique qu'il avait si péniblement décrochée. Il avait d'ailleurs un vague soupçon que, s'il lâchait prise, il en arriverait mal à la cloche ou à lui-même. Il demeurait donc suspendu à la corde de fer de son instrument, et personne ne se pressant de le dépendre, il sonnait, sonnait toujours au milieu de l'universelle risée.

Qui sait quand il eût fini et de quelle manière, si, dans un de ces soubresauts, une main ne s'était posée à côté de la sienne, celle de Fabrice enfin arrivé ? Les yeux de celui-ci s'humectèrent en reconnaissant l'ami qui lui était venu en aide. Il le remit doucement en pied, arrêta la cloche, et, le tenant toujours par la main, ils traversèrent la foule, cette fois un peu confuse et détournant la tête pour les laisser passer.

Ils allèrent au-devant de Marthe, et la rencontrèrent vers le bas de la côte, comme Marguerite et sa nourrice allaient remon-

ter la longue avenue du château. Quand elle sut qui avait sonné si à propos, Marthe prit la figure de Jacques entre ses deux mains, le baisa au front comme une mère, et peu s'en fallut que Marguerite n'en fit autant ; elle lui donna une bonne poignée de main. Puis, se tournant vers Valentin, elle lui dit adieu comme à leurs deux compagnons, ni plus ni moins.

Elle ajouta seulement : – N'oubliez pas de veiller aussi de votre côté, comme je veillerai du mien.

– Veiller à quoi ? dit le jeune homme repris d'humeur sombre.

– Eh ! fit-elle en riant, à la stricte observation de notre traité.

– Ah ! répondit-il, vous n'y veillez que trop bien.

– Qui sait ? Mais, pour vous punir, ce n'est pas à quoi je pensais ; c'était, pour moi, à La Reverdie ; pour vous, à Louis Mauverney. Jacques, qui a si bien veillé sur la cloche, nous donne l'exemple. Adieu ; tout ira bien.

Et sur ce mot qui pouvait se rapporter à lui ou à Fabrice, peut-être à tous les deux, Marguerite prit seule avec sa nourrice le tournant de l'avenue et disparut sous les arbres séculaires.

Quant à notre ami Jacques, la subite embrassade de Marthe ne lui avait point causé de déplaisir, et il s'était laissé faire, sans grimaces cette fois ; mais il demeurait pourtant si ébouriffé, que, sentant sa tête de nouveau libre et rendue à son légitime propriétaire, il éprouva le besoin de rendre du même coup la liberté à ses jambes. Laissant Marthe et Fabrice regagner seuls le village, il prit à travers champs et s'en alla, comme d'habitude, rôder à la clarté des étoiles. Cependant, tout en se secouant et en grignotant quelques croûtes de pain sec qui, avec d'autres provisions, garnissaient ses poches, la tendre pression de ces deux mains lui revenait toujours à l'esprit, quoique son esprit ne fût guère moins vagabond que son corps et ne se tint

pas beaucoup mieux en place. Sans doute ces deux mains n'étaient pas bien grandes, à peine aussi grandes à elles deux que l'une des siennes, mais elles étaient bien plus blanches, et si douces ! Il lui semblait toujours les sentir le long de ses joues. Il lui semblait encore que, tout petit, il en avait senti de pareilles à la même place. Tout cela ne laissait pas de mouiller sa figure et de détremper ses croûtes de pain sec, sans qu'il sût pourquoi.

Telles étaient les impressions de notre idiot sur l'embrassade de Marthe. Ne sachant rien du monde, il était loin d'y voir une inconvenance, comme l'eût fait une Perrette quelconque, ou la nôtre si la chance avait permis qu'elle se trouvât là ; mais son malheur voulut qu'elle n'y fût pas.

Sûre, pensait-elle, que Fabrice ne pouvait arriver à temps, une autre idée la saisit, celle de chercher la cause de ce retard. Elle continua donc de s'avancer dans ce camp de meules de foin qui allait se rétrécissant entre le sentier et la rivière. Par une sorte de divination de curiosité, elle se demanda si Fabrice, vu sa précipitation, n'aurait point négligé quelque chose dans la clôture du passage. Elle courut jusque devant la cabane. Ô joie ! la planche y était. Fabrice l'avait oubliée.

Y mettre un pied, prudent d'abord, puis sentant le pont solide, le franchir avec la légèreté d'une chèvre qui suit son caprice obstiné, ce fut pour Perrette l'affaire d'un instant. Enfin elle était sur l'autre bord, dans ce Pré aux Noisettes dont elle-même, à tort et à travers, avait tant parlé. Comme elle le connaissait un peu depuis son enfance et pour l'avoir maintes fois observé à travers les taillis de la rivière, son premier essor de curiosité se porta vers la cabane, ou elle n'était jamais entrée. Mais... la hutte était bien et dûment fermée à clef. Perrette en tourna, comme elle put, les abords enchevêtrés d'arbres et de buissons, et alla visiter la haie pour se consoler. C'est alors qu'elle entendit la cloche.

– Oui, sonne ! pensa-t-elle ; si c'est aussi la retraite que tu sonnes, je ne t'écoute pas.

Elle poursuivit son nocturne examen ; mais comme toutes les curiosités de ce monde, celle de Perrette se sentit désappointée. Elle revint à la cabane, guetta par les fentes, ne vit rien et n'entendit rien. La complète solitude où elle se trouvait la frappa soudain d'une vague terreur : ce long pré noir, se perdant derrière elle dans les ténèbres, lui parut plein de tout ce que l'imagination villageoise y avait toujours fourré. Traversant brusquement les taillis pour regagner le bord de l'eau, sans s'inquiéter des lambeaux que sa robe laissait aux ronces, elle se crut sauvée à la vue du sentier qui courait comme une ligne blanchâtre sur l'autre bord. Elle n'avait qu'à enjamber la planche ; mais, ô ciel ! elle ne la voyait pas ! Elle la chercha encore des yeux, puis des pieds, en s'accroupissant sur le bloc, tâtonna à droite et à gauche... Rien... rien que l'eau profonde et coulant en silence, mais coulant toujours. L'onde avait-elle entraîné le pont fragile ? non ; elle n'atteignait pas le haut du bloc ; Perrette, voulant s'en assurer, sentit son bras plonger dans le courant et frissonna. Décidément la planche avait disparu !

Notre aventureuse demeurait là stupéfaite, lorsqu'elle entendit un bruit de feuilles sur l'autre rive ; elle poussa un cri, moins d'appel que de frayeur. Bientôt elle vit une forme humaine venir prendre le sentier, en face de la cabane. À son dandinement elle reconnut Balalarme. Il la regarda et recula avec un renflement d'épaules, comme un chat qui vient de faire une rencontre imprévue et dont il se méfie.

– Hé ! Jacques ! ami Jacques ! lui cria Perrette.

Se rapprochant alors, il témoigna son étonnement par des grimaces perdues dans l'obscurité et des rires comparables au chant d'un coq à la voix enrouée.

– La planche, ami Jacques, la planche ! continua-t-elle.

Il rentra sous les taillis et en revint avec la planche qu'il avait cachée par instinct.

– Oh ! que tu es brave ! dit Perrette pour l’amadouer, le sachant capricieux et rétif ; oh ! que tu es brave ! Mets-la vite.

Mais il tenait toujours la planche debout entre ses bras, et recommençait ses gloussements de rire mêlés de mots sans suite.

– Tante Marthon m’a embrassé, dit-il à la fin ; je vais lui dire que vous êtes ici.

– Elle t’a embrassé ! pas possible !

– Oui, parce que j’avais bien sonné. Avez-vous entendu ?

– Eh bien, pose la planche pour que je passe, et je t’embrasserai aussi.

Malgré cette promesse, l’idiot ne bougea pas.

Et puis, reprit Perrette, je te donnerai tout ce que tu aimes le mieux, un beau rayon de miel tout chaud que mon mari a pris dans la ruche aujourd’hui même ; tante Marthon ne te donnera que des noisettes : seulement, vite la planche, je te prie.

– Je vais demander à tante Marthon, répéta-t-il.

Et toujours gloussant et riant, il reporta la planche dans le taillis.

Perrette, emportée par la colère et la peur, se mit à l’accabler de menaces, l’appelant demi-fou, daderidou, homme sauvage, et à ces injures en mêlant d’autres pour Marthe, qui l’avait embrassé « afin d’avoir son bien, » et toutes les sottises de ce genre qu’elle put imaginer ; mais il n’y fit pas plus attention que, dans ses courses, à une averse qui lui serait tombée sur le dos. Sans s’inquiéter du tapage de Perrette, il s’en alla le long des prés, chantant à gorge déployée :

Il était une chèvre
De grand jugement...

et le reste de la chanson telle qu'on la chante au pays de Lunay.

2.6.

Dans le trouble à la fois délicieux et comprimé où l'avaient jeté ces heures passées avec Marguerite, Valentin avait besoin d'être seul pour essayer de l'éclaircir sans cesser de le savourer. Tout en s'occupant des Fabrice, elle avait eu évidemment un autre but encore, celui de rendre cette journée significative pour elle et pour lui, d'y poser une limite, celle de leur passé, qu'elle avait l'air de traiter de passé d'enfants, sans le rejeter absolument toutefois. Elle semblait même tenir à s'y appuyer pour avoir le droit de rester son amie, mais aussi pour lui bien faire entendre que, dans ce passé, quelles qu'en eussent été les apparences, il n'y avait eu que de l'amitié ; que, pût-il y avoir autre chose, c'était à recommencer en tout cas, et que l'avenir seul en déciderait.

Cet avenir, quel pouvait-il être aux yeux de Marguerite ? et, sans elle, que serait-il pour lui ? La condition qu'elle lui avait imposée tenait-elle à de nouvelles réflexions... Sur quoi ?... Sur l'obscurité qui couvrait sa naissance ?...

Valentin avait été élevé par le docteur Balthazard, mais on n'était pas même sûr qu'il fût son parent ; et les habiles comères du village, y compris M. de la Reverdie, avaient dû se résigner à la certitude presque absolue qu'il n'était point son fils. Établi depuis longtemps dans le pays, naturalisé même, le docteur n'en était pas originaire, et on croyait savoir qu'il avait été, dans sa jeunesse, chirurgien de régiment. Sa science, son dévouement, son habileté pratique, nombre de cures heureuses lui

avaient fait une réputation, et de dix lieues à la ronde on venait le consulter. Ce qui ne gête rien, il avait ajouté à sa réputation une assez jolie fortune, une belle vieille maison, des champs, des prés, des vignes, dont on disait Valentin héritier. Quoique fort avant dans les secrets des familles, il n'était que brusquerie et mystère sur la sienne et sur Valentin, qu'il ne nommait jamais autrement que Valentin tout court. Le jeune homme avait une douzaine d'années lorsqu'il vint passer ses vacances à Lunay, et, alors comme depuis, il n'appelait non plus le docteur que Balthazard, comme on appelle familièrement un ami. Sauf, du reste, cette amitié paternelle qui avait constamment veillé sur lui, Valentin ne se rappelait rien que d'insignifiant dans ses plus lointains souvenirs.

Seulement, quand il fut d'âge à comprendre que celui qu'il aimait et vénérât comme un père ne l'était pas pourtant, ce dernier lui avait dit : « Aime la pensée et la mémoire de ta mère : elle fut bien malheureuse ; mais ne pense pas même à ton père, autant vaudrait n'en pas avoir eu... si la chose était possible, » ajouta philosophiquement le peu matrimonial docteur.

Ces paroles et d'autres du même genre avertissaient Valentin de ne pas se préoccuper du mystère de son passé : il en parlait autrefois dans ce sens avec Marguerite, heureux du présent et voulant chercher hardiment l'avenir, son seul bien, disait-il.

– Je ne hais personne, ajoutait Valentin, puisque, sans doute, mon père est mort et que je ne dois point regretter de ne le connaître jamais. Je ne hais pas, j'aime au contraire. J'aime la pensée de ma mère, hélas ! seulement sa pensée ! J'aime les oiseaux, les fleurs, les bois, les montagnes, le ciel et la terre : voilà mes frères, voilà ma famille, puisque je n'en ai pas d'autre ! Mais non ; n'ai-je pas Balthazard, qui est pour moi un père et un frère ?

– Et la sœur ? interrompait Marguerite. C'est joli ! vous oubliez la sœur.

– Oh ! oui, la sœur !... et plus qu'une sœur ! s'écriait parfois Valentin, dans le jeune essor d'un sentiment encore confus, mais qui lui échappait comme un cri qu'on ne peut retenir.

Marguerite alors ne répondait pas, mais elle le laissait dire. Aujourd'hui elle ne le lui permettait plus !

Peu à peu ses séjours à l'université et des voyages lui apprirent à connaître les autres et lui-même ; mais sa libre et droite nature n'en avait été ni viciée ni changée. C'était toujours ce jeune homme au front pur, aux cheveux d'un brun fauve et qui se redressaient naturellement comme ceux de Marguerite, aux yeux d'un bleu clair et fin comme celui du jour à son lever, et dont le regard, quand il s'animait, semblait en effet s'éveiller avec toutes les promesses du matin. Cœur ardent, mais n'ayant brûlé d'aucune flamme ambitieuse ou coupable, il était extérieurement réservé, contenu, mais plein d'essor au dedans vers le monde et la vie tels qu'il se les figurait.

Croyant au bien et au beau, il y croyait aussi chez les autres, les abordait naïvement avec cette idée et, malgré déjà quelques mécomptes et quelques rebuffades, il avait peine à se persuader que tous n'y eussent pas précisément la même foi confiante et suprême.

La sienne, du moins, n'était pas ébranlée ; mais fallait-il douter de Marguerite ? N'était-elle qu'une de ces femmes charmantes, comme il en avait entrevu, qui ne veulent que séduire et plaire et sont à elles-mêmes leur propre charme avant tout ? Non ! si elle repoussait maintenant son amour et lui faisait ainsi mieux sentir à quel point il l'aimait, ce n'était pas qu'elle eût changé ni qu'elle voulût se jouer de lui, mais l'absence l'avait peut-être éclairée, et, démêlant plus vite et mieux que lui ce qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, elle avait sans doute, hélas ! reconnu qu'elle ne pouvait, elle, l'aimer que d'amitié. Le lui faire entendre tout de suite, c'était encore de la franchise et de la générosité. N'était-elle pas restée la même envers les Fabrice, et pouvait-on voir un dévouement plus marqué que le sien, plus

ingénu, plus franc ? Seule contre tous et simple jeune fille ayant affaire aux habiles, elle n'hésitait pas à prendre la cause de l'opprimé et de ce qu'elle jugeait le bien. Ne lui devait-il pas et ne se devait-il pas à lui-même de s'y associer ?

Il y songeait dans sa chambre, en attendant le retour du docteur, lorsqu'il entendit une voix chanter à longues traînées, d'un accent nasillard.

Le long de la haie,
Que voit-on de blanc ?

disait cette voix lamentablement formidable. On ne pouvait s'y méprendre : c'était celle de Balalarne, et la chanson, quelque vieille rime sans doute, comme il s'en fait encore au pays de Lunay, voire dans les villages. Ce mot de « haie » attira cependant l'attention de Valentin, et il eut la curiosité d'entendre la suite de l'air. Il ouvrit la fenêtre et vit Jacques monter la ruelle de leur maison. Levant la tête au bruit et reconnaissant Valentin, le daderidou lui fit un de ses plus beaux hochements de tête, avec détente générale de tous les muscles de la figure au point de laisser craindre qu'elle ne se partageât comme une pomme par le milieu. Après ces signes d'amitié et d'intelligence, il reprit sa chanson, comme si Valentin ne pouvait manquer de comprendre :

Le long de la baie,
Que voit-on de blanc ?
La belle s'effraie et dit en tremblant :

« Droit à ma rencontre
« Qui vient maintenant ?
« Qui, là-bas, se montre ?
« Est-ce un revenant ? »

De sa blanche lèvre
Part un cri bêlant...

C'était une chèvre,
Le fantôme blanc.

Jacques alors s'éloigna, pensant en avoir assez dit ; mais Valentin, frappé de l'air d'importance et de sens qu'il paraissait mettre à sa chanson, le suivit pour tâcher d'en tirer quelque chose de plus. Il le rattrapa devant la maison des Fabrice, et, apercevant encore de la lumière, il entra avec lui.

2.7.

L'ami Jacques, assez peu disert de son naturel, mais à qui le chant déliait la langue, comme aux bègues, savait donc mieux chanter ses aventures que les raconter. Il débuta par de nouveaux fragments décousus de ronde enfantine, de complainte burlesque, et il fallut toute l'adroite bonté de Marthe pour le ramener à la vile prose ; il ne renonça même pas tout de suite à l'emploi du style figuré et des images qui, de ses chansons, avaient fini par passer dans son esprit et s'y confondre avec la réalité.

– Elle est prise ! disait-il.

– Qui, elle ?

– La chèvre.

– Ma chèvre ! s'écria Fabrice, excité par tout le tracas qu'il avait eu. On en veut à ma chèvre, à présent ! Que leur a-t-elle fait, la pauvre bête ? Elle est pourtant bien à nous, j'espère ! Je l'ai entendue bêler tout à l'heure dans son étable : qui l'a prise ?

– Non pas celle-là, mais une autre... « de grand jugement ! » fit Jacques en recommençant à chanter.

– Voyons ! intervint encore Marthe, tu nous as assez fait deviner, dis-nous maintenant ce que tu sais. On a pris une chèvre...

- Oui, une qui parle... parle, et parle tant.
- Et tu es sûr que c'est bien elle ? fit Marthe, comme si elle comprenait.
- Oui, la Perrette, dit Jacques sans croire s'expliquer davantage.
- Perrette nous a pris notre chèvre ! s'écria Fabrice, avec un mouvement de colère et n'écoutant qu'à moitié.
- La vôtre dormira tranquille, mais non pas l'autre, répondit Jacques, qui, mal à l'aise d'en avoir tant dit, se remit à chanter :

Elle allait au bois seulette,
En se promenant.
Qui fait peur à la fillette ?
Est-ce un revenant ?

- Et où l'as-tu vue ?
- Dans le Pré aux Noisettes.
- Dans mon pré ! s'écria encore Fabrice.
- C'est là qu'elle est ? reprit Marthe.
- Pour toute la nuit, fit Jacques.
- Je ne veux pas ! interrompit Fabrice : elle me mangerait les jeunes pousses de ma haie. Je vais y aller.
- Tu l'as reconnue ? poursuivit Marthe.
- Je crois bien ! elle avait des yeux comme des lanternes, et elle criait, elle m'appelait.
- La chèvre de Perrette ?

- Oh ! c'en est une qui a une bonne langue, allez !
- Pauvre bête ! elle s'était peut-être empêtrée dans les buissons en voulant passer la rivière.
- Oui, elle me disait des douceurs, mais j'ai bien vu que ce n'était pas, comme vous, pour de bon. C'était pour me faire remettre la planche.
- La planche ! dit Fabrice, pour qui ce mot, lui rappelant son oubli, fut un trait de lumière.
- Mais je n'ai jamais voulu ! continua Jacques, et je suis venu vous dire où je l'avais cachée.
- Ainsi c'est Perrette elle-même !... reprit Fabrice en se promenant par la chambre, tandis que Marthe et Valentin tiraient de Jacques une explication pleine et entière.
- C'est donc Perrette elle-même ? répéta deux ou trois fois Fabrice, comme pour se calmer, si bien qu'il finit par dire le plus tranquillement du monde : – Vous m'excuserez, mon cher monsieur Valentin, si je vous quitte...
- Pauvre ami ! interrompit Marthe, retourner au pré à cette heure, et seul ! Veux-tu que j'aïlle avec toi ? Mais ce serait désagréable pour Perrette.
- Non ! laissez-moi plutôt aller avec lui, dit Valentin.
- Mais ce n'est point là que je vais, dit Fabrice du même air tranquille.
- Et où donc ? demanda Marthe étonnée.
- Me coucher.
- Tout de suite ?

– Mes jambes l’ont bien gagné aujourd’hui, ce me semble. Notre ami Jacques et toi, qui n’êtes jamais fatigués, vous tiendrez compagnie à M. Valentin.

– Et Perrette ?

– Oh ! cela la regarde : pourquoi est-elle allée là-bas ? Elle voulait tant voir notre pré : eh bien, elle y est ! qu’elle y reste ! conclût Fabrice, l’œil toujours serein, même riant, quoique déjà à demi fermé.

Et, saluant Valentin, donnant une poignée de main à Marthe, il entra dans sa chambre.

– Il a raison, dit Valentin.

Jacques, assis en travers des fagots dans le coin de l’âtre, chantonnait en branlant la tête :

La belle, moins fière,
L’appelle à grand cri :
« Oh ! Pierre, ami Pierre ! »
Mais il en a ri.

– Fabrice, écoute ! dit Marthe.

– Que veux-tu ? répondit-il sans quitter la chambre ; je suis à moitié déshabillé.

– Je crois bien que je saurai remettre la planche : Jacques m’aidera.

– Toi, mettre la planche ! pour tomber dans la rivière comme Jacques, et peut-être avec lui, dit Fabrice apparaissant en demi-costume sur le seuil de la porte entrebâillée.

– On ne peut pourtant laisser ainsi cette pauvre femme : rien que d’y penser m’empêcherait moi-même de dormir.

– Oh ! alors, c’est autre chose et cela change la question, dit Fabrice avec un sourire où perçait bien une pointe de malice, mais qui n’en rendait la bonté que plus vive. Si c’est vraiment pour toi et pour te faire passer une bonne nuit..., j’y vais, ajouta-t-il en remettant son habit et rentrant dans la cuisine. Mais c’est pour toi, entends-tu, uniquement pour toi.

– Oui, pour moi, mon bon Fabrice, dit Marthe en l’embrassant.

Valentin, le voyant s’approcher de la porte, se leva pour le suivre.

– Merci, ajouta Marthe. Vous sachant avec lui, je serai plus tranquille.

– Oh ! elle ne me mangera pas ! dit le mari. Pourtant, si M. Valentin ne craint pas de m’accompagner, cela me fera plaisir.

Ils sortirent donc avec Jacques, qui, n’eût-il pas été nécessaire à l’expédition, ne s’y serait pas moins rallié de lui-même, comme à une affaire de sa partie.

En traversant la rue, ils virent sortir de la maison des Regard un homme qu’ils crurent reconnaître à sa carrure d’épaules et à son pas tout ensemble appuyé et rapide. Ce devait être Mauverney, le prétendant de la fille du syndic.

Pour bien marquer qu’il ne se cachait pas de l’endroit d’où il venait, il dit à haute voix en passant près d’eux sans s’arrêter :
– On va tard à la promenade aujourd’hui !

– Voulez-vous en être ? demanda Fabrice, qui n’entendait pas non plus faire rien de suspect. Étonné de cette prompte réplique de la part d’un homme qui passait pour avoir à moitié perdu l’usage de la parole dans son commerce assidu avec les poissons, Mauverney se retourna brusquement. Valentin vint alors à lui et, pensant avoir peut-être trouvé l’occasion de

l'intéresser aux protégés de Marguerite, il lui expliqua brièvement de quoi il s'agissait. – Oui, répéta Fabrice en s'approchant avec bonhomie. Voulez-vous être des nôtres ? – Pourquoi pas ? répondit Mauverney : j'aime à tout voir.

La petite colonne se remit en marche, Balalarme en tête, non qu'ils eussent besoin de guide en rase campagne, la lueur des étoiles y suffisait ; mais sous les taillis elle s'éteignait dans la plus profonde obscurité. Jacques, cependant, n'hésita point ; il écarta le feuillage juste à l'endroit où était cachée la planche, puis il courut se poster en face de la hutte.

Perrette y était toujours à la même place, mais sans doute endormie, car elle avait la tête courbée sur ses genoux et ne bougeait pas.

– Qui vive ? cria Balalarme.

– Elle se redressa en sursaut, se frotta les yeux, et, doutant encore, resta un moment le regard vague et la bouche béante, ce qui donna le temps à Jacques d'ouvrir la sienne pour livrer passage, de son plus beau « largo, » à ce vieux et grotesque couplet que nous osons à peine répéter après lui :

Réveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous,
Car il est jou (r).
Mettez la tête à la fenêtre,
Vous aurez la maison au cou.

La rime n'est pas riche, mais Jacques n'y tenait pas. Quand il eut fini, Perrette l'avait reconnu et s'était assez bien remise pour lui dire aussitôt :

– C'est toi, mon bon Jacques ! je savais bien que tu revien-drais ; tu n'aurais jamais eu le cœur de me laisser ici toute seule ; ce n'était que pour rire et me faire peur ; mais je te pardonne, car j'aime aussi à rire de temps en temps. Quand nous

serons rentrés, je te ferai une bonne soupe bien chaude, tu verras ! nous en avons besoin tous les deux, je commence aussi à avoir froid. Et puis, le bon miel ! comme je t'ai déjà dit. Mets donc vite la planche... où est-elle ?

– La voilà ! dit Fabrice débouchant du fourré, et commençant à faire glisser la planche de l'un à l'autre bord.

Trop pressée de sortir pour regarder qui la lui tendait, Perrette y avança aussitôt le pied.

– Attendez ! cria Fabrice : tout n'est pas encore solide. Et puis, reprit-il, on ne passe pas sans donner son nom : le vôtre, je vous prie ?

– Vous le savez de reste, fit-elle : pourquoi me le demander ?

– Elle a raison, dit Fabrice en se tournant vers Valentin, qui arrivait.

– Ah ! monsieur Valentin, s'écria Perrette, à qui sa présence parut de bon augure, et se sentant avec lui déjà plus à l'aise, monsieur Valentin, que vous êtes bon ! C'est vous qui venez me délivrer ?

– Non, c'est lui, dit Valentin en montrant Fabrice.

– Mais c'est vous qui l'avez amené.

– Non, c'est bien lui qui a voulu venir, je vous le certifie.

– Allons ! interrompit Fabrice, ce n'est ni vous ni moi ; soyons francs.

– Le fait est, répondit Valentin, que nous ne serions pas ici sans madame Marthe, qui nous y a envoyés.

– Oui, continua Fabrice en se retournant vers la prisonnière et achevant de lui assurer le passage, oui, c'est elle, c'est mon épouse, qui n'a pas voulu vous laisser attendre jusqu'à de-

main, comme j'en étais d'abord bien tenté, je l'avoue, pour vous donner mieux le temps de réfléchir à tous vos caquetages sur son compte et à cette curiosité qui a fini par vous prendre dans vos propres filets. Qu'est-ce qu'elle vous a donc fait, mon épouse, que vous vous permettiez de lui lancer ainsi de droite et de gauche, et même en face, des coups de bec ? Ce qu'elle vous a fait ? elle vous a rendu le bien pour le mal. Tâchez de suivre son exemple. Elle est bonne pour vous, tâchez désormais de l'être un peu pour elle. Retenez votre langue, si vous pouvez ! et ne dites plus tant de mal des poissons, qui ont la bonne habitude de retenir la leur. Mais j'oublie que, selon vous, je suis devenu comme l'un d'eux. Ainsi, assez causé !

Après cette harangue, qu'il avait cru pouvoir s'accorder en considération de son épouse, Fabrice, revenant à sa nature pacifique, eut un scrupule : il craignit d'avoir été trop dur ; en sorte qu'au moment où il venait de dire : Je finis, il lui arriva, comme à beaucoup d'orateurs, de recommencer.

– Voyons, fit-il d'un ton déjà tout à fait radouci, puisque c'est vous Perrette, car c'est bien vous, n'est-ce pas ? laissez-moi vous demander une chose : pourquoi cette rage d'aller dans mon pré, quand je ne vais pas dans le vôtre ?

– Pourquoi le tenez-vous toujours fermé ? répliqua-t-elle, sa vivacité de débit lui revenant à mesure qu'elle se rassurait.

– C'est mon idée ; mais je comprends que vous ayez aussi la vôtre ; chacun a la sienne, c'est bien permis. Seulement, ce qui ne l'est pas, c'est de la suivre aux dépens de celle d'autrui. Enfin, je vous pardonne, et je vous demanderais bien aussi de me pardonner ; mais, franchement, si vous venez de passer là un mauvais quart d'heure, est-ce ma faute ? pourquoi traverser la planche ?

– Pourquoi l'aviez-vous oubliée ?

– Sur cela, c’est vrai, vous avez encore raison ; j’ai eu tort. On a toujours quelque petit tort, conclut le bon Fabrice. Maintenant, passez !

Elle ne se le fit pas redire et accepta même des deux mains celles que Fabrice et Valentin lui tendaient. Mais, à peine sur le bord :

– A-t-on jamais vu ! s’écria-t-elle, lâchant enfin la bonde au flot de paroles et de colère qu’elle avait dû retenir par prudence. Des hommes traiter ainsi une pauvre femme ! A-t-on jamais vu ! On a bien raison de dire que le meilleur ne vaut rien. Méchants ! vilains ! traîtres ! voleurs ! brigands ! assassins ! ajouta-t-elle coup sur coup dans une sorte de paroxysme. Au secours ! au secours ! je porterai plainte.

– Au secours ! main forte !...

interrompit Jacques si brusquement et si juste, qu’il eut le temps d’achever le couplet :

Au secours ! main forte !
Un grand homme noir
Qui frappe à ma porte !
Il fait peur à voir.

Pour toute réponse, elle lui lança un soufflet, qui bouleversa complètement les idées de Jacques sur la douceur des mains féminines, se retourna vers ses deux compagnons, leur tira la langue, et s’élança dans le sentier en criant :

– Je porterai plainte ! je porterai plainte !

– Eh bien, tout de suite ! dit Mauverney, resté dans l’ombre à quelques pas.

Son premier mouvement fut de s'enfuir ; mais il la saisit par le bras et lui donna le temps de le reconnaître.

– Vous ici ? dit-elle.

– Pourquoi pas ? et j'arrive fort à propos, semble-t-il, puisque vous voulez porter plainte.

– Je ne vous savais pas si grand ami de ce vieux renard de régent, car c'est un renard, et plus fin qu'on ne croit, je vous en avertis.

– Bon ! le voilà un renard à présent ! Est-ce parce qu'il prend aussi des poules ?

– Ni surtout, continua-t-elle en pesant sur les mots, un si grand ami de M. Valentin.

– Faut-il faire mon rapport ? poursuivit froidement Mauverney.

– Votre rapport ?

– Oui, comme secrétaire de la commune, sur ceux qui s'introduisent de nuit dans les propriétés.

– C'est bon ! c'est bon ! Mais, au lieu de veiller sur le bien d'autrui, vous feriez bien mieux de veiller sur le vôtre.

– Sur le mien ?

– Oui, oui, sur Céline Regard : ne faites pas l'innocent. Vous la croyez déjà à vous : ne vous y fiez pas ! je sais ce que je sais ! Mais puisque vous et M. Valentin êtes si bons amis, je n'ai plus rien à dire : voilà ce que vous pouvez mettre dans votre rapport.

Et, charmée de ce trait, oubliant déjà un peu sa mésaventure, elle partit avec un éclat de rire assez aigre, qui témoignait pourtant du retour de sa belle humeur.

– C'est égal, dit Fabrice qui, pendant ce colloque, avait exécuté ses manœuvres de clôture à la grande admiration de Jacques, ébahi de voir comment on pouvait sauter la rivière sans y tomber, – c'est égal ! elle a beau être furieuse, elle est bien contente. Et moi aussi ! ajouta-t-il, comme ils reprenaient le chemin du village.

– Content de quoi ? demanda Mauverney : est-ce de toutes les belles choses qu'elle nous a dites, et de ce qu'elle vous a appelé « vieux renard » pour vous remercier ?

– Oh ! quant à ce qu'elle a dit et pourra dire encore, vous serez là pour me rendre témoignage, et quant à ses remerciements, je m'en passe. Va, d'ailleurs, pour le renard ! fit-il avec son sourire non pas sans malice, mais sans malignité. Me croyant fin et rusé, elle m'en respectera davantage.

– Content d'un service rendu, reprit Valentin, et de pouvoir enfin vous aller tranquillement coucher.

– Oui, surtout sans avoir une mauvaise action sur la conscience. Ah ! voyez-vous ! une bonne femme est notre meilleur conseiller. Vous en aurez une bonne à votre tour, j'espère, et vous aussi, Mauverney ; laissez-moi vous le souhaiter.

Ce n'était là, évidemment, qu'un simple vœu échappé à la bonhomie et à la cordialité de Fabrice. Toutefois, ceux en faveur desquels il l'avait formulé n'y répondirent rien. La conversation, bientôt vague et interrompue, ne fut pas même historiée des chansons de Balalarne, qui venait derrière, emboitant le pas, comme au retour de la chasse le chien après son maître. Valentin et Fabrice échangeaient encore de loin en loin quelques paroles ; mais, durant toute la route, Mauverney ne parla pas.

2.8.

Quand Fabrice et Jacques, à une certaine croisée du chemin, prirent les devants, l'un pour aller au plus tôt rassurer Marthe, l'autre pour manger la soupe qu'il avait bien gagnée, Mauverney, continuant encore un moment avec Valentin, lui dit tout à coup :

– Aimez-vous Céline Regard ?

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent, Valentin si étonné, qu'il lui fallut un instant pour comprendre, Mauverney l'interrogeant des yeux autant que de la voix, et ses épais sourcils noirs encore plus rapprochés sur son front couvert, mais plein.

– Certes, voilà une question, dit Valentin, à laquelle je ne m'attendais pas.

– Je n'ai guère l'habitude de questionner, reprit Mauverney, bien que j'aime à me rendre compte de tout par moi-même ; il suffit pour cela de voir clair et de laisser jaser les autres sans avoir besoin de s'en mêler. Je ne fais pas grand cas de tout ce qui peut sortir de la bouche de cette folle de Perrette ; mais il peut arriver aux fous, comme aux enfants, de dire la vérité. Or, elle m'a lancé un mot qui, dans son intention, n'était pas une parole en l'air. Elle est toujours fourrée chez le syndic, où je ne suis pas reçu de tout le monde comme je voudrais. Cela m'a donné à penser, et pour savoir à quoi m'en tenir, je vous ai crié :

Qui vive ? ami ou ennemi ? cela dépendra de ce que vous me répondrez, je ne vous le cache pas.

– J’aimerais mieux « ami, » dit Valentin, et je le croyais plutôt.

– Moi aussi, reprit Mauverney ; mais j’ai mon chemin à suivre : y êtes-vous ou n’y êtes-vous pas ? – Et l’œil toujours fixe et tendu, pointé sur Valentin, il répéta sa question : – Aimez-vous Céline Regard ?

– Vous l’aimez donc, vous ? fit Valentin avec un sourire.

– Oui.

– D’amour ?

– D’amour et d’intérêt. Vous voyez, je vous dis tout. Dites-moi donc tout de votre côté : quoi que ce soit, vous me rendrez service.

– Que voulez-vous que je vous dise ? Et encore un coup, pourquoi me mêler à des choses auxquelles je ne pensais pas même ?

– D’autres y pensent pour vous peut-être.

– Qui ?

– La mère de Céline, Perrette, les femmes, qui sont toujours à comploter entre elles, mademoiselle Marguerite : qui sait ? elle a beaucoup d’amitié pour Céline, et ne me trouve pas sans doute un mari digne d’elle. Enfin tout cela m’inquiète.

– Moi, inquiéter quelqu’un ! fit Valentin d’un ton amer. En vérité, cette idée me ferait rire si j’en avais envie.

– Vous ne me répondez pas. Croyez-moi pourtant, j’en vaudrais la peine. Je ne suis plus un enfant, et je vous traite aussi en homme dans ma manière d’agir, qui n’est pas celle de tout le monde, mais qui est la mienne. Quelle que soit votre réponse,

nous n'en resterons pas moins libres l'un et l'autre de faire ensuite comme nous l'entendrons. Seulement, nous saurons mieux comment nous conduire. Ainsi, tout franchement, l'aimez-vous ? Je ne vous demande qu'un oui ou un non.

– Alors, non, puisque vous le voulez absolument et bien que ce soit ridicule à moi de le dire ; non, je ne l'aime pas, et même je ne pourrais pas l'aimer.

– Une fille si sage et si belle ! dit toujours brusquement Mauverney, dont cependant le front se dérîda.

– Oui, d'une beauté angélique, surtout quand sa figure sourit et s'éclaire ; je la vénère et l'admire, je la voudrais pour ma sœur ; mais, ajouta-t-il en riant, pour détourner toute autre idée, c'est peut-être pour cela que je ne l'aime pas comme vous l'entendez.

– Eh bien, moi, s'écria Mauverney en désignant du doigt une des sommités que la lune encore invisible commençait à éclairer par derrière, vous voyez cette pointe de montagne là-bas : si, pour avoir Céline, il me fallait y porter un boisseau de blé grain à grain, je l'y porterais.

– Non pas moi, dit Valentin, affectant toujours un air dégagé, mais resté tout pensif à ce trait de passion et d'imagination rustique, et se demandant si, avec Marguerite, l'amour ne pouvait pas être aussi un fruit de patience qui se récoltait grain à grain. Mais pour ne pas se trahir et rester dans le ton : – D'autant plus, ajouta-t-il, que Céline ne se tiendrait pas sur la route pour m'encourager.

– Qu'elle eût ou non une préférence pour vous, continua Mauverney, vous ne vous sentiriez donc pas furieux, capable de tout, à l'idée qu'un autre l'épouserait.

– Nullement, si c'était pour son bonheur.

– Vous ne tremblez pas auprès d'elle, même quand elle vous reçoit bien ?

– Pas plus qu'à cette heure.

– Et moi, s'écria de nouveau Mauverney en redressant ses larges épaules, moi, fort et robuste, et qui ne crains rien ni personne, moi, le croiriez-vous, si elle me tend la main, je ne la prends qu'en tremblant, qu'en tremblant comme une feuille, lorsque je voudrais et pourrais la serrer dans la mienne à ce que nul ne pût l'en ôter et qu'elle y restât pour toujours.

– Mais, reprit Valentin, étonné de cette forte et double nature qui se révélait à lui, vous venez de me dire que vous l'aimiez aussi par intérêt.

– Pourquoi pas ? fit Mauverney, déjà redevenu calme : j'ai mes projets ; elle y est nécessaire, par son caractère surtout. Je ne suis guère qu'un paysan, mais je me sens un homme ; oui, il y a quelque chose dans cette tête, toute rude qu'elle paraisse, et il faudra que ce quelque chose en sorte, au moins pour notre petit pays de Lunay. Céline peut m'y aider, m'y aider beaucoup et de plus d'une manière. Deux choses sont bien nécessaires pour s'occuper des affaires publiques : une position indépendante et un ménage sans trouble et sans bruit. Céline me donnera ces deux choses. Elle me rendra plus maître de moi-même et, en m'apportant un jour quelque bien, mieux maître chez moi. On ne peut rien de bon sans cela. D'ailleurs, sans elle, je ne penserais qu'à elle et ne ferais rien qui vaille. Vous voyez donc bien qu'il faut qu'elle soit à moi.

– Et sans doute vous avez lieu d'y compter ? demanda Valentin.

– Je ne compte que sur elle dans la famille.

– Sur elle ! Ainsi, elle vous aime ?

– Je le pense, quoiqu'elle ne me l'ait jamais dit.

– Mais alors, pourquoi cette idée d'un rival ? Vous ne pouvez en avoir qu'un imaginaire, même en dehors de moi.

– On se figure toutes sortes de choses quand on aime : êtes-vous encore à le savoir ?

Valentin ne répondit pas.

– D'ailleurs, continua Mauverney, Céline est une fille obéissante. Il y a des raisons qui pourraient décider le père en ma faveur ; mais, comme homme, je ne lui vais pas ; nous ne sommes pas du même bois. La mère me redoute pour sa fille ; elle est toujours à la croire malade, et se figure qu'elle se porterait bien mieux dame que paysanne. Elle voudra néanmoins ce que sa fille voudra ; Céline entraînera de même sa marraine Sabine, qui est aussi ma parente, et dont l'avis sera d'un grand poids ; mais nul ne pourra rien sur le père, s'il ne veut pas. Ce n'est que lentement qu'il dit oui, et quand il a dit non, c'est encore mieux dit pour jamais. Comme cependant ils veulent la marier, et que même la plus raisonnable a peur de rester vieille fille, si quelqu'un qui leur plairait et qui ne lui déplairait pas se mettait sur les rangs...

– Vous êtes sûr à présent que ce ne sera pas moi, dit Valentin avec un sourire.

– Oui, comme, à la manière dont je vous parle, vous devez bien voir que je vous crois et que je sais à qui je me confie. Mais je serais encore plus rassuré si...

– Bon ! qu'y a-t-il encore ? interrompit Valentin.

– Si vous étiez comme moi, fit Mauverney.

– Comme vous ! que voulez-vous dire ?

– Amoureux, quoi ! puisque cela s'appelle ainsi. Je ne vous demande pas votre secret, quoique je ne vous aie rien caché du mien ; mais si vous en aimiez une autre que Céline...

– Eh bien, mettons que cela soit, dit Valentin pour payer d’audace : êtes-vous décidément tranquille ?

– Oui, quoique vous m’ayez dit cela comme rien, et comme moi certainement je ne le dirais pas.

– C’est qu’il y a cette différence entre nous, que l’on vous aime et que moi l’on ne m’aime pas, ajouta froidement Valentin.

– Vous en êtes sûr ?

– Trop sûr.

– Alors, je vous plains.

– Oh ! je n’avais pas comme vous des projets arrêtés de mariage : j’aurais voulu aimer pour aimer, voilà tout, sans penser à rien. Maintenant c’est fini, c’était une folie, n’en parlons plus. Je suis sans famille. Le grand mal si je restais vieux garçon comme Balthazard ! Il dit que c’est ce qu’on peut faire de mieux ou de moins mal dans la vie.

– Oui, il a de singulières idées... et de bonnes aussi, ajouta Mauverney : nous en reparlerons. Mais encore un mot pour achever d’être franc. Avant ce soir, où je me suis laissé toucher, je ne sais pourquoi, par cette mauvaise langue de Perrette, l’idée ne m’était pas même venue que vous pourriez penser à Céline. Comme tout le monde, je croyais que c’était à mademoiselle Marguerite.

– Mademoiselle de Romans et moi sommes amis d’enfance, et depuis si longtemps, que nous nous regardons presque comme frère et sœur : il n’y a rien et il ne peut rien y avoir de plus entre nous, de ma part comme de la sienne, interrompit Valentin, d’un ton qu’il s’efforça de rendre aussi tranquille et aussi net que possible. Mais, continua-t-il, pour détourner l’entretien de ce sujet, mademoiselle de Romans est en effet l’amie de Céline ; il ne doit donc pas vous être indifférent

de vous rapprocher d'elle. Eh bien, puisque vous m'y faites penser, vous en avez l'occasion dans ce moment.

– En quoi ? demanda Mauverney.

– En l'aidant à défendre les Fabrice contre leurs ennemis.

– Leurs ennemis ! c'est beaucoup dire : n'en a pas qui veut. En ont-ils ? Ils paraissent si contents à eux deux dans leur petit ménage, que, ma foi, surtout quand je pense à Céline, ils me font presque envie.

– C'est peut-être pour cela qu'on leur en veut. Ils font envie.

– Je ne me contenterais pourtant pas ainsi, moi ! reprit Mauverney. Mais chacun son goût ; je suis pour que chacun se contente, honnêtement bien entendu ! C'est vrai qu'ils sont un peu par la langue du monde ; mais qu'est-ce que cela peut leur faire, après tout, puisqu'ils sont heureux à leur guise ? Le monde ne se lassera jamais de gloser, c'est certain ; mais il se lassera de gloser sur eux.

– On fait maintenant plus que de jaser : on en veut au pré et à la place de Fabrice, articula Valentin en regardant son interlocuteur.

Celui-ci parut réfléchir.

– Mademoiselle de Romans, continua Valentin, est une personne de cœur et qui aime courageusement ses amis. Je voudrais être aussi bien en position que vous de lui rendre service. C'est, d'ailleurs, servir le bon droit et une noble cause, quoique petite.

– Écoutez, reprit Mauverney, je sais tout, ou à peu près, sur vos protégés, car je vois bien qu'ils sont aussi les vôtres, et non pas seulement ceux de mademoiselle de Romans, comme vous dites maintenant, de mademoiselle Marguerite, comme vous disiez autrefois et comme nous disons encore. Le syndic en veut

au Pré aux Noisettes, mais pour l'acheter, et je crois que son propriétaire actuel ferait bien de l'échanger avec lui contre de bel et bon argent. Il est maître de le garder, c'est sûr, et je suis pour le respect de la propriété, moi ; mais, s'il s'entête, il risque de mettre contre lui le syndic dans la question de sa place de régent. Ici, je ne serais plus autant avec lui, car je suis d'avis qu'il faut du bois neuf là comme ailleurs. Mais ceci dépend de ce qui arrivera ; arrivera-t-il quelque chose ? Oh ! alors, ni vous, ni moi, ni personne ne pourrions empêcher que Fabrice et bien d'autres ne soient noyés dans le torrent. Le syndic lui-même, fût-il mon beau-père, y passera. Aussi j'aimerais mieux qu'il le devînt plus tôt que plus tard, sans attendre surtout ce qu'il ne me pardonnerait pas. Quant à Fabrice, il aurait toujours au moins, son argent, ce qui n'est pas à dédaigner en temps de révolution.

Mauverney s'arrêta pensif ; puis il reprit d'une voix plus basse :

– Le syndic, qui a aussi sa tête, m'a parlé d'un droit de passage sur ce pré, à ce qui résulterait d'anciens actes ; pas plus que lui, je n'ai jamais entendu parler de ce droit, et je serais pour croire à quelque manigance là-dessous ; mais on peut toujours faire des chicanes. En résumé, avec ou sans passage, le régent est toujours sûr de garder son pré, mais non sa place en cas d'un mouvement, et j'y pousse ; le pays s'endort, il a besoin de se remettre en marche. Il n'y a pas autre chose sur Fabrice en ce moment ; car pour les caquetages, ils ne signifient rien tant qu'ils ne servent pas à monter l'opinion. Nous n'en sommes pas là, mais nous pouvons y arriver plus vite qu'on ne croit. Je vous dis tout, vous voyez, et ce n'est pas pour le plaisir de tout dire : j'ai ma raison. La voici franchement. Dans ce qui se prépare, je ne serais pas fâché de vous avoir, vous et le docteur et même mademoiselle Marguerite avec moi. Répondez avec une égale franchise, le voulez-vous ?

– Moi, dit Valentin, je suis d’avance pour tout ce qui est juste et bien.

– Alors vous êtes des nôtres : je vous en dirai plus long une autre fois. Au revoir !

TROISIÈME PARTIE

3.1.

Comme l'ont déjà donné à entendre les explications de Mauverney à Valentin, l'humble théâtre de notre histoire n'en était pas réduit aux commérages de quartier, dont, au reste, les grandes capitales ne se font pas faute : il avait aussi ses préoccupations d'un ordre plus élevé, et, toute proportion gardée, le petit pays de Lunay n'obéissait pas moins aux tendances du siècle que d'autres États plus visibles et plus faciles à découvrir sur la carte ; sa sphère, si étroite fût-elle, se mouvait dans l'orbite commune, et même, à cause de sa position, elle y tournait plus vite peut-être. Quoi qu'il en soit de ce point, on peut être sûr qu'il y avait là, comme ailleurs, de quoi disputer et médire, et que rien n'y manquait, à ce double égard, pour faire de ce monde imperceptible un monde complet.

Les Lunaisiens, dans leur commune, n'avaient guère cependant à se plaindre, mais précisément pour cela ils se plaignaient ; ils avaient leurs aspirations, comme on dit, leur agitation vague ; elle menaçait de troubler les eaux claires de la Vignonne ou de la Vinoche, ainsi que l'appelaient, après boire, ceux qui à la culture de la vigne en joignaient le culte, l'un et l'autre, s'il faut l'avouer, étant fort répandus dans le bon petit pays de Lunay.

Ce mécontentement sourd allait se prononçant, se propageait dans l'ombre, mais sans éclater encore ni témoigner même de son existence pour d'autres que pour les intelligents ou les intéressés. Il commença de se trahir dans un incident qui nous remettra en présence de nos personnages, et que pour cela nous devons rapporter.

Le lendemain était donc une fête, celle même du village, ou « la fête de Lunay, » en sorte que toute la population était invitée à y prendre part. Elle s'ouvrait le matin par un service à l'église, et revêtait l'après-midi son caractère national par un tir à la carabine et une promenade militaire ; puis, vers quatre ou cinq heures, elle avait pour clôture un banquet rustique, mais copieux, prolongé fort avant dans la soirée par les hommes d'âge mûr, tandis que, tout à côté, dansait la jeunesse de Lunay et du voisinage. Les mêmes voûtes feuillées, celles de trois énormes platanes, taillées horizontalement, et si épaisses qu'elles en étaient quasi impénétrables, abritaient avec une égale impartialité le bal et le banquet.

Ils se trouvaient ainsi côte à côte, mais sans concurrence fâcheuse, et, au besoin même, pouvaient se tendre la main. Aux deux extrémités et sur les bords, des branches de sapin complétaient cette salle de verdure dont les platanes formaient le toit. Un de ses côtés cependant restait ouvert, le long d'un mur à hauteur d'appui qui soutenait et rehaussait le sol. D'ici, la vue courait d'un trait, mais en pente douce, jusqu'au lac, qui s'étendait à distance au pied des montagnes, comme une plaine bleue, non moins immobile, en ce moment, que celle des prés et des champs de ses rives, mais trop belle pour être foulée par des pas humains.

S'il faut tout dire même, ce n'était pas cette dernière et incomparable décoration de la salle de verdure qui attirait le plus les regards de ceux qu'elle rassemblait sous ses arceaux de feuillage. Pour les danseurs, c'étaient beaucoup plutôt les yeux, il est vrai, riants et limpides, de leurs jolies compagnes ; pour les con-

vives, au lieu des montagnes qui se dressaient à l'horizon, celles qu'ils espéraient voir bientôt se dresser sur leurs assiettes : au lieu de l'armée des cimes, l'armée des bouteilles, et quant à ce dormant cristal des flots, le grand nombre n'y pensait guère plus qu'à celui des carafes, dont le contenu dormait encore mieux.

Le banquet, en lui-même, était donc très-apprécié. Les fortes têtes, solides ou non, y avaient cependant de plus hautes visées ou fumées, comme on voudra : la fumée des toasts, qui exerçait aussi son influence sur l'atmosphère du pays de Lunay, quoique souvent elle n'y fit non plus que tourner dans les airs et que bientôt après il n'en restât rien ; mais il n'en devait pas être de même ce jour-là : elle laissa au contraire après elle un nuage qui, s'il n'amena pas tout de suite la tempête, était du moins passablement chargé d'éclairs.

Tout s'était passé jusqu'ici dans les règles et comme à l'accoutumée ; quelques incidents fortuits étaient même venus animer le tir, lui ôter un peu du sérieux de tout exercice dans lequel la passion ou l'intérêt sont en jeu, et préparer déjà les esprits à la bienveillance et à la bonne humeur. Valentin, en allant le matin à l'église, avait rendu compte à Marguerite de son entretien avec Mauverney. Là-dessus, elle l'avait engagé à prendre part à la fête, et à tâcher d'y entraîner Fabrice, ajoutant qu'elle-même, de son côté, viendrait plus tard voir le bal, où La Reverdie ne manquerait pas non plus de paraître après avoir assisté au banquet. Marthe sentait aussi, pour son mari, la nécessité de se montrer et de faire bonne contenance au lieu d'avoir l'air de se cacher. Fabrice lui-même, le moins agressif des hommes, en était peut-être le moins peureux s'il pensait qu'on voulût lui faire peur ; lui qui, dans les relations ordinaires de la vie, mettait autant d'empressement à passer derrière que d'autres à passer devant, il savait au besoin garder tranquillement sa place, et y demeurait alors aussi immobile et à son aise que si de rien n'était.

Il vint donc au tir, quoiqu'il eût bien mieux aimé profiter de ce que tout le monde était au village pour aller pêcher. Lui et Valentin firent même deux assez beaux coups, mais qui, d'après les suivants, furent estimés des « coups de borgne, » comme on dit, par les autres tireurs. Il n'est point sûr, cependant, que, pour Fabrice, ce ne fût pas mieux et que son coup d'œil de pêcheur ne lui eut donné à ce moment-là celui du chasseur. Dans ce cas, sa profonde connaissance des habitants des eaux et de leurs ruses lui en avait-elle inoculé quelque teinture pour la circonstance, et, comme il faut avant tout se garder de les effaroucher si on veut les voir venir à soi et les prendre, se serait-il dit qu'il ferait bien de ménager l'amour-propre humain, représenté ici par celui des tireurs de profession ? On l'ignore ; mais Valentin, qui l'observait et qui s'attachait à lui de plus en plus, assura le soir à Marguerite que, pour son second coup, au lieu de viser bien et longtemps comme pour le premier, il avait souri imperceptiblement et tiré comme il avait souri, c'est-à-dire en l'air. Quoi qu'il en soit, son apparition au tir fit bon effet ; nul n'en glosa, pas même Perrette, qui, fort mal reçue de son mari à son retour tardif, avait ses bonnes raisons pour trouver, en comparant le procédé conjugal et celui de Fabrice, que ce dernier, après tout, ne s'était pas si mal conduit.

En revanche, quoique la constance des opinions ni même de la rancune ne fût pas son fort, et qu'à l'exemple de beaucoup d'orateurs il n'y eût en elle rien de durable que la parole, elle n'avait pas encore bien pardonné à Jacques Balalarme de ne lui être pas venu tout de suite en aide. Aussi s'en donna-t-elle tout son soûl de rire de lui et de l'interpeller d'une voix goguenarde lorsqu'elle le vit, escorté de quelques plaisants, moitié de gré, moitié de force, entrer dans le tir.

Ceux qui l'y avaient amené lui chargèrent une arme, d'ailleurs convenablement ; mais au lieu de lui donner une carabine moderne, rayée, courte et relativement légère, ils lui en choisirent une qui avait déjà servi à plusieurs générations. Comme elle était longue et pesante, ils y ajoutèrent un échafau-

dage de banquettes s'élevant à la hauteur de l'œil et sur lequel il pourrait au besoin la laisser reposer par le milieu du canon. Cette espèce de rempart lui sourit ; mais surtout les quolibets de Perrette le décidèrent. Il s'approcha de la carabine, l'appuya ou plutôt l'enfourcha, à l'aide de ses voisins, dans le creux de son épaule naturellement en saillie, la soutint même en l'air de son long bras rugueux, lui communiqua de haut en bas et de gauche à droite le balancement involontaire de son corps toujours assez mal de niveau, se rendit un peu plus stable en écartant les jambes autant que leur courbe le lui permettait, ferma un œil, puis l'autre, en tordant la bouche dans le sens opposé, essaya ainsi de quel œil on visait et, n'y voyant pas pour lui de différence appréciable, toucha la détente... Le chien s'abattit, l'étincelle jaillit, mais l'arme fit long feu. Alarmé de ce bruit de fusée pétillant à son oreille, Jacques déposa prestement la carabine sur ce qui lui servait de support et, se secouant les doigts, s'enfuit avec des grimaces épouvantables ; mais au même instant le coup partit, et le bon de l'affaire, c'est que la balle alla se planter droit au fin milieu de la cible ou du but. Ce fut le plus beau coup du tir.

On ramena Jacques, qui avait renversé Perrette sur son passage et se débattait avec elle dans la foule ; on ramassa la carabine parmi les débris de l'échafaudage de banquettes qu'elle avait fait crouler autour d'elle ; on ne pouvait lui donner le prix, car ce n'était pas une personne morale, ni à Jacques, puisqu'elle avait fait le coup toute seule, double décision qui arrangea fort les tireurs ; mais on couronna la vieille arme de guerre, dont le dernier exploit dépassait tous ceux de sa jeunesse, on mit un énorme bouquet dans sa gueule de fer, on la promena ainsi empanachée et enrubannée, aux sons de la musique et du tambour, et on la fit porter à Jacques, auquel on donna en outre, dans le festin, non la place d'honneur, mais ce qu'il eut la sagesse d'estimer davantage, une assiette qui ne désemplissait pas.

Le festin, s'ouvrit donc sous des auspices assez gais. Aussi n'eut-il pas de ces silences trop éloquentes, où l'on n'entend que

la voix des fourchettes. Tout en s'escrimant au mieux de la sienne, chacun trouvait moyen, sans perdre une bouchée, de dire un mot à son voisin ; mais, au dessert, on se tut pour écouter les toasts, les « santés, » comme disent les bonnes gens de Lunay, dont le vieux français n'est au moins pas de l'anglais.

D'abord se leva le syndic, qui, dans un petit discours appris par cœur et débité d'une voix monotone, mais assez ferme et sans de trop pénibles accrocs, porta la santé de « l'autorité supérieure, qui maintenait le bon ordre, qui veillait ainsi et travaillait au bien de tous et faisait fleurir le pays ; la santé enfin de ce gouvernement sage et libéral sous lequel nous avons le bonheur de vivre. » « Qu'il vive ! » termina-t-il brusquement, ce « Qu'il vive » étant le finale obligé des toasts au pays de Lunay.

Sur quoi toute l'assistance, Jacques le premier, entonna la chanson consacrée :

À cette santé que chacun y réponde !

On voit qu'elle commence par une faute de grammaire ; mais la plupart des chanteurs, excepté peut-être Fabrice, ne s'en doutaient pas, et l'air de cette première partie du morceau est, d'ailleurs, d'un bel adagio solennel, dans le style des vieux maîtres :

À cette santé que chacun y réponde !
Amis, buvons tous à la ronde,
Buvons tous à cette santé !

Ici, un point d'orgue aigu, prolongé jusqu'au fond du Verre. Et alors, en fougueux scherzo :

Maudit soit qui n'en boira
Et qui ne s'en gargouille, gouille,

Maudit soit qui n'en boira
Et qui ne s'en gargouillera !

Puis, de nouveau, un ton lent et grave, approprié à la sagesse des réflexions qui vont suivre, mais revenant peu à peu vers la fin à l'allégo :

Qui en boit
S'en ressent,
Qui n'en boit
S'en repent.
Vaut mieux boire et s'en ressentir,
Que n'en pas boire et s'en repentir.
Maudit soit qui n'en boira
Et qui ne s'en gargouille, gouille ;
Maudit soit qui n'en boira
Et qui ne s'en gargouillera.

Ce chœur bachique et le triple « ban » d'usage, alors même qu'il n'est que de politesse, firent donc un assez bel écho au discours du syndic, et dans tous les cas assez de bruit pour y noyer les velléités d'humeur contredisante ou maligne, ou pour les y dissimuler.

Mauverney prit alors la parole et, d'une voix moins sonore que serrée et mordante, il porta aussi un toast officiel, celui des autorités communales, le syndic en tête, auquel il paya un juste tribut d'éloges ; mais, cela fait, il en prit occasion de tourner son discours sur le véritable souverain, c'est-à-dire le peuple, l'exhortant à veiller, à avoir toujours l'œil sur son bien et sur ceux qui l'administraient.

Quand il eut fini, il y eut un moment de silence ; puis soudain, comme une étincelle qui couve quelque temps avant de mettre le feu autour d'elle, ce fut un fracas de bravos partant de tous les coins : de la salle et de tous les rangs de la foule accourue derrière les convives pour entendre les orateurs. Toast et

bravos déplurent au syndic. Le discours de Mauverney, quoiqu'il y fût ménagé, même loué, était une sorte de rectification du sien, et avait mieux réussi. Était-ce un symptôme ? un nouveau syndic qui s'annonçait ? Cela lui donna de l'humeur.

Mais si le mari en avait, quelle ne fut pas celle de la femme, ou plutôt sa stupéfaction indignée, lorsque, s'étant approchée pour entendre « ce que ces hommes pouvaient bien tant dire, » elle vit se lever à côté de Mauverney un personnage que celui-ci présenta aux convives comme l'un des principaux rédacteurs du nouveau journal populaire « *le Lunaisien*, » le citoyen Matigny, ajouta-t-il.

– Mazzini ! que vous disais-je ! fit madame Regard avec un coup de coude à la Sabine : moquez-vous de moi à présent ! Est-il ici ou n'y est-il pas ?

– Il me semble avoir entendu un autre nom, un nom français, remarqua la cousine du syndic.

– Un Français ! Voyez ses yeux de charbon, comme ils lui sentent ! Il n'en croît de pareils qu'en Italie.

Le protégé de Mauverney avait, en effet, de grands yeux noirs et ordinairement si ouverts, qu'ils semblaient être alors le seul trait de sa figure maigre et vive. Ce genre d'arguments ne parut cependant pas si péremptoire à la froide appréciation de la Sabine qu'à la féconde imaginative de la femme du syndic. Dès les premiers mots, le nouvel orateur acheva de trancher la question, car sa voix ne trahissait absolument rien de méridional, « quoiqu'il n'eût pas toujours le bon accent de Lunay, » comme eut soin de le remarquer madame Judith.

Du reste, c'était bien un réfugié politique ; il ne cherchait point à s'en cacher, et on l'eût déjà deviné à ce beau dire qui ne tient pas seulement à une plus grande facilité de parole, mais à une moindre préoccupation de tout élément local. Poli, élégant, sonore, mais toujours convenable, son discours élargit encore le

cercle des toasts, en le portant du peuple à tous les peuples, et de la république de Lunay à la république du genre humain. On y répondit, pour faire honneur et bon accueil à l'étranger, par un flot d'acclamations dans lequel l'opposition chagrine du syndic et de quelques autres se fondit comme la neige qui tombe sur un lac. Après quoi, on n'entendait pas non plus être en reste d'éloquence avec lui. Chacun donc se donna carrière ; ceux auxquels la langue démangeait secrètement s'enhardirent, et ce fut bientôt un feu croisé de discours plus ou moins graves, où le choc des idées répondait à celui des verres, qui leur servait de renfort au besoin.

La commune ne fêtant ainsi ses bourgeois qu'une fois l'année, l'un d'eux surtout était bien décidé à ne s'y refuser rien, pas plus en paroles qu'autrement. Il s'appelait Prenleloup, nom bizarre pour un pays d'où les loups ont depuis longtemps disparu, excepté ceux qui ne mangent pas les moutons, mais qui en vivent. Homme à la mine équivoque et au front dégarni, le corps ramassé, mais les bras très-longs, il projetait sa tête futée entre deux hautes épaules, comme si on l'y eût plantée après coup. Sans scrupules sur bien des choses, n'ayant pas plus de respect pour les autres que pour lui, il ne s'inquiéta pas, pour exciter le rire, que ce fût à ses dépens.

Se levant donc, l'œil aviné et ses mains s'appuyant à plat sur la table, il commença par se féliciter de ce que sa femme Perrette (hélas ! oui, c'était elle) lui avait été rendue. Le citoyen Fabrice l'avait empêchée de se noyer. Bien des maris, à sa place, lui en eussent fait le poing dans leur poche ; mais c'était sa femme après tout, et, puisqu'il en fallait une, autant celle-là qu'une autre, quoique, même en cette dernière occasion, du diantre s'il avait pu avoir le dernier mot ! Celui qui la lui avait retrouvée pouvait donc être tranquille ; mais sa manie des clôtures, voilà ce qu'il ne lui pardonnait pas. Pourquoi ces séparations de champ à champ, quand il n'y en avait plus d'homme à homme ? Ainsi, « à bas les haies ! conclut-il : celle du citoyen Fabrice comme la mienne, celle du riche comme celle du

pauvre, et puisqu'il faut un : « Qu'il vive ! » pour finir, eh bien : Que tout le monde vive !

En général, le mari de Perrette ne frayait guère avec les autres habitants du village, il se tenait et on le laissait volontiers à l'écart ; mais il avait parfois de ces sorties cyniques de caractère et de plaisanterie qu'on lui passait comme le reste, tout en l'ayant en fort médiocre estime. Les uns rirent de sa boutade maritale, d'autres en furent choqués, sans croire qu'il valût la peine de le lui dire tout haut ; mais quand, poussé par la pente de sa nature plutôt que par une suite d'idées réfléchies, il en vint à son trait final sur les pauvres et les riches, si quelques-uns battirent violemment des mains ou trépignèrent sourdement des pieds, la plupart de ceux qui avaient ri d'abord ne rirent plus. Mauverney le sentit, et, se levant à moitié, il dit brusquement :

« Le citoyen Prenleloup vous a parlé de ses affaires ; cela le regarde ; mais il a aussi touché un mot des nôtres à tous, et ceci ne le regarde plus seul. Respectons la haie du prochain, celle du Pré aux Noisettes comme toute autre, si haute qu'elle soit. « À chacun son pré, » dit le proverbe, et en attendant mieux, si mieux il y a, le proverbe a bien dit. »

Cette brève allocution remit les choses en l'état où les voulait Mauverney ; mais le syndic lui sut moins bon gré de les avoir retenues sur le bord, que mauvais gré de les avoir poussées jusque-là. Il lui en fit une mine toujours plus sèche.

Tels furent, pour les noter du moins, les principaux incidents politiques du banquet. Il s'en produisit un autre qui offre avec la suite et le fond de notre récit une liaison plus directe.

Après ces toasts de haute politique, celui de Valentin « à la confiance dans l'Ordre Éternel, qui ne peut manquer d'amener le triomphe du bien, » fut naturellement taxé de mysticisme, mais on le lui pardonna en sa qualité d'habitant de Lunay. Puis le docteur prit feu à son tour, et voulut lancer sa thèse favorite, qui se sentait bien aussi un peu du pays.

« À la santé, dit-il d'un ton solennel et comme il ne faisait que suivre la formule consacrée, à la santé... de la santé ! ajouta-t-il en passant soudain du grave à l'aigu, appuyant sur l'é fermé et faisant sonner l's. Et ne croyez pas, poursuivit le docteur, que par-là j'entende me borner à faire mesquinement des vœux pour la médecine, sociale ou autre, qui ne sait toujours, faute de mieux, que purger, amputer par ses instruments de chirurgie ou de guerre et n'a encore trouvé le vrai remède à rien. J'ai en vue cette santé primordiale, qui est, en effet, la première comme la plus belle et la plus nécessaire des choses, dont nous sentons en nous le désir immortel, et pour laquelle la maladie même nous apprend que nous sommes faits. Cette santé-là est dans l'ordre, elle existe de toute éternité, elle éclate dans l'ensemble de l'univers, elle y brille comme la lumière du jour. La maladie est l'accident et la santé est la règle ; mais sommes-nous dans la règle, nous ? Non, nous n'y sommes pas. Vous venez de boire à la santé du peuple et de tous les peuples, du genre humain, pour prendre la chose en grand, et je l'ai fait, veuillez le croire, d'aussi bon cœur, quoique peut-être pas d'aussi bon gosier que vous. Ainsi, à la santé du genre humain ! voilà qui est dit. Qu'il se guérisse et qu'il vive ! Mais c'est donc qu'il est malade ? Eh oui, sans doute, il l'est : malade de corps et d'esprit ; malade dans son organisation, ses affections et ses pensées ; tantôt il a un appétit vorace, et il n'a pas de quoi manger ; tantôt il a tout devant lui, et il détourne la tête ; il est de feu, il est de glace, il a la fièvre ; il entre en fureur, il délire, il frappe à droite et à gauche, il dit et il fait mille sottises ; il est à la mort, quoiqu'il s'en soit toujours tiré jusqu'ici et qu'il se figure ne devoir mourir jamais. Vous riez ! et parce qu'en ce moment vous ne pensez qu'à chanter, rire et boire et porter des santés, vous ne vous croyez point malades. Eth !... je vous dis pourtant que vous l'êtes, je vous le dis ! Malades, non pas seulement comme « mes malades, » mais comme ayant tous votre part de l'état maladif de l'humanité. Eth ! j'en ai bien la mienne aussi. Sans doute, nous sommes imparfaits, me répondrez-vous, et vous croyez que tout est dit. Imparfaits : c'est mal faits, ou plutôt, pour ne pas blasphémer contre la na-

ture, c'est « défaits » qu'il faut dire. Quoi ! vous vous figurez être tels que la nature vous avait formés ou voulait vous former, si vous, ou d'autres avant vous, ne l'aviez pas contrariée ? Voyez donc tant de corps et d'esprits contrefaits, boiteux, tortus, difformes, viciés, gâtés, corrompus, tant d'affreuses maladies, tant d'affreux crimes : imperfection, rien que de l'imperfection, tout cela ? Allons donc ! Non-seulement nous ne sommes pas bons, mais nous sommes méchants ; non-seulement nous ne sommes pas beaux, mais nous sommés laids... »

– Je proteste ! interrompit La Reverdie !

– Je proteste aussi ! fit une seconde voix dans les bancs.

– Bien entendu, non pas pour moi ! ajouta La Reverdie.

– Pour moi non plus ! continua l'écho.

– Vous voyez ! deux protestations en tout : ainsi balancées l'une par l'autre, je les accepte... Et j'ai dit ! acheva sournoisement et victorieusement le docteur.

– Ma protestation est très-générale, commença aussitôt La Reverdie, car elle est en faveur du beau sexe.

– La mienne n'est qu'en faveur de ma femme Perrette ; mais ma femme est aussi du beau sexe, ou du moins elle en a été, interjeta encore le buveur du milieu de son groupe.

Les rires mêmes qui accompagnèrent cette nouvelle sortie de l'impudent personnage enhardirent La Reverdie à glisser le toast qui lui tenait particulièrement à cœur, et qui termine souvent ces sortes de fêtes, toujours un peu empreintes de familiarité rustique. Ce serait d'ailleurs, suivant lui, un excellent dérivatif aux idées orageuses ou trop graves.

Bien que du sexe laid, dit-il, et l'un des malades du docteur, même l'un des pires ; enfin, au risque de s'exposer de nouveau à ses coups de lancette, il portait, lui, un toast à la beauté, dont il voyait ici tant de preuves vivantes qui montraient qu'à cet égard

du moins, le pays de Lunay n'avait pas dégénéré, et réfutaient invinciblement, sensiblement, la thèse trop absolue de notre morose Esculape. « À toutes ces reines de beauté donc, qui décoraient et honoraient la fête de leur présence ! » Mais il avait le regret de le dire, plusieurs manquaient à l'appel : l'une, entre autres, qui partagerait toujours le sceptre avec de jeunes rivales, si, à l'exemple de son digne époux, elle s'était au moins départie en ce jour de la sauvagerie qu'on leur reproche à tous deux. « À elle cependant comme à toutes, aux présentes et aux absentes ! Vivat en l'honneur des dames, trois fois vivat ! »

Il avait été sur le point de dire : « À la sage Pénélope ! » mais il s'était retenu à temps, et, toujours de ce ton badin, avait passé outre. Bien qu'enveloppée et suivie de compliments dans ce goût, l'allusion à Marthe était transparente.

Fabrice se leva.

« Il en est des toasts comme de toute chose, dit-il simplement et sans sourciller ni se tourner vers personne ; les plus beaux ne sont bons que s'ils sont à leur place. » Il s'arrêta un instant. « En voici un du moins, reprit-il, que vous approuverez et que je vous propose : À la santé de vos enfants ! C'est aussi là un de vos biens, quoiqu'on ne vous en ait pas parlé, votre plus cher trésor, celui sur lequel vous ne sauriez veiller avec trop de soin ; c'est la fleur du sol et sa plus précieuse semence, la moisson de l'avenir et qui sera ce que vous l'aurez faite. Ainsi, pères et mères, à vos enfants ! Pour mieux boire à vous, je bois à eux. Qu'ils grandissent et qu'ils deviennent la joie de vos vieux jours ! »

Fabrice avait dit tout cela d'une voix calme et pleine, sa longue taille aussi immobile que s'il pêchait, sans redresser ni baisser la tête et regardant droit devant lui tout le monde. Quand il eut fini, il se rassit posément et avec la même tranquillité. Il n'en fut pas de même pour ses auditeurs ; l'air narquois avec lequel ils s'étaient mis en devoir de l'écouter, portant leur main derrière l'oreille comme pour ne rien perdre de ce qu'ils

allaient entendre, avait fini par se tourner en malaise, et pour plus d'un en émotion, surtout pour les mères. Ils s'en tirèrent par une acclamation diplomatique, dont La Reverdie donna le signal ; mais elle fut aussitôt suivie de chuchotements, plutôt de bon augure, et madame Judith, entre autres, sentit une larme soulever de force le coin toujours baissé de sa paupière, quand Fabrice porta la santé des enfants : elle n'avait pas fait comme la Sabine, qui n'était jamais si roide que lorsqu'elle se sentait près de fléchir.

Le bouquet oratoire de La Reverdie n'avait cependant pas trop déplu, malgré ce qui s'y mêlait d'étrange et de léger dans sa hardiesse. Madame Judith lâcha bien à moitié haut quelque réflexion comme celle-ci : « Il se croit donc toujours le même, le vieux renard ! Ah ! oui, un beau croqueur de poules ! » Mais les voisins de La Reverdie et d'autres convives ne lui ménageaient pas les compliments, brodés, il est vrai, d'allusions malignement flatteuses à ses anciennes galanteries.

– « Eth ! anciennes, eth ! » fit le docteur en s'approchant d'eux, son verre à la main ; mais, avant de les aborder, il s'arrêta vers un groupe de jeunes spectatrices, parmi lesquelles Marguerite et Céline attiraient d'abord le regard, comme ces fleurs qui parfois se trouvent prises dans une blonde gerbe d'épis. « À la beauté donc ! » dit-il en s'inclinant devant elles. Puis, se tournant vers La Reverdie : « Et à l'honneur des dames ! » ajouta-t-il en le saluant de son verre, mais sans toucher le sien.

La Reverdie allait-il répondre ?... La musique ne lui en laissa pas le temps ; elle donnait le signal aux danseurs, et le gros de la foule quittait la partie de la salle réservée au banquet.

3.2.

La fête se concentra de plus en plus dans le bal, avec illumination rustique de toutes les lanternes qu'on avait pu rassembler, et, au pays de Lunay, il y en a aussi de toutes les formes et de toutes les couleurs. Au centre, comme la lune au milieu des étoiles, brillait une énorme citrouille creuse et sculptée, ouvrant une large bouche et des yeux béants, par lesquels la lumière d'une lampe cachée à l'intérieur s'échappait en trois rayons jaunâtres, qui marquaient ainsi cette figure d'une espèce de triangle blafardement lumineux. Les enfants du village, auteurs de cette merveille, prétendaient y retrouver des traits analogues à ceux de notre ami Jacques, et l'avaient en conséquence baptisée « Madame Balalarme. » Quant à Jacques, il pensait voir la lune elle-même, descendue du ciel en terre, afin de prendre sa part de la fête. Il ne pouvait se lasser d'en contempler l'image, et longtemps ne la quitta pas des yeux ; il lui semblait parfois, en voyant les frémissements du feuillage agité par le vent du soir, qu'elle allait s'en détacher et se mettre à tourner comme les autres autour de la salle, tant ce tournoiement général, joint aux santés qu'il avait consciencieusement bues, sinon aussi consciencieusement portées, lui faisait tourner la tête à lui-même.

Un autre objet vint pourtant tout à coup l'arracher à cette contemplation et le préoccuper encore mieux. Ce fut un manteau qu'il se vit soudain sur les bras, plus un chapeau que la même main y avait aussi suspendu par la ganse. Chapeau et

manteau étaient ceux de Marguerite, qui venait ainsi de le choisir pour en être le dépositaire. Accompagnée du docteur et de La Reverdie, elle était restée un moment parmi les spectateurs à regarder le bal. Mauverney s'approcha d'elle et la pria de vouloir bien lui faire l'honneur, ainsi qu'à tout le village, ajouta-t-il, de danser avec lui. L'invitation, pour être libre, n'en était pas moins courtoisement faite, avec une dignité naturelle, et d'ailleurs dans les usages du pays, où même l'étranger qui passe se voit souvent convié à ces bals champêtres. Marguerite ne pouvait refuser, et, à vrai dire, elle n'en eut pas envie. Ôtant donc son manteau et son chapeau, et les confiant à Jacques avec un petit rire d'amitié, dont l'assemblée approuva, mais plus bruyamment par le sien, l'innocente malice, elle suivit aussitôt Mauverney de la meilleure grâce du monde, et ce qui charma non moins que sa beauté, elle prit part à toutes les figures d'un quadrille, de façon à montrer qu'elle y avait réellement du plaisir.

Quand Mauverney la reconduisit, – Je ne danserai plus, lui dit-il à voix basse, maintenant que j'ai dansé avec l'amie de Céline.

– Pourquoi pas avec elle ? lui demanda Marguerite.

– Je n'oserais jamais, quand même elle le voudrait, répondit-il.

En revenant, ils passèrent devant Céline et s'arrêtèrent un moment auprès d'elle. Marguerite, ayant à ses côtés Mauverney, semblait le lui présenter pour danseur par un mouvement de tête imperceptible. Céline y répondit d'un sourire aussi doux que tranquille, un peu voilé pourtant dans ses yeux humides.

– Vous savez que je ne danse pas, dit-elle ; mais voulez-vous m'accompagner ? ajouta-t-elle aussitôt en s'adressant à Mauverney : il se fait tard, et si je ne rentrais pas, ma mère serait inquiète.

Mauverney s'empressa d'accepter, et Valentin qu'ils avaient trouvé aussi près de Céline, se chargea de reconduire Marguerite à sa place. Mais comme le regard de celle-ci avait dit à Céline : – Et vous ?... eh lui amenant Mauverney, celui de Valentin dit de même à Marguerite : – Et moi ? quand ils entendirent la musique donner de nouveau le signal.

– On ne danse pas avec ses amis, répondit-elle en riant : voyez Céline.

Son manteau et son chapeau étaient demeurés accrochés à la personne de Jacques, comme si on les eût appendus à quelque statue grotesque placée à la porte d'une salle. Il les tenait religieusement sans bouger, comme on les lui avait mis, l'un sur son bras, l'autre à deux mains, presque à mains jointes, osant à peine les regarder, ne sachant comment s'y prendre pour ne pas trop toucher de ses gros vilains doigts ce léger ruban d'un aussi beau rose que la joue sous laquelle il se nouait, puis s'échappant tout à coup à lui faire la plus épanouie et la plus souriante, de ses grimaces. Malheureusement, comme il était dans la béatitude de cette contemplation qui lui avait fait oublier toutes celles de la fête, il sentit une main lui en retirer doucement l'objet. Il serra la sienne pour le retenir à lui ; mais, en ouvrant les yeux sur cette petite main, rivale en son genre de celle de Marthe, il ne résista plus et céda manteau et chapeau de bonne grâce. Marguerite voulait rentrer. – Je ne danserai plus ! avait-elle ajouté pour Valentin, comme Mauverney pour elle et Céline, mais sans préciser autant.

La Reverdie s'était tiré un peu à l'écart avec le syndic, et quand on s'approchait d'eux, ils se taisaient. Marguerite lui dit qu'elle allait l'attendre chez le docteur, où elle ne serait pas fâchée de se reposer un moment avant de retourner au château. Le docteur leur avait d'ailleurs préparé une collation à laquelle La Reverdie était aussi invité.

S'éloignant donc avec le premier, elle se rendit chez lui, après avoir recruté Marthe au passage, la seule peut-être de

toutes les femmes du village qui fût restée à la maison, certes sans se douter que son absence de la fête y serait remarquée, et que c'est là aussi une manière dont les absents ont tort dans ce monde de Lunay si difficile à contenter.

Bientôt arriva Valentin, suivi de Fabrice et de Matigny, qu'il avait aussi décidé, en ajoutant que Mauverney viendrait les rejoindre.

La table était déjà servie de toutes sortes de choses belles à voir et bonnes à manger, mais sans beaucoup de symétrie et un peu, comme on dit, à la diable : un jambon de haut bord, traînant à la remorque un saucisson effilé, comme une pirogue à la suite d'une barque ; une poule grasse dans son nid de gelée, d'où elle penchait le bec sur une assiette de petites fraises des bois qu'elle semblait en train de piquer. Puis il manquait encore quelques mets et vins de choix dispersés sur le buffet et dans les armoires. Le docteur en fit l'observation et voulut tout voir sur la table. Il remit ses pouvoirs à Marguerite, c'est-à-dire ses clefs, car, ajouta-t-il en les lui présentant avec le cérémonial convenable, à Lunay comme à Rome, dans le gouvernement d'un ménage comme dans le ménage d'un gouvernement, le souverain pouvoir est toujours celui des clefs. Elle s'acquitta de tout, de la distribution des mets et des places, avec un charmant air d'autorité, mais si réelle et si peu jouée, qu'elle ne permit pas même à Valentin de l'aider. Quand elle plaça les convives, elle ne parut pas non plus tenir compte de l'avis que, déjà s'avancant près d'elle, il commençait à émettre tacitement ; elle appela d'abord le docteur et Fabrice, puis Marthe à côté du docteur, puis, en face, Matigny et Valentin, avec deux places vides pour La Reverdie et Mauverney. Bref, elle remplit son rôle avec tant de naturel, de simplicité et d'aisance, qu'un étranger qui fût entré en ce moment l'aurait prise pour la jeune dame du logis, et que la vieille salle à manger du docteur en était toute riante et toute rajeunie. — Hélas ! pensait Valentin, que ne commande-t-elle toujours ici ! même pour Balthazard, cela irait bien mieux.

Pour lui, il n'aurait voulu suivre que cette pensée, et sinon la fixer, sachant bien qu'il ne le pouvait pas, s'y plonger du moins comme l'insecte éphémère dans un rayon de soleil. Force lui fut cependant de la quitter pour entrer dans celles des convives, tout autres, mais peut-être encore plus vagues dans leur genre et plus nuageuses. Elles étaient au moins si bien discutables qu'elles engendrèrent une formidable discussion, toujours, bien entendu, sous la présidence de Marguerite, qui ne manquait jamais de donner, par un « Eth ! » la parole au docteur.

Celui-ci tenait bon pour la maladie, Matigny pour la santé naturelle de l'esprit humain. Il était pour « la bonne nature, » comme il disait. Fabrice aussi ; mais il donnait à celle-ci un autre nom. Le nom paraissait peu important à Valentin, pourvu qu'on lui accordât que la nature a, d'un côté, horreur de l'excès, puisqu'elle le punit, de l'autre prêche le progrès par ses transformations, et même la nécessité du sacrifice pour arriver à mieux : – En sorte, ajoutait-il, que les conclusions de la morales sont aussi celles d'une bonne hygiène.

– Je m'en tiens au fait, reprenait le docteur, je pars du fait ! L'homme est malade, voilà le fait.

– La nature laissée à elle-même le guérira, répliquait le journaliste : n'est-ce pas elle qui guérit le plus souvent, convenez-en, docteur ?

– J'entends ! mais ce n'est pas seulement nous qui tuons, c'est elle aussi, et elle finit toujours par tuer, ripostait son adversaire.

– Dieu est bon, disait Fabrice ; il arrangera tout, si nous le voulons.

– Oui, il y a aussi de la bonté dans la nature, répétait Valentin ; il me suffit qu'elle y soit, d'où qu'elle vienne. Le bien subsiste.

– Et le mal aussi : donc un remède ! concluait le docteur.

– Un bon pacte social ! fit le journaliste.

– Une constitution !... Oh ! nous en avons à revendre au pays de Lunay, et cependant nous ne sommes pas guéris ; les hommes y sont toujours les hommes, s'écria le docteur. Et puis, ce n'est pas si facile une bonne constitution. Tenez, ajouta-t-il, la municipalité m'a chargé de rédiger un nouveau règlement sur le service du guet. Voulez-vous me soulager de cette besogne ? vous me ferez plaisir.

– Ce sera pour me former la main, dit en riant le journaliste.

– Eth ! nous verrons.

Sur les renseignements que lui donna le docteur, Matigny voulut commencer séance tenante ; mais, d'article en article, il voyait se multiplier les Eth ! du docteur. Nous les laisserons à ce grave et laborieux enfantement législatif pour aller à la recherche de Mauverney.

3.3.

La salle de bal se trouvait au bord inférieur de cette espèce de plateau à pente brisée, sur lequel étaient groupés çà et là, au milieu de bouquets d'arbres, des bouquets de maisons. Celle du syndic, située au centre, dans le groupe principal, était ainsi à une distance qui permettait de causer un moment en chemin. Céline et Mauverney prirent d'ailleurs le plus long, car il y a partout un chemin des écoliers pour les amoureux et des amoureux pour les écoliers, les premiers étant aussi des espèces d'amoureux et les seconds des espèces d'écoliers. Ils y entrèrent d'un commun accord sans le dire, presque sans y penser ; ils étaient l'un et l'autre à une pensée plus sérieuse, chacun à la sienne, suivant son caractère : Céline, à ce qu'elle venait d'achever de découvrir en elle à la vue d'une autre dansant avec Mauverney ; celui-ci, à son amour et à ses projets. Les mœurs villageoises autorisaient, du reste, ces accompagnements, qui n'en étaient pas moins au su et au vu de tout le monde, quoique à distance, et par là seulement à demi dérobés.

Il faisait nuit, mais le village était encore tout éclairé par la fête ; on allait et venait dans la rue et autour des maisons ; on rencontrait même quelques promeneurs dans les sentiers sinueux qui pouvaient conduire de l'une à l'autre, sur la lisière des prés et des vignes, avant d'aller s'y perdre au-dessous ; et enfin, contrairement à l'opinion de Balalarme, la lune n'était pas à la salle de danse ; elle continuait à mener dans les airs le chœur des « nymphes éternelles, » au milieu desquelles elle venait de

se lever, le front encore pâle et orné d'un mince croissant pour tout diadème, mais si pur qu'il ressemblait à de l'or fluide avec une teinte ou plutôt une flamme d'argent.

Ni l'un ni l'autre cependant, pas même Céline, ne songeaient à la contempler : il leur suffisait qu'elle leur montrât le chemin quand les lumières des maisons voisines ne le faisaient pas. Mauverney, quoique amoureux, restait sur la terre. Céline, pour regarder au ciel, n'avait pas besoin de lever les yeux, et c'était tout à la fois plus haut et plus près qu'elle cherchait le sien, plus haut et plus près que les étoiles, le ciel de l'âme. En ce moment, ce ciel-là, le seul vrai pour elle, était troublé.

Quand ils furent hors de la foule, – Êtes-vous fâché ? dit-elle, sans attendre que Mauverney lui parlât.

– Fâché ! répéta-t-il avec quelque étonnement : de quoi le serais-je ?

– De mon refus de tout à l'heure, quand on vous a amené vers moi.

Il n'y a qu'un refus de votre part qui pourrait me fâcher, vous le savez bien, et ce n'est pas celui-là.

– Vous aimez la danse ?

– Non. Après vous, je n'aime que la politique. Peut-être, malgré cela, danserais-je aussi comme un autre s'il m'en prenait fantaisie ; mais vous n'aimez pas la danse, et moi non plus, quoique ce ne soit pas pour les mêmes raisons que vous, mais parce que vous ne l'aimez pas.

– Vous aviez pourtant du plaisir à danser avec Marguerite ?

– Parce que cela en faisait à tout le monde et qu'elle est votre amie. Je serais bien aise aussi d'avoir son père plutôt de mon côté, sans parler de Valentin, ajouta-t-il, quoique ce ne fût pas pour rien qu'il l'eût nommé.

– Vous êtes meilleur que moi, reprit-elle, et je vais tout vous dire. Oui, moi que vous croyez si sage, j’ai regretté ce soir de ne pas danser, et un moment je ne me suis plus sentie si sûre de ne pas en avoir envie.

– Oh bien ! alors, retournons, fit Mauverney. Quel mal, en effet, y a-t-il ? D’ailleurs, je crois bien que vous ne danserez pas beaucoup, ni moi non plus ; mais nous regarderons, puisque cela vous amuse.

– Non, Mauverney, ce n’est pas là ce que je regrettais, continua-t-elle en levant sur lui ses grands yeux doux et candides, qui semblaient comme donner passage à une lumière intérieure et la répandre sur sa figure ; mais il s’y joignit une teinte plus vive, presque de pourpre, sur ses joues ordinairement pâles, lorsqu’elle répéta : – Non, ce n’était pas là ce que je regrettais, c’était de vous voir danser avec Marguerite, acheva-t-elle en fermant les yeux.

Les rouvrant, elle le vit sourire.

– Vous riez de ma folie ? s’écria-t-elle.

– Non, de la mienne.

– De la vôtre ! que voulez-vous dire ?

– Que j’ai été fou comme vous, et sans plus de raison que vous, au moins je l’espère.

– Ne parlons plus par énigmes. Vous auriez éprouvé ce même sentiment... que je me reproche...

– Le même, mais que je ne me reproche pas.

– À cause de moi ?

– À cause de vous.

– C’est impossible, puisque je ne danse jamais ! fit-elle avec une naïve franchise.

– Aussi n’était-ce pas cela ; mais de vous voir parler volontiers avec Valentin me déplaisait encore plus qu’à vous de me voir danser avec mademoiselle Marguerite. Convenez que, du moins en paroles, vous vous accordez assez bien.

– Pas toujours. Je trouve pourtant qu’il a dit de bonnes choses ce soir.

– Meilleures que les miennes, n’est-ce pas ? Allons ! je vais retourner danser avec mademoiselle Marguerite. Mais non, ajouta-t-il en revenant bientôt au sérieux de la situation pour Céline et pour lui : – Valentin sera peut-être un orateur, il ne sera jamais un homme politique. Moi, je veux l’être, je le suis. La politique est aussi ma vie, non pas la meilleure moitié, mais la moitié pourtant de ma vie. Quant à l’autre, je m’étais laissé fourrer dans l’esprit des idées... mais je me sens rassuré depuis hier, surtout depuis aujourd’hui.

– Rassuré ? sur quoi et par qui ?

– Sur vous et sur Valentin, et par lui ; je voudrais oser dire par vous ; mais vous ne me l’avez jamais voulu dire.

– Est-il donc besoin de tout dire ?

– Je vous dis bien tout, moi, même ma politique, qui vous ennuie.

– Louis ! fit-elle en prenant son bras et y avançant le sien.

Celui de Mauverney tremblait, mais il n’en serrait que plus fortement l’autre en le ramenant sur sa large poitrine.

Émotion ou faiblesse, Céline y resta inclinée un moment, comme un jeune arbre trop élancé dont la tige se courberait vers la terre s’il n’en rencontrait pas un autre plus fort. La sentant fléchir, Mauverney la soutint par la taille, cette taille charmante et frêle qu’il osait regarder à peine ; mais ce ne fut qu’un instant ; ils se remirent en marche aussitôt, le bras de Mauverney l’enlaçant toujours et, tout tremblant qu’il était encore,

l'enlevant presque de terre sans le vouloir, comme s'il lui eût donné des ailes.

– C'est passé, dit-elle en se dégageant ; mais voyez comme je suis faible et quelle pauvre femme vous aurez.

– Je suis fort pour deux ; et qui sait ? ajouta-t-il, vous ne serez peut-être pas toujours la femme d'un paysan.

– Oh ! avec vous, je serai tout ce que vous voudrez. J'aime votre ardeur pour le bien, et je crois à vos projets, puisque vous y croyez ; mais s'ils vous trompaient ?... La politique ne me semble pas rendre le monde beaucoup plus content ni meilleur. Je n'y entends rien du reste, et je trouve que les femmes ne doivent pas s'en mêler. Aussi ne comptez pas sur la vôtre, remarqua-t-elle, sans trop appuyer ni trop glisser sur le mot : elle ne vous y sera d'aucune aide, mais elle ne vous y gênera pas du moins.

– Je l'entends bien ainsi, et c'est comme cela qu'elle m'aidera plus qu'elle ne pense, dit tranquillement Mauverney. Elle sera mon lieu de repos doux et caché. Tout homme actif en a besoin. Fabrice lui-même n'a-t-il pas le sien ?

– Son pré ? On devrait bien l'y laisser en paix.

– J'y ferai mon possible.

– Pour Marguerite ?

– Pour vous aussi.

– Mais, avec tant d'affaires sur les bras, si vous alliez m'oublier, m'aimer moins...

– Jamais. Soyez sûre de moi comme je suis sûr de vous.

– Enfin, aimez-moi comme Fabrice aime Marthe, qu'il aime cent fois plus que son pré, au lieu que la politique me prend au moins la moitié de votre cœur.

– J’ai ma façon d’aimer ; mais croyez-moi, j’aime bien. Valentin ni Fabrice n’aiment pas mieux.

– Valentin ? fit-elle étonnée.

– Oui, il aime Marguerite ou je me trompe fort.

– Ni lui ni elle ne m’en ont jamais parlé.

– Oh ! sur cela, ils sont encore plus secrets que les Fabrice ; mais je les soupçonne de rêver aussi leur Pré aux Noisettes, du moins Valentin, quoiqu’il n’en ait pas voulu convenir.

– Quand aurons-nous le nôtre ? fit ingénûment Céline. Mon père n’a pas encore dit oui, s’il ne dit rien.

– J’attendrai. Et vous ? demanda Mauverney.

– Comme vous me le disiez de vous tout à l’heure, « vous aussi vous le savez bien ! » à présent surtout. Et avant n’en saviez-vous rien ? demanda-t-elle à son tour.

– En attendant, vous ne me le disiez pas.

– Était-ce donc si nécessaire ? Et puis je ne le disais et ne l’ai encore dit à personne, pas même à ma mère, ni à...

Elle s’arrêta.

– À qui donc encore ? demanda Mauverney.

– Au seul à qui on puisse et doive tout dire. Louis, ne lui parlez-vous pas aussi quelquefois ? Ne lui confiez-vous pas vos projets... notre amour ?

– Écoutez ! fit-il de son air franc et décidé ; je pourrais vous répondre que, moi aussi, j’aurais à craindre d’avoir un rival en lui, comme vous une rivale dans la politique ; mais non : je ne crains rien de semblable, de vous pour moi, ni de moi pour vous, et je suis pour la liberté religieuse. Vous serez donc parfaitement libre à cet égard ; vous irez à l’église tout autant que

vous voudrez, et où vous voudrez ; vous en userez selon votre conscience ; moi de même, de mon côté. Aucune église, sans en excepter la nôtre, ne me semble plus avoir le mot de notre temps, ni même bien comprendre celui dont elle se borne à répéter la lettre sans en ressaisir l'esprit. Vous, c'est différent : mais moi, voilà où j'en suis, et je ne veux pas être un hypocrite. N'est-ce pas là avant tout ce qu'il faut ?

– Certainement ! dit-elle, la voix un peu altérée, mais se rassurant sur lui pour se rassurer sur son amour.

– Ainsi je serai libre, c'est convenu ?

– Oui, et si vous m'aimez bien, comme je le crois, vous finirez par aimer aussi Celui qui nous aime infiniment plus que nous ne nous aimons, nous. Et cependant, comme je vous aime, Louis ! j'en ai presque peur. Et vous, m'aimez-vous ainsi ?

– Oui, moins la peur à présent. Et pourtant, reprit-il, j'en ai une.

– Laquelle ?

– Celle de vous fâcher à mon tour.

– Pourquoi ? parce que vous avez été franc ? Bien loin d'en avoir du chagrin...

Mais il la serra tout à coup dans ses bras avec un emportement qu'un reste de crainte ne rendit que plus passionné, et voulut approcher sa joue de celle de Céline. De la main elle l'écarta doucement. Il s'arrêta aussitôt devant cette barrière plus faible pour lui que, pour un oiseau, la feuille qui plie sous le bout de son aile.

– Vous voyez, dit-il, je vous ai fait de la peine.

– C'est bien plutôt moi qui vous en fais, répondit-elle en rougissant ; mais vous me pardonneriez si vous saviez qui ne vous le permet pas. Qui est-ce ?

– Qui d’autre que Céline la sévère ?

– Céline, oui ; mais non pas Céline Regard... Céline Mauverney, ajouta-t-elle à voix basse : Votre femme, si je le deviens, comme j’espère. C’est cette Céline-là qui ne le veut pas. Et maintenant, sans rien craindre d’elle, retournez seulement à la fête. Entrez pourtant, sans quoi on pourrait penser que je suis revenue seule. Vous ne vous arrêterez pas.

Ils se trouvaient, en effet, dans le petit verger attenant par derrière à la maison du syndic.

– Tu fais bien de revenir, car j’allais te chercher, dit la mère.

– Oui, pour une fille qui se croit toujours malade, c’est rentrer bien tard ! ajouta le père, sans adresser la parole à Mauverney, ni même le saluer.

Celui-ci était encore sur le seuil. Le voyant froncer le sourcil, Céline le congédia tendrement d’un sourire ; il sortit et acheva bientôt de se calmer lui-même en se disant qu’avec une fille comme Céline, avoir sa foi, c’était être sûr d’elle, sinon déjà de l’avenir.

3.4.

Quand il arriva chez le docteur, Mauverney le trouva encore argumentant avec Matigny sur toutes sortes de sujets, souvent d'accord avec lui sur les abus, mais toujours très-sceptique à l'endroit des remèdes, et surtout d'une panacée universelle. « On y a renoncé, disait-il, en chimie, mais en politique on y croit autant, pour le moins, qu'en chimie on y ait jamais cru : la pierre philosophale y paraît une chose toute simple et qui va de soi ; il ne s'agit plus que de l'appliquer, car on l'a déjà. Nous verrons bien ! En attendant, rédigez-moi d'abord une bonne constitution du guet, théorique et pratique, satisfaisant au fait et au droit, et je commence à baisser pavillon. Vous avez besoin d'y réfléchir, rien de plus juste : vous me l'apporterez à votre prochaine visite ; mais jusque-là, eth !...

Mauverney dit que, pour lui, à défaut d'une bonne constitution du guet, il se faisait fort, du moins, d'être un bon guet si, pour remplir ses devoirs de citoyen, il se trouvait jamais chargé de ces fonctions nocturnes.

– C'est cela ! s'écria le docteur : donnez-moi de bons guets, sinon, point de bonne besogne, avec ou sans constitution ; mais voilà justement le rare, et pourtant l'essentiel : je veux dire, les hommes. Ce sont les hommes qui manquent, bien plus encore que les lois, même bonnes. Vous croyez tout faire à coups de lois, comme nous à coups de scalpel ; mais, comme nous, vous ne pouvez que lier, bander et taillader le corps humain, et c'est encore le plus sûr, je n'en disconviens pas ; mais vous n'en sau-

riez changer non plus le fond malsain. Ou bien, vous le reconstruisez savamment de toutes pièces : les os, les veines, les muscles et les nerfs, rien n'y manque, rien que la vie. Voilà l'homme, dites-vous : non, voilà son anatomie et son squelette. Vous me ferez peut-être une bonne constitution du guet, quoique j'en doute ; mais un bon guet, me le donnerez-vous ? et après celui-là un autre également bon, et après cet autre un troisième, et ainsi de suite, m'en répondez-vous ? Sans cela, gare à votre constitution, même la plus parfaite. Et puis, il n'y a pas seulement ceux qui nous gardent, il y a nous, qui n'aimons pas à être gardés, qui surtout ne nous gardons pas nous-mêmes et voulons vivre à la diable ou au moins à notre fantaisie : il n'y a pas seulement les bergers, il y a le troupeau, le troupeau humain, moitié mouton, moitié loup.

Ce que je dis là, je le dis aussi de l'éducation, votre autre remède après celui d'un bon pacte social, votre grand et vrai remède, quand on vous presse. Avec celui-ci, plus de risques ; nous voilà décidément sains et saufs. Et moi je vous dis que nous serons plus instruits, voilà tout. Serons-nous meilleurs ? c'est là la question. Admettons que, plus instruit, l'honnête homme sera plus honnête homme ; mais le coquin ? mais le rusé ? mais le sot ? Espérez-vous, par hasard, supprimer la sottise ? Plus savante, elle n'en sera que plus sottise, et prétendra d'autant mieux régner, car elle règne et régnera toujours. Puis, j'en reviens encore à ma comparaison du guet, et ici le guet, c'est le maître d'école : « il tient entre ses mains l'avenir ; » oui, mais je demande toujours : les systèmes vous donneront-ils les hommes ? En fait d'éducation, comme en fait d'autre chose, un système, même bon, même très-bon, vous les donnera-t-il ? Un bon maître d'école ! il n'y en a pas un entre mille !...

– C'est vrai ! fit humblement Fabrice.

– Oui, c'est vrai ! poursuivit le docteur en se retournant vers les autres ; mais ce n'est pas vrai pour lui, car lui, du moins, il n'est pas pédant ; or, savez-vous ce qu'est un pédant ? Il se

croit un parfait maître d'école : il en est justement l'antipode. Et notez qu'il n'y a personne qui se connaisse moins et doute moins de lui qu'un pédant. Combien donc qui ne se connaissent pas pour tels ! Et que de pédants aussi, par conséquent, même dans les collèges, même dans les académies ! Pourquoi s'en étonner d'ailleurs ? Le pédantisme est le vice propre à l'enseignement, c'est sa maladie. Quand on est toujours à régenter, il est difficile de ne pas la prendre...

– C'est vrai ! fit aussi Marguerite et à haute voix.

– Qu'en savez-vous ? demanda brusquement le docteur ainsi arrêté dans son cours de pathologie sociale.

– Assurément, ajouta Matigny, mademoiselle n'en sait rien, n'en pourra jamais rien savoir.

Sans répondre, elle prit le bras du docteur, écarta un peu la manche, le tint dans l'une de ses mains, et de l'autre appuya le fin petit bout d'un charmant fuseau de doigt sur un poignet qui n'était pas à beaucoup près ni si rond ni si blanc, quoiqu'il fût aussi un fuseau dans son genre.

– Moi, de la fièvre ? s'écria le docteur. Jamais je ne fus plus calme.

– Fièvre froide, dit alors Marguerite d'un ton doctoral : symptôme de cette maladie qu'il est si facile de prendre quand on régente toujours ; vous savez ! la maladie propre à l'enseignement. Eth ! conclut-elle, ça commence !

Le docteur se mit à rire comme les autres, tout en repoussant l'audacieux petit doigt et secouant sa manche. Fabrice, au contraire, relevait la sienne et se tâtait le pouls en silence : le docteur, lui prenant la main, l'assura que, parmi toutes les maladies qui pouvaient lui survenir, il n'aurait jamais celle des maîtres d'école. Ce que voyant Valentin, il fit comme Fabrice, peut-être bien, il est vrai, dans une autre espérance ; mais Marguerite se hâta de lui déclarer, à la simple vue, que, pour lui, il

n'avait aucune espèce de fièvre. – Aussi n'avez-vous presque point péroré, malgré tant de sujets, ajouta-t-elle.

– C'est qu'en effet, dit-il, il n'y en a qu'un qui m'intéresse véritablement : le fond et le secret des choses. On s'en inquiète peu, ajouta-t-il pour les autres convives ; mais c'est le fondement et le support de tout.

– Oh !... pour le grand secret, fit Mauverney de son ton décidé, je m'en rapporte à qui en est le maître ! Il a sans doute de bonnes raisons pour ne pas nous le dire. Nous sommes dans ce monde et non dans un autre. Il faut bien s'en contenter et s'en servir. Ce n'est pas, d'ailleurs, le travail qui y manque.

– Nous n'y serons pas toujours, remarqua le docteur devenu pensif.

– Raison de plus pour travailler pendant que nous y sommes ; pour le moment cela suffit.

– Pas à tous, ni à personne toujours.

– Nous avons l'espérance, dit Fabrice.

– Ah ! oui, la grande trompeuse, reprit le docteur de plus en plus mélancolique.

– Décidément, nous devenons lugubres, dit Marguerite. Et vous, monsieur ? demanda-t-elle en se tournant vers Matigny.

– J'espère tout de l'avenir, répondit-il, mais pour le peuple, non pour moi.

– Quoi ! vous aussi ?...

– On n'est jamais bien gai dans l'exil.

Mais chassant aussitôt ce nuage, comme on chasse une mouche, il se mit à parler de sujets plus indifférents, et entre autres des divers pays où il avait déjà vécu : « Car il faut bien vivre quelque part, quand on vous laisse vivre, » ajouta-t-il.

Forcé de quitter sa patrie, il avait donc séjourné un peu partout ; mais il espérait bien maintenant ralentir, sinon fixer sa course, il en avait toutes sortes de raisons : plus qu'ailleurs il n'en avait jamais eu, fit-il d'un air de galanterie sans conséquence, mais visiblement accentuée pour Marguerite, bien que celle-ci ne crût pas nécessaire de s'incliner à ce compliment.

Avant ses voyages obligatoires, comme il les appelait, il avait « perché, » dit-il, à Paris. Ce qu'il en aimait, ce n'était pas la vie habituelle et de tous les jours, très-affairée et très-routinière, toujours tourbillonnant dans le même cercle ; c'était la vie générale et d'ensemble. Il la connaissait bien et il la regrettait. Il en savait le dessous, qui malheureusement est souvent le vrai, ce dont on ne se doute guère au pays de Lunay, où l'on a la bonhomie de vouloir déduire logiquement le caractère et la conduite des gens d'après leurs rôles, et de traiter rationnellement ceux qui se gardent bien de se traiter de même.

Tout cela amusait Marguerite, et cet intérêt déplaisait à Valentin encore plus que ce côté mauvais et mesquin des choses qui était antipathique à sa noble et confiante nature. Quant à Mauverney, il écoutait l'œil tendu, comme un homme qui fait sans doute une découverte, mais qui ne s'étonne et ne s'effraye de rien. Fabrice aussi avait l'air tout attention : mais était-il bien dans les coulisses du théâtre politique, ou dans celles de la Vignonne ?... Valentin prétendit même l'avoir vu avancer sa main sur son genou et la balancer comme si quelque chose pendait au bout d'une ligne : un homme ou un poisson ? un de ces hommes non moins lestes qu'une truite, habiles à filer d'un coup de queue entre deux eaux, et qui finissent cependant par être pris ?

Marthe, en sa qualité de femme, suivait mieux les récits et les anecdotes du journaliste ; mais les menées, les rivalités et les haines, la guerre souvent sans honte et sans foi de ceux qui se disputent ainsi la richesse, le pouvoir ou l'opinion ; certains traits d'un si beau noir que ceux de madame Judith en pâlis-saient, en blanchissaient presque !...

– Bon Dieu ! s'écriait-elle, que ces gens doivent être malheureux ! Le monde est fou, vraiment !

Sur quoi le docteur ne pouvait retenir un :

– Eth ! que vous disais-je donc ! Je vous dis !

Il avait aussi beaucoup vu, et de plus d'une sorte de gens, le docteur ; mais, pour s'acquitter des devoirs de l'hospitalité, il laissait plutôt la parole à Matigny. Valentin en souffrait. Le docteur s'en apercevait fort bien ; mais ce monde étant un monde souffrant, rien de plus naturel que d'y souffrir, pensait-il.

La soirée ne se passa donc pas tout entière en discussions, comme c'est assez l'habitude au pays de Lunay, où l'on parle moins qu'on ne discute. Toutes sortes d'idées y sont mises sur le tapis, même jetées en l'air, comme des bulles de savon, sans songer peut-être assez que chaque ballon qui crève laisse tomber une assez vilaine goutte d'eau après lui.

Cependant les heures s'écoulaient, et La Reverdie n'avait point encore paru. Marthe voulait se retirer. Elle engagea Fabrice à se joindre au docteur et à Valentin pour reconduire Marguerite. Abandonnant donc le maire du château, puisqu'elle en était abandonnée, Marguerite partit sans lui, sous la garde de ses propres Fidèles. Avant de les suivre, voyons ce que La Reverdie est devenu.

3.5.

Après son entretien à l'écart avec le syndic, La Reverdie était rentré dans l'enceinte du bal et du banquet, avait échangé encore quelques rasades avec un restant de convives dont les coudes semblaient rivés sur la table et dont les pieds l'étaient peut-être encore mieux dessous. Remis en veine de harangue, et sa tête un peu montée se démontant d'autant mieux, il porta un nouveau toast dans lequel il mit de tout et tant de choses, depuis les inventions des Chinois jusqu'à celles des Américains, que ses auditeurs, n'y comprenant rien, l'écoutaient encore bouche béante quand il eut fini.

Sur cette fugue et ce que les rasades y avaient ajouté, il se rapprocha du bal, s'arrêtant derrière les groupes et lorgnant les danseuses presque dans les yeux. Le docteur ni personne de notable n'était plus là pour l'observer. Voulant donc achever de se prouver à lui-même qu'il était plus jeune que jamais, l'ancien beau sollicita quelques tours de valse, d'autant plus facilement accordés que les jeunes filles se promettaient d'en rire après.

Enfin il se souvint pourtant de Marguerite ; mais, arrivé chez le docteur, il n'y trouva plus personne. Après les autres, Mauverney était parti avec Matigny, et la vieille bonne ne savait rien de plus positif.

Il tourna sur ses talons et, toujours sautillant et fredonnant, allongeant et allégeant le pas, il se mit à la poursuite de ceux qu'il saluait à l'avance de l'épithète de « fugitifs ! » Mais

peut-être étaient-ils à sa recherche au contraire, au bal, ou chez le syndic, avec lequel ils l'avaient laissé. Il voulut s'en assurer. En passant devant la maison d'école, il y vit de la lumière. Marguerite était partie avec les Fabrice ; elle serait entrée un moment chez eux ; elle était là sans doute, et puisqu'elle lui faisait jouer le rôle d'un Cassandre, il allait l'enlever, comme Colombine, à ce jeune pierrot de Valentin et à ce vieux polichinelle de docteur.

Toujours poussé par les fumées qui, au physique et au moral, lui trottaient dans le cerveau, il monta donc assez lestement l'escalier de grès et à ciel ouvert qui conduisait à l'appartement des Fabrice, et au haut duquel s'ouvrait, sans autre vestibule, la porte d'entrée. Cet appartement ne se composait que de deux pièces une grande cuisine à la paysanne, brillante de propreté, et une modeste chambre contiguë, mais avec « un pas, » comme nos aïeux aimaient à en mettre partout dans leurs demeures. Voulant surprendre son monde, La Reverdie entra sans heurter.

Il n'y avait personne dans la cuisine ; seule, la porte de la chambre laissait passer de la lumière. Elle s'ouvrait en dedans et, bien que tout contre la paroi, n'était fermée en ce moment ni au loquet ni à clef. La Reverdie la poussa du doigt ; elle céda sans bruit, et il avança la tête, mais ce fut pour se maintenir aussitôt dans la porte entrebâillée. Il venait d'apercevoir, dans l'ombre des rideaux du lit à moitié tirés, une femme qu'il crut reconnaître pour Marthe et qui paraissait dormir, car elle ne fit aucun mouvement et ne donna aucun signe qu'elle se fût aperçue de son arrivée. Il se hasarda de nouveau. Personne non plus dans la chambre, hormis celle qu'il y entendait à peine respirer. Fabrice était donc le seul des deux qui eût accompagné Marguerite, et, dans ce cas, il ne pouvait revenir avant au moins un bon quart d'heure. Rendu toujours plus gaillard par ce commencement qui lui rappelait ses anciens exploits, La Reverdie entra et s'approcha du lit sur la pointe du pied. Il écarta le rideau du chevet, mais de façon à masquer toujours la lumière. C'était bien elle, l'un de ses bras reposant sur la couverture, et l'autre à

moitié sous sa tête un peu repliée sur l'oreiller. C'était elle ! « Pénélope ! » comme La Reverdie se le dit à lui-même ; cette fois il pouvait bien la nommer ainsi sans se moquer, car à sa beauté d'un caractère antique et si chastement voilée qu'avec une draperie plus riche elle ne l'eût pas été mieux, on aurait cru voir quelque statue de la reine d'Ithaque attendant son Ulysse et que la fatigue avait gagnée. C'était, en effet, ce qui était arrivé. Peu habituée à veiller si tard, Marthe s'était couchée en rentrant, et, malgré son intention d'attendre Fabrice, le sommeil l'avait saisie, son bon et paisible sommeil accoutumé.

La Reverdie la regardait comme jamais Fabrice ne l'avait regardée ; mais tout à coup elle tressaillit, se sentant, même dans son sommeil, sous un regard qui lui déplaisait. Il se rejeta dans l'entre-deux de la porte. Marthe acheva de s'éveiller :

– Est-ce toi ? dit-elle, croyant que c'était son mari.

Il tira la porte ; mais les yeux de Marthe, encore appesantis et vagues, s'étaient aussitôt dirigés de ce côté ; et, sans le reconnaître, elle eut la perception que ce n'était pas Fabrice.

– Qui est l'a ? demanda-t-elle un peu émue et troublée.

Il frappa comme s'il n'eût pas entendu.

– Qui est là ? répéta-t-elle plus fort, tout en passant à la hâte une robe.

– Moi, répondit-il à la fin : La Reverdie. Je cherche ma cousine. On m'a dit chez le docteur qu'elle était sortie avec vous ; je suis donc venu ici, et j'ai heurté où je voyais de la lumière. Puis-je entrer ? ajouta-t-il.

– Attendez ; je suis seule...

– Ce n'est pas une raison ! interrompit La Reverdie d'un ton leste, mais auquel on était habitué avec lui. Aussi Marthe n'y fit-elle pas beaucoup plus attention qu'à ses galanteries ordinaires.

– Mademoiselle Marguerite n'est pas ici, continua-t-elle d'un ton simple et posé. Elle doit être au château, à moins qu'elle ne soit entrée en passant...

La Reverdie, trouvant par hasard sous sa main une chaise, la fit tomber.

– Pardonnez-moi, reprit-elle, de vous laisser ainsi un moment sans lumière.

– C'est vrai qu'il fait ici diablement noir : j'ai peur de tout casser.

– Il y a un second chandelier dans la cuisine ; mais vous ne sauriez pas le trouver. Au fait, voici le mien dont je puis me passer. Tenez, dit-elle en entr'ouvrant la porte de l'intervalle seulement nécessaire pour que, sans se montrer, elle pût y glisser son bras.

Elle dut pourtant l'y avancer un peu plus que de la main, croyant La Reverdie dans la cuisine, tandis qu'il était sur le seuil. Lui, de son côté, ne prit pas d'abord la lumière, dans l'idée qui lui vint, en sa qualité de connaisseur, que ce bras déjà si bien éclairé s'éclairerait encore davantage ! C'est, en effet, ce qui eut lieu. Le pli du coude embrassait presque le bord du battant de la porte, qui avait dû céder graduellement un peu plus d'espace. La Reverdie prit alors la lumière, mais en même temps il prit la main, pour retenir le bras ainsi emprisonné. Par malheur pour lui, le bras, malgré sa blancheur, était fort et agile ; en sorte qu'au moment où La Reverdie, pour le considérer de plus près, se penchait déjà sur lui, il le vit s'enfuir de ses doigts plus facilement encore qu'un poisson n'eût glissé entre ceux de Fabrice. Et la porte s'était tout à fait refermée. Force fut donc à La Reverdie de redescendre dans la cuisine le chandelier à la main.

À peine venait-il de le déposer sur une table, mais le tenant toujours de son poing fermé, tant il avait l'esprit à sa mésaventure et au moyen d'en sortir à son honneur, que la porte de la

chambre se rouvrit. Il y courut ; mais Marthe, complètement habillée, était déjà sur le seuil, d'où elle le dominait.

– Mademoiselle Marguerite, dit-elle aussitôt, voyant que vous ne veniez pas la chercher, est partie avec le docteur, monsieur Valentin et Fabrice.

– Et l'on vous a laissée seule ici, belle Marthe ! ce n'est pas bien, excepté pour moi, ajouta-t-il.

– C'est ce qui fait, poursuivit-elle, que mon mari n'est pas là pour vous recevoir. Il en sera bien fâché...

– Non pas moi ! ne manqua pas de dire La Reverdie.

– Mademoiselle Marguerite, reprit Marthe, aurait voulu dire bonsoir à Céline.

– Moi de même, j'ai voulu dire bonsoir. Savez-vous à qui ?

– Mais, continua Marthe, elle craignait que ce ne fût trop tard.

– Il n'est jamais trop tard avec ses amis... d'autant plus qu'alors on les trouve seuls, ajouta-t-il.

– Peut-être, acheva Marthe, sera-t-elle revenue à son idée.

– C'est peu probable. Elle oublie. Moi, je n'oublie pas. Je pense toujours à vous, belle Marthe, Pénélope insensible, pour mieux dire. J'y pense tellement qu'il m'arrive parfois d'y penser tout haut, comme aujourd'hui. Vous ne m'en voulez pas ?

– Si ! lui répondit-elle alors directement et très-net : c'était mal à vous comme à tout autre, puisque vous me forcez à le dire.

– Mais il fallait bien prendre la défense du beau sexe contre les malignes insinuations du docteur.

– En quoi cela me regardait-il ?

– Comment ! n’êtes-vous pas toujours la reine du village ?

– Je ne suis qu’une pauvre femme qui n’a jamais recherché ni mérité que l’on parlât d’elle en public. Je ne commencerai pas si tard.

– Allons, vous savez bien que vous êtes toujours la belle des belles, mon cousin de Romans le laisse assez voir, et moi je le déclare à tous sans qu’on me le demande. Enfin, que voulez-vous ! j’avais la tête tournée, c’est vrai ; mais c’est votre faute si je la perds. Je vous ai toujours devant les yeux, même quand vous n’êtes pas là. Vous avez beau être absente, je vous vois ; je pourrais dessiner de mémoire vos traits, votre taille, vos bras. Ce sera bien pis depuis ce soir. Ces bras surtout. Non jamais je n’oublierai celui que j’ai vu là ! Impossible désormais de me l’ôter de devant les yeux ! Il est maintenant caché, mais je le verrai toujours comme je l’ai vu tout à l’heure, comme je le vois !

Là-dessus, s’enflammant lui-même à ce souvenir et redevenu entreprenant, il voulut lui prendre la main... Elle la retira d’un mouvement très-sec.

– Je vais aller voir chez Céline, dit-elle.

– Non, c’est à moi d’y aller, et, à tout hasard, j’y passerai en sortant ; mais auparavant dites-moi que vous n’êtes plus fâchée...

– De cette santé ?... Je n’étais pas là, et n’aurais pu y répondre comme Perrette : mon mari y a répondu pour moi.

– Un mari n’est qu’un mari.

– Le mien est le mien, dit Marthe.

– Enfin, vous me pardonnez ; c’est là tout ce que je voulais savoir. Eh bien, là, de bonne amitié, donnez-moi la main.

Elle la lui donna pour en finir avec ce verbiage amoureux, qui lui semblait plus échauffé que d’habitude ; mais il voulut

profiter de ce qu'il tenait sa main pour l'attirer à lui. Elle l'arrêta d'un regard.

– Monsieur de La Reverdie, vous ne savez pas une chose, dit Marthe, toujours debout sur le seuil et croisant les bras.

– Je n'en veux savoir qu'une, ma toute belle.

– C'est que vous êtes ridicule et que moi je ne veux pas l'être, entendez-vous bien !

Et sans témoigner aucune crainte, avec le calme d'une statue qui descendrait de son piédestal, elle passa devant lui, se dirigea vers la porte d'entrée, et l'ouvrit toute grande... C'était parler assez clair.

Comme il s'en allait furieux de sa déconvenue, il rencontra Fabrice qui, pour ne pas laisser Marthe trop longtemps seule, s'était arrêté au bas de l'avenue du château, laissant le docteur et Valentin achever d'y monter avec Marguerite.

La Reverdie eut alors une nouvelle idée, encore plus subtile que celle dont on vient de voir l'issue. Il n'avait pas même pensé à entrer chez les Regard, tant il était sous le coup de son aventure manquée ; mais à ce moment le souvenir de sa conversation avec le syndic lui revint. Il arrêta donc Fabrice et lui dit, avec un mélange d'invention et de vérité qui était assez dans son caractère, alors même que cela n'était pas dans son intérêt :

– Le syndic m'a beaucoup parlé de vous aujourd'hui. Je crois que vous pourriez vous entendre et que vous feriez bien. Un procès n'est jamais agréable, et le syndic ne demande pas mieux non plus que de l'éviter. Il était de belle humeur, ce qui ne lui arrive pas tous les jours. À votre place, je n'attendrais pas à demain. Il vous a cherché pendant la soirée, et je crois l'avoir vu encore tout à l'heure à la salle du banquet.

Ceci était bien un tour de pêcheur, mais de confrère à confrère, pour se débarrasser d'un voisin et l'envoyer jeter sa ligne ailleurs. À ces tours-là Fabrice n'entendait rien.

– J'aimerais autant que le syndic n'eût rien à me dire, fit-il avec sa bonhomie habituelle ; mais il est mon supérieur, ajouta-t-il sans autre malice, et s'il veut me parler...

– Voulez-vous que nous allions chez lui ? demanda La Reverdie. Il est sans doute rentré, et, si cela vous met plus à votre aise, je vous introduirai.

– Mais mon épouse ! dit Fabrice : il faut au moins que je la prévienne et que je lui parle.

– Oui, mais le syndic qui vous attend aussi ! car (pour tout vous dire) je lui ai promis de vous envoyer chez lui, si je vous rencontrais. Il se lassera peut-être, voyant que vous n'arrivez pas.

À bout de raisons et poussé plus vivement qu'il n'en avait l'habitude, Fabrice se laissa faire.

Ils trouvèrent le syndic attendant, non pas Fabrice, mais son fils, dont il avait ses raisons pour guetter plus particulièrement le retour un jour de fête. La Reverdie ne lui en dit pas moins effrontément :

– Vous désiriez voir M. le régent : je vous l'amène, sachant que vous serez bien aise de causer avec lui.

Madame Judith était avec sa fille ; mais la Sabine se trouvait encore là. Jetant un regard d'entente au syndic, un regard tout différent à Fabrice, qui ne le vit pas même, elle se dirigea vers la porte.

– Oui, dit La Reverdie, vous causerez mieux seuls et à vous deux de votre affaire. Par conséquent, moi aussi je vous laisse.

Mais après quelques pas dans la cour avec la vieille fille :

– Pardon ! s'écria-t-il tout à coup : j'ai oublié quelque chose d'important à leur dire.

Et rentrant, mais la main toujours sur la porte comme un homme qui ne s'arrête pas :

– Vous paraissiez craindre que madame Marthe ne fût inquiète, dit-il à Fabrice. Voulez-vous que je l'avertisse en passant que vous avez été retardé, mais que vous allez bientôt revenir ?

– Oui, dit Fabrice avec distraction et déjà aux prises avec les « Hauh ! – On verra, – On pourra voir, » par lesquels, comme par autant de jalons, le syndic commençait d'établir ses lignes d'attaque autour du Pré aux Noisettes, croyant bien maintenant le tenir.

La Reverdie ressortit aussitôt, cette fois sans dissimuler le sourire dont sa figure s'éclaira presque diaboliquement dans la nuit.

– Ah ! se disait-il, ah ! je suis ridicule ! nous verrons bien ! Si c'est mon cousin qu'elle aime et ce qui la rend si fière, qu'elle, l'avoue alors, sans plus se moquer de lui, et je me retire ! Autrement... car pour son imbécile de mari !... De Romans saura au moins à qui il a affaire.

Ainsi lui parlait son amour-propre blessé, plus encore que ce qu'il appelait son amour. S'assurant que la Sabine n'était pas restée à l'attendre, il enfila rapidement la ruelle qui conduisait à la maison d'école, enjamba deux à deux les marches de l'escalier extérieur, ouvrit brusquement la porte et trouva Marthe encore dans la cuisine.

– Monsieur ! s'écria-t-elle.

– Ne nous fâchons pas, belle Marthe, dit-il en fermant la porte derrière lui : ne nous fâchons pas !

– Monsieur, répéta Marthe, qui vous a permis de revenir ici ?

– Eh ! eh ! quelqu'un, fit-il en ricanant, qui en a bien le droit, je pense, eh ! eh ! puisque c'est votre mari.

– Mon mari !

– Lui-même, sage Pénélope. Il est dans ce moment en affaires avec le syndic... chez lequel j'ai pris la peine de le conduire, eh ! eh ! Je les quitte à l'instant, et ce bon Fabrice a bien voulu se fier à moi pour vous dire, eh ! eh ! que vous ne l'attendiez pas. Voilà de ces idées qui ne viennent qu'aux maris, eh ! eh ! Voilà comment ils veillent sur leur trésor et comment ils l'apprécient. La moindre chose les en détourne ; mais en ont-ils jamais su le prix ! Une fois les maîtres, voilà comment ils aiment celles dont ils ne sont pas dignes ; ils ne s'en soucient plus. Au lieu que nous, qui ne voulons être que vos esclaves, rien ne peut nous décourager ; nous supportons tout, nous bravons tout, même une injuste colère...

Décidé à prendre sa revanche, et s'inspirant de ses anciens souvenirs, il allait continuer ce flot de douceurs à l'adresse de la femme et de railleries à celle du mari, lorsque, s'étant un peu arrêté, il fut soudain interrompu par ces mots :

– Monsieur de la Reverdie ment !

– Ah ! je mens ! s'écria-t-il, ah ! je suis ridicule, tandis que c'est votre mari qui l'est ! Je mens, quand je vous dis la vérité ! Et la vérité, c'est que je vous aime, insensible Pénélope, qui ne le serez pas toujours, j'espère ; car qu'est-ce que cela vous coûterait de m'aimer un peu, et qui s'en inquiéterait ? Pas votre mari, comme vous voyez. Ah ! je mens ! répéta-t-il en s'échauffant toujours plus. Ah ! je suis ridicule ! Eh bien ! non, je ne veux pas l'être.

À ces mots, il se jeta sur elle dans une fureur grotesque, et l'entoura de ses deux bras avant qu'elle pût s'en défendre. Déjà même, avec l'impudence d'un vieux chat qui faufile son museau sous le couvercle d'une jatte de lait, la figure penchée sur les

épaules de Marthe, il essayait d'en écarter le fichu qui les couvrait ; mais elle le repoussa rudement et y ajouta le plus magnifique soufflet qui ait jamais retenti aux oreilles d'un fat.

Il paraît que ce n'était pas le premier reçu, car il n'en fit que rire de son plus bel air de vainqueur émérite, et baissant seulement la tête comme sous l'orage, il étendit de nouveau les bras. Plus prompte et plus leste que lui, Marthe gagna le couloir ; il l'y suivit, mais elle était déjà dans sa chambre et s'y enfermait à double tour.

Ce n'était donc pas, comme il s'en était flatté sur la foi des prétendus maîtres en ce beau genre d'escrime, ce n'était donc pas le simulacre d'une vertu aux abois. Il aurait pu y réfléchir, mais Marthe ne lui en donna pas le temps.

– Monsieur, lui cria-t-elle de derrière la porte, maintenant vous allez partir, je pense.

– Non, répondit-il en frappant du pied, non je ne partirai pas.

– Eh bien, puisque vous m'y contraignez, je vous préviens que je vais ouvrir la fenêtre et crier *au voleur !* si vous ne partez pas sur le champ.

Cette menace lui fut un seau d'eau froide, qui lui rendit au moins la vue claire de la situation, si elle ne le calma pas. Ainsi forcé de se contenir, il n'en fut que plus exaspéré.

– Je vais partir, dit-il d'une voix basse ; mais un mot encore, dans votre intérêt comme dans le mien. Vous savez de quoi votre mari parle en ce moment avec le syndic. Prenez garde ! cette affaire peut vous mener loin, et c'est de moi surtout qu'elle dépend. J'ai découvert des titres, on a dû vous le dire, qui vous perdent ou vous sauvent, selon ce que je voudrai. Personne que moi n'en connaît au juste la valeur. Ainsi, prenez garde ! ne me poussez pas à bout ! Je puis les produire ou les

anéantir... vous les remettre, ajouta-t-il avec une pause... mais donnant, donnant !

Pour toute réponse, il entendit Marthe ouvrir brusquement la fenêtre et pousser les volets.

– Vous voulez que je vous perde, s'écria-t-il ; eh bien, je vous perdrai !

3.6.

La Reverdie gagna dans l'ombre la porte d'entrée, et Marthe ayant alors refermé les volets, il put descendre furtivement l'escalier. Il ne rencontra personne dans la ruelle et dans le village, seulement quelques groupes attardés. Passé ce premier mouvement de crainte et de honte qui l'avait porté à s'éclipser sans témoins, sa fatuité naturelle, jointe à ses projets de vengeance, lui fit presque regretter de n'avoir pas été vu. Il l'avait été cependant.

La ruelle était déserte ; mais sur les trois maisons qui la bordaient d'un côté, avec l'auberge et la place du village en face et l'école au fond, l'une, plus en arrière et comme encastrée entre ses deux voisines, avait dans cet intervalle une galerie à haute balustrade avec un « dôme » par-dessus, pour la protéger contre le vent, la pluie et le soleil. C'était là l'observatoire de la Sabine, car cette vieille maison, qu'on appelait les « Chambres chaudes » à cause de sa position abritée, était sienne et elle y demeurait. De son observatoire elle pouvait tout voir sans être vue ; et si, en général, elle n'en profitait pas autant que l'eussent fait sa cousine ou Perrette, c'est que le dédain du spectacle ou l'ennui de sa solitude l'en chassait. Mais, sur la fausse rentrée de La Reverdie, elle y monta aussitôt, pour voir si, comme elle n'en doutait pas, il avait voulu se débarrasser d'elle, et pour contrôler au besoin les explications du syndic à ce sujet. Elle s'assit derrière la balustrade, dont les ais brunis par le temps, mais en bon état, présentaient une surface pleine, à l'exception de quelques

découpures d'un goût rustique et figurant une bordure de trèfles. L'œil au guet par un de ces interstices, elle résolut d'attendre tout le temps nécessaire pour juger de celui que l'on passerait à traiter sans elle une affaire où l'on ne pouvait cependant rien sans elle ; mais son argent y importait sans doute plus que sa présence, puisque le syndic n'avait pas paru la désirer, et, comme elle l'en soupçonnait maintenant, préférait au contraire celle de La Reverdie à la sienne.

Elle fut donc bien étonnée de voir celui-ci ressortir presque à l'instant, plus étonnée encore de ce que, au lieu de suivre la rue, il entra dans la ruelle ; mais quand il monta l'escalier des Fabrice, c'est à peine si elle en crut ses yeux, bien que, même dans la nuit, ils fussent bons et perçants. Allait-il chercher Marthe, et la vente du pré était-elle déjà conclue ? Non, il restait. C'était du nouveau ! Cependant elle crut entendre comme des éclats de voix, puis, distinctement, un bruit de croisée et de volets qui s'ouvraient et se refermaient, tandis que presque au même instant La Reverdie sortait par la porte d'entrée sans être accompagné de Marthe ni même reconduit par elle, descendait seul l'escalier, seul la ruelle, où il ne se savait pas observé, et, devant l'auberge, prenait la direction du château, au lieu de retourner chez le syndic. Qu'est-ce que cela signifiait ? Assurément quelque chose ; mais quoi ?

Était-il possible que Marthe ?... Sa haine aurait bien voulu le croire, son bon sens s'y refusait. Sur La Reverdie, au contraire, son opinion, fort indifférente d'ailleurs, était aussi exempte de scrupules qu'elle l'en jugeait exempt lui-même. Le champ des suppositions était donc libre ; mais que fallait-il supposer ? Un point seul était clair, évident : c'est que La Reverdie savait Fabrice absent de chez lui quand il y était allé. Pour le moment ce point suffisait.

La vieille fille en était si occupée que, lorsque Fabrice, heureux d'être débarrassé du syndic et de rejoindre Marthe, apparut, à son tour, sous l'observatoire, il y eut comme une voix invi-

sible qui disait : « On garde son pré, mais une femme est plus difficile à garder. » Avait-on pensé tout haut ou parlé avec intention ? Toujours est-il que Fabrice crut entendre ces mots ou quelque chose d'approchant. Il n'y vit, d'ailleurs, qu'une allusion plus ou moins moqueuse à son aventure avec Perrette, et si c'était la Sabine qui l'avait ainsi salué dans l'ombre, il crut de sa dignité de ne pas relever la tête, et de fait cet oracle invisible ne l'émut guère.

Mais il n'en fut plus de même après la conversation qu'il eut avec Marthe en rentrant.

– Tu viens de chez le syndic ? lui dit-elle.

– Oui ; comment le sais-tu ?

– Mais, de M. de la Reverdie.

– Ah ! c'est vrai, je l'avais oublié.

– Il a prétendu venir de ta part.

– C'est-à-dire qu'il me l'a offert, par politesse, je pense, et j'ai accepté sans y faire beaucoup d'attention, ne croyant pas trop qu'il eût vraiment cette pensée.

– Eh bien, il est venu. Mais que te voulait le syndic ?

– Me faire des offres pour le pré.

– Et que lui as-tu répondu ?

– Pas grand'chose d'abord. Je le laissais dire, n'étant pas fâché de savoir une bonne fois le fond de sa pensée. Il avait une petite pointe de vin, mais sa langue n'en allait pas beaucoup plus vite que d'ordinaire ; la mienne n'est guère pressée non plus, à ce qu'on dit ; en sorte que, le voyant prendre son temps pour avancer, je prenais aussi le mien pour reculer. Sans mauvaise intention, d'ailleurs : ainsi, cela m'était bien permis, je pense ? demanda Fabrice avec simplicité.

– Oh ! ce n'est pas toi qui auras jamais de mauvaises intentions, s'écria Marthe ; ils devraient bien le savoir, tous ces envieux ! Mais plus que jamais, en effet, nous avons besoin de prudence. Enfin, comment t'en es-tu tiré ? conte-le-moi, ajouta-t-elle d'un ton moins sérieux.

– Je le laissais donc aller à sa guise, reprit Fabrice, quoique cela m'impatientât terriblement, surtout par l'idée que tu m'attendais. Souvent même il s'arrêtait tout court, pensant déjà me tenir peut-être ; mais moi, naturellement, je m'arrêtais aussi, n'ayant garde de bouger. Et alors il rempoignait par un « hauh !... » sans se presser davantage. Je crois vraiment que j'aime mieux Perrette ; elle en dit long, mais avec elle c'est encore plus vite fait. Enfin, après autant de tours et de détours qu'une vieille truite expérimentée, ou plutôt comme un fin pêcheur qu'il est aussi dans son genre, ne jetant d'abord sa ligne dans un endroit que pour la jeter au bon moment dans un autre, il y mit successivement pour appât quatre mille, quatre mille deux cents francs : je ne mordais pas ; quatre mille huit cents : les yeux me sortirent bien un peu de la tête ; cinq mille ! Ma foi, j'ouvris la bouche alors...

– Notre pauvre pré ! s'écria Marthe.

– C'était son dernier mot, reprit Fabrice : j'aurais eu beau continuer à faire la petite bouche, évidemment il ne voulait rien ajouter de plus. Je l'ouvris donc... pour lui répondre, et vraiment, je le confesse, j'avais besoin de parler à mon tour.

« Monsieur le syndic, lui dis-je, cinq mille francs, c'est beaucoup. » Il me regarda : « Que cela ne vous inquiète pas ! fit-il, je ne me dédis point ; et vous, est-ce dit ? » Je repris : « C'est plus que mon pré ne vaut, non pas pour moi, ni pour vous, je suppose, mais pour lui... » Il me regarda encore plus... « Et puis, continuai-je, voyant qu'il attendait où je voulais en venir, je ne sais si vous le savez, mais dans tous les cas mon devoir est de vous le dire : M. de la Reverdie prétend qu'il y a un ancien droit de passage... – Hauh ! cela peut s'arranger ! interrompit-il tout

de suite. — Je l'espère ; mais enfin, puisqu'on a soulevé cette question, j'aime mieux ne pas vendre mon pré qu'elle ne soit éclaircie. Il me semble même que je le dois : ne le trouvez-vous pas aussi, monsieur le syndic ? — Pourquoi ? répondit-il sans avoir l'air de comprendre : une fois le pré à un autre, cela ne vous regarde plus. — Sans doute, répliquai-je ; mais si ce droit n'existait pas ?... — Oui, fit-il brusquement, mais il existe ! — Alors, dis-je, mon pré ne vaut pas cinq mille francs. — Mais puisqu'on vous les donne tout de même ! s'écria-t-il. — C'est trop ou trop peu, je ne veux ni l'un ni l'autre, monsieur le syndic ; je veux savoir exactement la valeur de mon pré, et me décider sur cela, non autrement. » Et ma foi, j'ajoutai : « Je ne suis qu'un pauvre homme, mais je veux aussi la vérité et la justice. Vous voyez donc bien qu'avant tout il faut que cette question de passage soit vidée, et que je vous devais là-dessus, comme à moi, de vous avertir. » Nous étions restés dans la cuisine, auprès de la cheminée. Il traçait des ronds dans la cendre avec la pointe du tisonnier. « Je comprends, fit-il tout à coup en relevant sur moi ses petits yeux gris, mais aussi fixes et ouverts que ceux d'une écrevisse. Je comprends ! Vous espérez mieux ; mais vous pourriez vous tromper, ajouta-t-il. — Avec tout le respect que je vous dois, monsieur le syndic, lui répondis-je, c'est vous qui vous trompez dans cette supposition. Je n'attends ni mieux ni pis, mais ce que Dieu décidera. Tenez, je vais achever de tout vous dire, comme, en venant ici amené par M. de la Reverdie, j'en avais pris la résolution. Cinq mille francs sont une belle somme, et je n'ose croire que, même exempt de toute servitude, mon pré les vaille ; mais rien ne me le payerait assez, s'il faut en convenir ; le double et le triple ne me tenteraient pas. Si vous voulez savoir tout le fin fond de ma pensée, autant que je la sais moi-même en ce moment, mon pré, fût-il grevé de ce droit douteux qu'on essaye d'élever contre lui, eh bien, je crois encore que je le garderais tel quel, et que mon épouse ni moi ne nous en défierions jamais, même si on nous chassait du village, ce qui, j'espère, au moins, n'arrivera pas. — C'est aussi votre dernier mot ? demanda-t-il sourdement. — Oui, monsieur le syndic. —

La commune vous fera un procès, et un procès, cela coûte ; si votre pré y passe, le bel avantage ! – À la garde de Dieu ! répondis-je en me levant. Mais, pour terminer la chose un peu plus en douceur : « Vos offres, repris-je, n'en sont pas moins honorables... – C'est bon ! fit-il, n'en parlons plus ! – Et je vous en remercie, ajoutai-je... – Hauh ! fit-il encore, je n'aime pas les remerciements. Voilà comment nous nous sommes quittés. Je ne m'en repens pas, ni toi non plus, j'espère ; mais il ne faut point nous faire illusion, nous avons maintenant un ennemi déclaré !

– Nous en avons un autre, dit Marthe.

– Un autre qui nous en veuille autant que le syndic ?

– Plus encore, peut-être.

– Mais qui ?

– M. de la Reverdie.

Et moitié riant, moitié renfonçant ses larmes dans ses yeux, Marthe, en femme sincère et confiante, raconta brièvement et modérément les deux visites de La Reverdie. « Car il m'en a fait deux, dit-elle, la première, sous le prétexte de venir chercher mademoiselle Marguerite, et sans doute avant de t'avoir rencontré. Je lui ai dit qu'il était ridicule, et cela l'a rendu furieux. Mais vraiment il l'était ! Si tu avais vu, surtout quand je l'ai menacé de crier au voleur, comme il a bientôt pris la fuite. Je le regardais de derrière le contrevent. Il n'a jamais eu si belle peur. J'étais pour pleurer de colère, mais cela m'a presque fait rire de le voir descendre l'escalier quatre à quatre et la ruelle sur la pointe du pied. »

Ayant ainsi pesé à dessein sur ce qu'il y avait eu de réellement grotesque dans la folle équipée de La Reverdie, de ce « vieux complimenteur, » comme elle se bornait à l'appeler, Marthe, pour achever d'en adoucir l'effet sur Fabrice, l'embrassa avec un surcroît de tendresse, mais qui faillit encore mieux faire couler ses larmes sous son nouvel effort souriant.

Fabrice n'y fut pas trompé.

– Oh ! oh ! disait-il en se promenant dans la chambre où le peu d'espace, même en longueur, le forçait à se retourner comme un lion dans sa cage ; oh ! oh ! monsieur de la Reverdie ! non content de manquer à mon épouse, vous la faites pleurer ! eh bien, nous verrons ! nous verrons si ma haie aux noisettes ne m'en fournira pas de quoi vous casser les dents !

– Non, non ! s'écria vivement Marthe. Il n'en vaut pas la peine. Ne lui fais pas cet honneur : il a déjà eu tout ce qu'il méritait.

Mais Fabrice allait toujours s'écriant :

– Vous me le payerez, monsieur de la Reverdie, vous me le payerez !

– Non, répétait Marthe, promets-moi que non. Il a dû partir trop sottement ; sois sûr qu'il ne s'en vantera pas.

– Je l'entends bien ainsi, dit Fabrice, et c'est justement pour qu'il se taise... Mais la Sabine ! fit-il tout à coup.

– La Sabine !

– Oui. Je comprends maintenant.

Et il rapporta ce qu'on lui avait crié au passage.

– Ce ne peut être qu'elle, conclut-il. Elle l'aura vu aller et venir. Notre secret n'est plus à nous.

Les pleurs de Marthe alors débordèrent. Elle se jeta dans les bras de son mari, et ils se tinrent ainsi embrassés sans rien dire, Fabrice, la figure aussi mouillée de larmes, mais de celles de sa femme encore plus que des siennes. La voyant affligée, c'est lui qui tâchait de la calmer à présent.

– Console-toi, lui dit-il, nous nous aimons ; qu'est-ce que le reste ?

– Oh ! non ! ils sont trop méchants ! Que leur avons-nous fait ?

– Rien ; mais le bonheur, quel qu'il soit, donne toujours aux autres l'envie de le détruire.

– Eh bien, s'écria Marthe, allons-nous-en d'ici ! Vendons-leur notre pré, donnons-le-leur plutôt, puisqu'ils veulent nous le prendre. Mais qu'au moins ils cessent de nous tourmenter, et que nous puissions les oublier en ne les voyant plus. Oui, partons !... abandonnons-leur tout ! qu'ils nous prennent tout, excepté notre amour et notre bonheur. On trouve partout à travailler. Je travaillerai aussi. Oui, allons-nous-en ! répétait-elle dans sa douleur.

– Cela ferait encore mieux jaser, reprit Fabrice. Plus tard, je ne dis pas ! si cela continue. Nous recommencerons ailleurs notre pauvre vie. Avec toi elle sera toujours heureuse. Mais, pour le moment, nous aurions l'air de fuir. Il faut tenir tête : c'est notre devoir. Je trouverai bien le moyen de faire taire La Reverdie et même la Sabine ; sinon je leur dirai publiquement leurs vérités à tous deux. Nous avons d'ailleurs de bons amis, M. Valentin, mademoiselle Marguerite et même le docteur. Et puis, je veux voir, si on aura bien le courage de m'intenter ce procès ; si je le perds, ils en auront la honte ; si je le gagne, nous partirons alors. Le monde est méchant ; mais quand il n'a plus d'intérêt à l'être, il redevient juste. Nous verrons qui aura le dernier mot. Et surtout, le dernier mot, c'est Dieu.

– Ainsi soit-il, dit Marthe en s'agenouillant devant le lit pour faire leur prière.

Fabrice, resté debout, la prononça à haute voix. Mais arrivé à ce grand mot : « Pardonne-nous... » il s'arrêta subitement. Marthe leva sur lui ses yeux de nouveau, baignés de pleurs. « Comme nous pardonnons, » continua-t-il non sans effort. Mais quand il eut achevé la prière, sa figure était redevenue plus sereine.

Il alla fermer la porte d'entrée et s'assurer que tout était bien en ordre.

Quand il revint, il trouva Marthe en train de se déshabiller et d'arranger ses cheveux qui lui retombaient d'un seul flot sur les épaules, comme sur de la neige une coulée de lave du plus beau noir, çà et là veiné de blanc.

Certes, Fabrice ne regardait pas les bras de sa femme du même œil que La Reverdie : il les regardait cependant. Elle lui en mit un autour du cou, tandis que de l'autre, replié en arrière, elle achevait de ramener ses cheveux.

– Encore un trésor, dit-il, qu'on ne me peut prendre.

Et le bon Fabrice, y appuyant ses lèvres, eut un de ces sourires par lesquels il se témoignait à lui-même que tous les biens du monde, y compris le Pré aux Noisettes, s'il le fallait, ne lui paraissaient rien en comparaison de sa Marthe bien-aimée.

3.7.

Il y eut quelqu'un ce soir-là qui fut presque aussi en colère que Fabrice, sans en avoir la même cause et le même droit. C'était Valentin. Le refus de Marguerite de danser avec lui l'avait peiné ; l'intérêt qu'elle parut prendre à la conversation de Matigny le blessa. Lui plaisait-il ? L'encourageait-elle ? Ces questions (l'amour ne s'en fait jamais de petites) lui portaient la mort dans l'âme, le mettaient tour à tour à la torture et en fureur. Le docteur, qui l'observait aussi comme un patient, reconnut sans doute qu'en ce moment il n'était pas le sien, car il jugea à propos de lui épargner ses dissertations pour le moins inutiles. Mais comme Balthazard n'était pas homme à s'en passer quand il lui en venait de belles à l'esprit, et que, plus elles lui semblaient mériter l'attention, plus il y craignait les interruptions capricieuses de Marguerite, il ne lui était resté d'autre ressource que d'en gratifier Fabrice. Aussi, quand on fut en route, s'empara-t-il peu à peu de ce dernier, pour lui faire part d'un nouveau mode d'amputation beaucoup plus expéditif, et qu'il appelait en conséquence la « tachytomie ». Il ne s'agissait que de fabriquer un instrument dans le genre de la guillotine ; car autant le docteur, qui abhorrait la peine de mort, réprouvait l'emploi de cette machine et de toute autre pour le cou humain, autant il en caressait l'idée pour les jambes et les bras, où l'humanité n'aurait du moins pas à gémir de ses exécutions. « On pourrait aussi l'appliquer aux poissons, ajoutait-il, une petite guillotine de poche les tuerait bien plus sûrement et plus vite que de leur tordre imparfaitement le cou et de les noyer

d'air par les ouïes. » Le bon Fabrice n'écoutait pas tout cela sans frémir, car il n'aimait guère non plus ce dernier genre d'opération, et il ne le pratiquait jamais pour son compte les yeux bien ouverts, quoique toujours, en revanche, d'une main sûre et rapide. Il aurait donc voulu qu'on n'y reportât pas sa pensée ; mais le docteur, lui prenant et lui serrant le bras, le tenait sous le couteau, c'est le cas de le dire. Il expliquait en détail celui de sa machine, comment on l'armait, comment elle partait, et, tenant toujours le bras de Fabrice, il s'arrêtait même pour la figurer avec ses doigts. Mais aussi, par là, Fabrice et lui se trouvaient quelquefois en arrière, ou Marguerite et Valentin en avant, si l'on aime mieux envisager sous cet aspect ce résultat inattendu des dissertations du docteur.

En effet, n'ayant apparemment rien à se dire, puisqu'ils ne se disaient rien, les deux jeunes gens allaient toujours du même pas, chacun à l'un des bords de la route, sans empiéter même sur l'espace vide que venait faire entre eux la marche lente de leurs compagnons plus âgés. Insensiblement, toutefois, ce vide se rétrécissait, et Valentin se rapprochait assez de Marguerite pour qu'elle n'eût pas l'air de retourner au château toute seule ; mais il continuait de garder le silence, elle aussi.

- Nous jouons on ne peut mieux notre rôle, dit-elle enfin.
- Quel rôle ?
- Celui de muets, il me semble. Il étonnerait fort le docteur, de ma part du moins.
- Et moi, il me faut bien m'en contenter, puisque c'est le seul qu'on me laisse.
- Je croyais pourtant que celui de l'amitié...
- Une amitié qui, même au bal, retire sa main.
- Voilà donc la raison de ce beau silence !
- Oui, la première, ajouta franchement Valentin.

– Et la seconde ?

– D'autres savent mieux que moi vous dire de belles choses.

Elle le regarda, ses yeux riants ouverts sur les siens, avec une sorte d'étonnement naïf et malicieux à la fois. Puis elle lui tendit la main et, sans doute afin de n'avoir pas l'air de la retirer encore, en se remettant en marche à côté de lui, elle accepta son bras.

– Voilà pour la première raison, dit-elle.

– Et pour la seconde ? fit à son tour Valentin.

– Oh ! pour la seconde... pour la seconde... demandez au docteur, qui s'entend en belles choses et à en dire, tellement qu'il nous oublie. Oui, demandez-le-lui. Et, quittant le bras de Valentin : – Docteur ! appela-t-elle, eth ! eth ! nous vous attendons, docteur !

Il arriva bientôt avec Fabrice ; mais, comme il avait dû doubler le pas pour les rejoindre, sa marche en garda quelque chose d'accélééré qu'il ne put maîtriser tout d'un coup ; de sorte que, tirant après lui son compagnon de chaîne, effectivement enchaîné par le fil de la dissertation, ils se trouvèrent de nouveau à distance. Valentin s'en aperçut le premier.

– Vous dites donc, reprit-il, que sur la seconde raison le docteur pourrait m'apprendre...

– Il ne vous apprendrait rien de plus que ce que vous savez.

– Et qu'est-ce que je sais ? demanda Valentin.

– Que les plus belles choses, comme il recommence à en dire à ce pauvre Fabrice qui n'en peut mais, que les plus belles choses, répéta-t-elle, ne valent pas le moindre petit mot d'amitié ; mais vous faites comme lui, vous ne me le dites pas,

Valentin, quoique à présent vous ne soyez plus muet ; vous n’y pensez pas même.

– Je n’y pense pas, Grittly ! oh ! comment pouvez-vous le dire, vous qui savez encore mieux que moi combien je vous aime... d’amitié. Eh bien, oui, d’amitié ! continua-t-il avec enthousiasme : oui, la vôtre est tout pour moi ; elle est belle, elle est noble, elle est pure ; elle soutient ma vie, elle l’élève ; mais je la veux tout entière, et je l’ai tout entière, n’est-ce pas ? Personne ne me l’enlèvera ? personne ! personne !

– Non, fit-elle, ne pouvant retenir ce non. Mais craignant d’en trop dire : – Docteur ! appela-t-elle de nouveau : Docteur !

– Personne ! répéta Valentin, pas même Céline ?

– Pas même Céline, quoique je l’aime bien.

– Ni le docteur ?

– Ni le docteur.

– Ni Fabrice ?

– Ni Fabrice.

– Ni un autre ?

– Ni qui que ce soit ; mais si vous m’en nommez encore un, je vous retire mon amitié et je la lui donne.

– Chère, chère Grittly !

– Docteur, ne montez pas sans nous l’avenue : eth ! eth ! attendez-nous !

Il obéit, et quoique toujours si lancé qu’il enjambait déjà la première rampe, il s’arrêta soudain. Fabrice méditait sa retraite et saisit le moment favorable pour l’exécuter.

Ils montèrent alors l'avenue à eux trois, Marguerite ayant pris le bras du docteur pour plus de sûreté qu'il ne lui échapperait pas encore, et quand elle se sentait fatiguée, s'appuyant aussi de l'autre côté sur Valentin.

– Devinez, dit-elle en se tournant vers son nouveau compagnon, mais se retournant aussitôt vers l'autre pour lui faire signe de bien écouter la réponse, devinez sur quoi, tout à l'heure, Valentin et moi nous étions en train de nous disputer ?

– Sur la médecine ? dit le docteur, qui, les voyant rire et riant lui-même, ajouta : La médecine sociale... pourquoi pas ? tout le monde s'en occupe et, par le fait, il faudra bien que tout le monde y passe ; mais elle sera dure à avaler.

– Eh bien, Valentin et moi, reprit Marguerite, nous n'avons pas au moins de ces belles idées. C'était tout simplement sur l'amitié.

– Et aussi, fit Valentin, sur autre chose.

– L'autre chose, fit le docteur, est une triste chose.

– Vous voyez, que disais-je ? s'écria inconsidérément Marguerite, qui rougit, mais heureusement dans l'ombre, et d'ailleurs le mot était lâché.

– Enfin, reprit le docteur, que ce fût sur cela ou sur autre chose, vous vous disputiez. Entre amis et sur l'amitié même on dispute, on dispute sur tout, vous voyez ! La vie n'est qu'une dispute...

– Non pas du moins pour Marthe et Fabrice, répondit Marguerite, qui avait hâte d'en venir à un autre sujet. Ils ne se disputent jamais.

– Mais on leur dispute leur pré : cela revient au même.

– Et avec de vieux titres encore, que mon cher cousin a eu la malice de déterrer de leur tas de poussière lorsque personne n’y songeait. Il me prend parfois des envies de les brûler.

– Gardez-vous-en bien ! fit le docteur d’un ton sérieux ; gardez-vous-en bien... avant de les avoir examinés !

– Mais je ne puis pas les lire, ni Valentin guère plus que moi.

– Alors il faut que ce soit un autre.

– Mais qui ? Le temps presse, et je n’ai personne sous la main.

– Au contraire : justement sous la main.

Et le docteur, pour se faire mieux comprendre, se crut permis d’avancer davantage le bras de Marguerite dans le sien et de lui donner une petite tape en guise de caresse.

– Quoi ! vous sauriez déchiffrer cette abominable écriture ?

– Eth ! j’ai su ou j’ai vu dans mon temps bien des choses, des choses curieuses, sans parler des tristes, et même de plus tristes que votre grande affaire du Pré aux Noisettes. Mais laissons cela ! Je voulais seulement dire que j’ai été aussi un curieux autrefois, que pour vous je suis bien capable de le redevenir, et que des papiers qui intéressent tant mons de La Reverdie m’intéressent, eth !

– Vite, vite ! s’écria Marguerite, je sais où ils sont ; vous aurez encore le temps d’y jeter un coup d’œil.

À peine entrés au château et le docteur et Valentin introduits au salon par la nourrice, Marguerite, une bougie à la main, courut à la chambre de M. de la Reverdie. Elle revint presque aussitôt vers eux :

– St ! st ! leur dit-elle en entr’ouvrant la porte, j’ai les vieux papiers. Dépêchons ! ma nourrice fera la garde pour nous avertir au besoin.

Ils la suivirent. Les parchemins étaient sur la table, marqués d’un signet en deux ou trois endroits. – Lisez, dit-elle, pendant que je vais chercher encore ; il est très-cacheur : je l’ai vu jeter derrière ses livres et ses statuettes jusqu’à des cigares, pour les retrouver, disait-il, quand ils seraient bien secs.

Les signets étaient placés aux endroits que nous connaissons déjà. – Les registres ? Valentin m’a aussi parlé de registres, dit le docteur. Marguerite, toujours furetant dans la bibliothèque, passant sa main partout où elle voyait quelque vide, se haussant sur la pointe des pieds et gravissant même l’escalier mobile pour atteindre les derniers rayons, Marguerite, disons-nous, sans abandonner ses recherches, indiqua du doigt un vieux bahut dans un coin de la chambre. – J’ai tout trouvé là, dit-elle : voyez s’ils y sont.

Les registres y étaient en effet. Le docteur les parcourut d’un œil exercé, tournant rapidement les feuillets, pour ne s’arrêter qu’aux endroits où il y avait chance de rencontrer quelque nouveau détail ; mais de temps en temps il secouait la tête : – Ni plus ni moins, dit-il ; c’est toujours la même répétition. Voyons encore les parchemins.

– C’est drôle ! fit-il, en voici un sans signature. Manquerait-il un feuillet ?

Tous trois eurent la même idée, et Valentin se mit aussi à chercher.

Marguerite, en ce moment juchée sur l’escalier mobile, cherchait en vain à insinuer ses doigts dans un tas de brochures sur lequel était couché un gros tome y faisant l’office de presse-papier. La main était pourtant suffisamment petite, les doigts

suffisamment longs et minces, mais aussi le gros tome semblait prendre plaisir à y peser.

– Ce tas de papiers m’est suspect, dit-elle ; mais ce gros vilain livre me retombe toujours sur les doigts, et je n’ose déranger les brochures. Venez ici, Valentin, vous m’aidez.

Il était à côté d’elle, le bras par-dessus l’épaule de Marguerite pour écarter le volume, tandis qu’au bas de l’échelle roulante, la tenant du pied en respect, le docteur les considérait.

Les jolis doigts couraient, de feuille en feuille, soulevant légèrement celles-ci de leur ongle rose, trop vite même au gré de celui qui avait sa main au-dessus.

– Enfin ! s’écria Marguerite, sentant plus de résistance et un contact plus rude ; enfin !

Et elle retira une feuille de parchemin, juste celle qui manquait.

Elle fit dégringoler Valentin devant elle, et courut sur l’épaule du docteur qui, après avoir reconnu la suite d’une longue et minutieuse délimitation d’héritages, trouva, d’autant plus aisément qu’on l’y avait signalé par une croix en marge, un passage qui parut l’intéresser, car il le relut tout bas avec attention.

– Est-ce bon, est-ce mauvais ? demanda Marguerite.

– Pas mauvais, répondit le docteur ; surtout que La Reverdie l’ait caché, ajouta-il d’un air de réflexion.

Et il plaça tranquillement le parchemin dans sa poche.

– Que faites-vous ? s’écria Marguerite.

– Je mets ce titre en dépôt.

– Vous allez le mettre en dépôt ?

– Oui, on dépose les titres.

– Chez qui ?

– Mais, chez moi, vous voyez ! – Écoutez ! reprit-il rapidement, laissez-moi faire ; je me charge de tout. Nous en reparlons.

– Mais si l'on venait à savoir...

– Personne n'en saura rien, puisque nous seuls le savons et que nous ne le dirons pas, La Reverdie encore moins que nous : il s'en gardera bien. Mais, j'y pense, il n'aurait qu'à venir ! Sauvons-nous !

Ils se hâtèrent de tout remettre en place. À peine avaient-ils fini, qu'ils entendirent un coup de cloche. Ils regagnèrent précipitamment le salon.

– C'est la cloche de la cour, dit Marguerite. Heureusement la chambre de mon cousin ne donne pas de ce côté.

– J'aime autant qu'il ne me trouve pas ici, dit le docteur, quoique je me promette désormais du plaisir à l'observer ; mais, pour ce soir, je me contenterai, en passant dans la cour, de le saluer. Adieu ; pas un mot, Valentin, pas un mot ! Eth ! partons !

Ils traversèrent rapidement la cour et eurent le temps d'arriver à la grande porte comme on ouvrait, car on la fermait la nuit. La Reverdie en déboucha, la mine assez refrognée d'avoir dû attendre, dans l'état d'irritation où il était ; mais il reprit un air dégagé en voyant le docteur.

– Eh bien ! eh bien ! lui dit-il, non content d'aller au bal, vous donnez la collation aux jeunes filles, vous les reconduisez... Pour un docteur, ce n'est pas mal.

– Que voulez-vous ! répondit le docteur en croisant La Reverdie sous la porte : que voulez-vous ! on est amoureux à tout âge ; vous en savez quelque chose, ajouta-t-il, sans savoir lui-

même à quel point il touchait juste dans ce moment. Et puis vous nous aviez si bien prêchés aujourd'hui sur les dames ! cela m'a enflammé.

– Et sans doute aussi le beau page ? car vous avez avec vous un beau page, fit La Reverdie en regardant Valentin.

Celui-ci, qui avait déjà passé, se retourna fièrement.

– Un cortège complet, se hâta d'ajouter le docteur ; car nous avons même un majordome, l'époux de la belle Marthe, dont vous aviez si bien chanté les louanges, que, malheureusement, du moins malheureusement pour nous, il a abandonné son poste avant la fin et s'en est déjà retourné. Mais il est tard : monsieur de la Reverdie, j'ai bien l'honneur...

Et lui faisant, comme il venait de le dire, l'un de ses plus beaux saluts, le docteur reprit avec Valentin le chemin du village, où achevaient de s'éteindre les dernières lumières et les derniers bruits.

3.8.

Un homme cependant et des plus rangés, veillait encore : c'était le syndic. On ne s'en fût pas douté, à voir sa maison se détachant à peine de l'ombre, et dans un tel silence, qu'elle semblait dormir elle-même. La cour, la grange, l'écurie, tout dormait en effet, tout, excepté le maître, qui, après le départ de Fabrice, s'était encore senti moins d'humeur qu'auparavant à gagner son lit. La conduite de son fils Rodolphe était le secret tourment de son orgueil paternel, comme le Pré aux Noisettes celui de son ambition de propriétaire. L'irritation que le propriétaire éprouvait en ce moment n'avait pas calmé celle du père ; elles s'excitaient l'une l'autre à se décharger en commun sur le fils, et celui-ci risquait fort de payer pour les deux.

Déjà résolu à l'attendre pour voir quand et comment il rentrerait, il l'était maintenant à le recevoir de la belle façon ; mais on eût dit que le fils le pressentait, car il n'arrivait guère. Afin de ne pas le mettre sur ses gardes, le père éteignit la lampe et fit ainsi dans la maison une obscurité complète, moins noire toutefois que ses pensées.

Comme il y était plongé, il crut entendre un bruit de pas dans la cour de derrière, où l'on arrivait par le jardin et les prés. Il s'y glissa dans l'ombre par un passage intérieur que le fils devait prendre pour monter à sa chambre, située au-dessus. Ne l'ayant pas rencontré et n'entendant plus rien, il entr'ouvrit la porte qui donnait sur cette cour, sorte d'enclos irrégulier bordé de hangars et d'un petit bâtiment attenant à la maison, dans le-

quel se trouvaient le pressoir, la cave et un grenier. Tout y était désert et silencieux.

Il poussa jusqu'au jardin. De là il vit, mais déjà dans les prés et disparaissant bientôt sous les arbres, deux hommes portant quelque chose sur une civière ; il crut reconnaître la forme d'un petit tonneau, qui apparemment n'était pas vide, puisqu'il avait fallu s'y mettre à deux. Il allait crier : Au voleur ! mais une réflexion le retint, réflexion terrible pour un père : Si Rodolphe était l'un des porteurs, et qu'en donnant l'alarme il le fît reconnaître !... Il rentra donc, ralluma, la lampe, et alla dans la cave. Un petit tonneau qu'il y avait laissé vide n'était plus là ; évidemment on venait de le remplir à l'un des grands fûts à l'allemande dont c'est aussi l'usage au pays de Lunay. Il y en a qui peuvent contenir en un seul vase dix et même vingt mille bouteilles. Ceux du syndic n'atteignaient pas ce chiffre, cependant ils étaient d'assez belle taille pour que l'absence d'une cinquantaine de bouteilles pût, au mesurage, y passer aisément sur le compte du déchet. Le fils n'avait, sans doute, voulu que continuer secrètement la fête avec quelques bons vivants comme lui, peut-être jouer une farce à son père. Celui-ci le crut ou le voulut croire ; mais il n'en secoua pas moins la tête avec colère : « Et encore, se dit-il, un vin sur lequel il sait bien que je perds ! » En effet, croyant à la hausse, il avait refusé de le vendre, et l'on était à la baisse. Que cela du moins n'eût pas retenu son fils, il en serrait aussi les dents sous ses lèvres. Il se détermina toujours plus de l'attendre, fût-ce jusqu'au jour.

Sans trop tarder cependant, car il n'était guère qu'une heure du matin, le petit tonneau reprenait le chemin de sa demeure ordinaire ; mais, au lieu d'y retourner comme il en était sorti, c'est-à-dire délicatement porté en litière, c'était tout bonnement à pied cette fois, en roulant sur lui-même, et sous la conduite d'un seul homme pour le guider. Un seul lui suffisait, vu la légèreté qu'il avait acquise dans l'intervalle. Ainsi, du moins, en jugèrent ceux qui la lui avaient donnée, d'abord en y travaillant dès cette nuit, puis en mettant à part et à l'abri le

reste de son contenu pour d'autres libations mystérieuses ; mais afin qu'on ne s'aperçût de rien, le petit tonneau revenait à la maison en compagnie, hélas ! du fils de la maison même.

Le second porteur, qui n'était autre que le mari de Perrette ou le citoyen Prenleloup, les avait un moment convoyés tous les deux ; mais, les voyant marcher l'un devant l'autre d'un bon pas et de bonne amitié, il jugea inutile d'être de ce nouveau voyage : à vrai dire, il le préférait, le syndic, s'il s'éveillait, étant pour lui le syndic, et non un père. Il regagna donc la porte d'une espèce de mesure aux murs rapiécés, accroupie derrière le village. C'était là qu'il demeurait et que le tonneau, comme un petit brick de contrebande, venait de déposer sa cargaison, non pour la première fois peut-être.

Le jeune capitaine au long cours le ramenait gaiement par les bords de la route directe, afin d'amortir le roulis de sa coque vide sur le flot plus uni de la rive des prés. Confiant dans les étoiles qui seules le voyaient, il n'avait besoin, pour diriger son frêle bâtiment et le maintenir en course, que de le pousser tantôt de la main, tantôt du pied même, afin de ne pas se courber et de marcher plus à l'aise ; mais, soit par l'effet de ce changement d'attitude, soit par l'effet du grand air agissant sur les nombreuses rasades de la soirée, il lui sembla que les étoiles se mettaient à danser sur sa tête, et que son compagnon de route avait envie de les imiter. Un coup de pied encore plus impérieux n'eut pas le résultat qu'il en attendait ; le petit tonneau offensé prit décidément le large et, comme un jeune poulain qui vient de sentir le fouet, exécuta dans les champs les ruades les plus capricieuses. Son maître se précipita après lui ; mais ce ne fut pas non plus sans détours qu'il parvint à le rattraper. Aussi ne manqua-t-il pas de le châtier de plus belle ; là-dessus, le rétif de reprendre la fuite, et, toujours poursuivi, toujours s'échappant, de courir loin du port de nouvelles bordées. — Diantre de tonneau ! s'écriait le fils du syndic, qui, avec des goûts à lui, se sentait néanmoins de ceux de son père ; diantre de tonneau ! nous ne pouvons pas le perdre pourtant ! Enfin, profitant d'un fossé au

bas d'une pente, il le retint non-seulement sous son pied, mais sous ses deux jambes, et l'enfourcha du coup pour être plus sûr de lui. – Sorcier de tonneau ! à présent marcheras-tu ! s'écriait-il en se balançant et piquant des deux sa monture. Celle-ci ne fit d'autre mouvement que de tourner sur elle-même et de se débarrasser de son cavalier ; mais s'y cramponnant du fond du fossé et l'étreignant de ses deux bras : – Diable de tonneau ! répétait ce dernier ; et sans le lâcher il s'endormit.

À cette heure et dans cette position, on l'eût pris pour un jeune faune attardé de la suite du vieux Silène. Il en avait même assez la figure, les traits jeunes et beaux, quoique avinés et flétris, le bouquet de barbe au menton, et la tête frisée, mais où quelques boucles manquaient déjà au sommet.

La sarabande qu'ils venaient de danser à eux deux ne les avait pas détournés dans les prés sans force circuits. Ils se trouvaient ainsi assez loin de leur point de départ, non pourtant de l'autre bout du village et d'un vieux chemin escarpé, mais plus court que la grande route. Valentin et le docteur, qui rentraient en ce moment, l'avaient pris. Ayant cru entendre une voix, ils s'arrêtèrent. Quel ne fut pas leur étonnement de voir un homme courir les champs comme un écerelé à cette heure de la nuit ! Leur surprise redoubla quand tout d'un coup cet homme leur sembla s'enfoncer dans la terre et disparaître. Ils descendirent, traversèrent la grande route, et firent quelques pas au-dessous. Arrivés près du fossé :

– C'est Rodolphe, dit Valentin.

– Oui, dit le docteur, le fils du syndic. Il est ivre ; ramonnons-le chez lui.

Ils le secouèrent. Le jeune homme leva la tête, mais les bras toujours enlacés autour d'un objet qu'il semblait cacher comme un trésor sous les pans de son habit.

– Un tonneau ! s'écria le docteur : s'il l'a bu à lui tout seul, je ne suis pas étonné du bel état où il s'est mis. Nous n'aurons pas peu de peine à le reconduire.

Rodolphe s'était pourtant levé ; mais, toujours à son idée fixe, il ne voulait pas quitter le fossé sans l'objet qui l'y avait amené et s'efforçait en vain de remonter la pente avec lui.

Le docteur et Valentin l'y aidèrent, et alors, moitié veillant, moitié dormant encore, il les suivit machinalement sans rien dire.

Le retour s'accomplit cette fois sans encombre ; mais à peine arrivait-on dans la cour de derrière que le syndic, armé d'un bâton, y parut. Alors le docteur s'avancant :

– Voilà, dit-il, votre fils que nous avons rencontré en chemin, et que nous avons aidé... à vous ramener ceci ; et il touchait du bout de sa canne leur petit compagnon bossu et joufflu, qui, ainsi interpellé, crut devoir répondre par une sorte de murmure et de ricanement sourd.

– Oui, je sais ! fit lentement le père : je le lui avais donné pour se régaler avec ses amis.

En dire et en entendre davantage, le docteur ne s'en souciait pas plus que le syndic. Saluant donc d'un signe de tête, il partit avec Valentin ; mais sa courte intervention n'avait pas été inutile : elle avait suffi à Rodolphe pour qu'il fût déjà dans son lit, où, se rendormant aussitôt, il crut encore cabrioler par les champs pendant son sommeil.

– Il n'a pas seulement remis le tonneau à sa place ! fit le père demeuré seul. Lui-même alors l'y redescendit.

Puis il alla se coucher, toujours ruminant et remâchant sa colère, s'aigrissant contre Fabrice à proportion de ce qu'il s'aigrissait contre son fils ; se disant de l'un : – Nous verrons qui

sera le maître ! et ajoutant sur le premier : – Il veut un procès :
eh bien, il l'aura ! Tant pis pour lui !

3.9.

Dès le lendemain, en effet, mais à la reposée de midi, le syndic alla voir M. de la Reverdie. S'il avait choisi cette heure de la journée, ce n'était pas seulement pour être plus sûr de le trouver, mais aussi pour ne rien distraire du temps affecté au travail, car plus il craignait que le fruit qu'il en ambitionnait ne lui échappât, plus il s'y acharnait. Quant à son fils, il comptait bien toujours lui dire un holà ! très-net, et lui signifier qu'il eût à changer de conduite ; mais Rodolphe s'était levé pour se rendre aux champs de meilleures heure que de coutume, et ayant fait en sorte de ne pas se trouver seul avec son père, celui-ci renvoya à une autre occasion d'agir comme tel, et se contenta pour l'instant d'agir comme syndic.

Le voyant arriver inopinément, La Reverdie se douta bien du but de sa visite, mais il ne lui en dit rien. Il le fit asseoir, se balança sur sa chaise, au rebours de son visiteur, qui, peu habitué aux sièges dans le jour, se tenait très-roide et très-gauche sur le sien. Il lui offrit des cigares, quoiqu'il sût que le syndic, ne fumant pas, appelait le tabac une peste ; bref il le promena sur toutes sortes de sujets ; mais il n'en fut pas moins vaincu le premier en fait de patience syndicale et diplomatique : on y est très-fort au pays de Lunay. À la fin donc, ce fut lui qui se mit à dire négligemment :

– À propos, et le pré, l'avons-nous ?

– *Nous*, peut-être, répondit le syndic en appuyant sur ce *nous* ; car il pourrait bien revenir à la commune, suivant le sort et les frais du procès.

– Le Fabrice ne veut donc pas le vendre ? Vous le lui auriez pourtant bien payé ?

– Hauh ! j’ai réfléchi. Ce droit de passage... J’aime mieux voir auparavant tirer cette affaire au clair.

– Alors vous êtes décidé à porter l’affaire en justice ?

– Non, en municipalité seulement. C’est mon devoir de lui en parler, ne le pensez-vous pas ?

– Sans doute.

– Mais il me faudrait les pièces.

– Les voici, dit La Reverdie, qui tira du bahut les parchemins et les registres.

– À quoi bon tout ce grimoire ? fit le syndic. Aucun de nous n’en saurait déchiffrer une lettre. Seulement ce que vous m’en avez cité de mémoire.

La Reverdie lui lut les deux passages, même en latin, avant de les traduire.

Ne pourrais-je pas en avoir copie ? demanda le syndic.

– Tout de suite, si vous voulez.

La Reverdie, prenant une feuille de papier, la plia par le milieu, y copia d’un côté les deux passages, de l’autre mit la traduction en regard, et ajouta au bas ceux d’un registre français plus moderne qui pouvaient paraître y faire allusion.

– Voilà ! dit-il au syndic.

– Je vous remercie, répondit ce dernier en se levant. Je les ferai voir à la municipalité : elle avisera.

Le syndic parti, La Reverdie se frotta les mains en silence, mais d'un air riant, doublement satisfait d'avoir livré une partie de la vérité et de s'être réservé l'autre à lui-même comme un « en cas, » sans se douter de ce que cet « en cas » était devenu. Il se croyait si sûr et s'applaudissait si bien d'avoir pensé à le mettre à part d'avance, qu'il ne songea pas même à regarder si la feuille réservée était toujours à sa place et se contenta de jeter vers ce coin de sa bibliothèque un petit coup d'œil d'intelligence. – Ils n'y verront goutte, se disait-il, ils n'ont pas même de catalogue de leurs titres. Ils appellent cela leurs archives ! De belles archives vraiment ! Sans moi, elles seraient encore dans un bel état ! Je leur rends service, après tout. Si, par hasard, on s'apercevait de la lacune... Mais bah ! personne ne s'en apercevra... Comment prouver, sans un catalogue raisonné, qu'elle n'existait pas de tout temps ? Et puis la pièce ne peut-elle pas s'être égarée dans leurs archives comme elle s'est égarée dans ma chambre, je suppose ? et alors je la retrouve et la produis juste à point. Nous verrons en attendant si la belle Pénélope !...

Mais sur cette réflexion, qui lui remit soudain et désagréablement son aventure en mémoire, il pensa qu'il ferait bien de descendre au village, ne fût-ce que pour se montrer et, en ce qui le regardait, n'avoir l'air de rien.

En chemin, il rencontra Jacques. Au lieu de passer outre, comme d'habitude, La Reverdie ne dédaigna pas de le faire parler.

– Eh bien ! lui dit-il, et la cloche ?

Jacques, riant et fermant les yeux, ne répondit que par un balancement de tête imitant celui d'une cloche en branle.

– Oui, je crois bien que la tête te sonne, fit La Reverdie à part lui ; mais pourquoi, reprit-il, au lieu de la tête, ne sonnes-tu plus la cloche, à présent ?

– « Ce n'est pas tous les jours fête, » dit enfin Jacques, pour qui les proverbes étaient aussi une manière de chansons.

– Tu ne l'oublieras pas comme le régent, poursuivit La Reverdie ; on devrait te nommer sonneur à sa place ; il ne sait pas sonner, le régent.

– « Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, » riposta Jacques au moyen d'un nouveau proverbe.

– Tu l'aimes donc bien ?

– Il veut me prendre dans son pré pour me donner des leçons !

– À toi, des leçons ?

– Oui ! pour m'apprendre à pêcher, fit gravement Jacques.

La Reverdie haussa les épaules. Et pourtant ce nouveau genre d'instruction que, sous la haute main de Fabrice, Jacques le buissonnier se promettait de joindre à ses autres connaissances, n'était pas une circonstance indifférente à noter, comme La Reverdie s'en aperçut plus tard.

– Et de sa femme, poursuivit-il, qu'en dis-tu ?

– Ah ! une belle femme ! dit Jacques en se rengorgeant.

– Tu trouves ? fit son interlocuteur avec curiosité.

– Ah ! oui, toute belle blanche.

– Diantre ! pensa La Reverdie, voilà un idiot qui a d'aussi bons yeux que moi. Tu dis, reprit-il : toute belle blanche ?

– Oh ! oui, tout en blanc ! répéta Jacques, comme le soir de son aventure il l'avait soutenu aux commères ébouriffées. Oui, « Belle rose, »

Belle rose et rosier blanc !

– Mais, si elle est belle, elle n'est pas bonne, interrompit La Reverdie : elle te gronde, elle est méchante...

– Non, non ! bonne, bonne ! s'écria Jacques, reprenant bravement la prose sur cette question. Bonne ! et les mains douces, allez ! douces, douces ! Tante Marthon méchante ! Pas de ça, minette ! oh non !

Et il commençait à regarder de travers celui qui l'interrogeait.

– Alors tu es son favori ? reprit ce dernier.

– Oui, répondit Jacques d'un air important ; oui, elle m'a embrassé !

– Toi, elle t'a embrassé !...

– Là, fit-il en mettant son doigt sur son front.

– Je croyais qu'elle n'embrassait que son mari.

– Oh ! lui aussi, allez ! et lui, il est toujours après ses mains, allez ! C'est vrai qu'elle les a bien douces.

Il saisit son bras dans l'ombre,
Et lui compta dans la main
De baisers un si grand nombre
Que le creux en était plein.

– Comment dis-tu ? je ne connais pas cette chanson. Répète un peu, je veux l'apprendre.

Mais, en grand artiste, Jacques ne se répétait jamais. Sa mémoire, d'ailleurs, comme il arrive à la plupart des chanteurs rustiques, ne lui fournissait exactement les paroles qu'à la condition de ne pas se reprendre. Il n'en avait non plus que le sens vague et non pas textuel ; pourvu que le sens y fût, peu lui importaient les détails ; s'il reprit donc, comme on le lui demandait, ce fut par cette variante :

Un baiser sur sa main blanche,
Tout ainsi qu'il faut ;
Et je crois bien sous la manche,
Même un peu plus haut.

– Allons, cela va bien ! elle vous embrasse, toi et son mari. Et point d'autres ? ajouta effrontément La Reverdie.

Jacques le regarda cette fois d'un œil décidément courroucé. Eut-il, dans l'obscurité de son être, un de ces éclairs de divination sourde et inconsciente dont nous avons déjà vu chez lui des exemples ? Ce qui est sûr, c'est qu'il avait tout à fait repris son air narquois lorsqu'il s'en alla sans répondre, mais en chantant à tue-tête :

La prit par la taille,
Voulut l'embrasser,
Voulut l'embrasser...

Contre la muraille
Il s'est vu lancer,
Il s'est vu lancer...

En a ri la belle :
« – Il voulait danser,
« Il voulait danser...

« Eh bien, se dit-elle,
« Je l'ai fait valser,
« Je l'ai fait valser. »

La Reverdie aussi s'en alla de son côté, sans donner grande attention à ce que pouvait chanter un pauvre idiot dont la tête, pensait-il, lui chantait déjà bien assez toute seule. En revanche, ce qu'il avait pu tirer de Balalarme en vile prose ne laissait pas de lui trotter désagréablement dans l'imagination, et il enrageait à l'idée que Marthe pût aimer encore son mari. Aussi résolut-il d'aller la braver jusque sous sa fenêtre, en ayant l'air de faire une visite à l'école, dont il était un des inspecteurs ; mais, arrivé devant la ruelle, l'audace lui faillit ; il resta un moment là, comme planté dans le sol. Enfin, honteux de ce qu'il appelait sa faiblesse, et craignant d'être remarqué, il s'avança, les pieds lui pesant toujours ; mais, au bout de la ruelle, porte et fenêtres closes ; l'école même était fermée. Il avait oublié que, pour les enfants, la fête se prolongeait encore d'un jour de congé. Comme il revenait la tête assez basse : – Il n'y a personne, dit une voix.

Il leva les yeux et vit la Sabine, qui le salua de sa galerie haute.

– Il n'y a personne, répéta-t-elle.

– C'est ce que je vois, fit La Reverdie. J'avais quelque chose à dire à M. le régent...

– Il n'y est pas, ni sa femme, paraphrasa la Sabine en plongeant toujours sur lui son regard... Ils sont sans doute à leur pré, ajouta-t-elle.

– Merci, j'y vais, répondit La Reverdie pour se tirer d'embarras.

Et la saluant, il revint machinalement sur ses pas ; mais il lui semblait avoir toujours derrière lui, et sur lui, comme s'il le sentait dans le dos, le regard fixe et froid de la Sabine, dont les yeux ronds et sans cils le suivaient en effet avec la fixité de ceux d'un oiseau de proie.

– Bah ! pensa-t-il, toutes les vieilles filles sont jalouses, particulièrement les laides.

À peine La Reverdie avait-il disparu à l'angle de la place, que Perrette sortait de la maison du syndic, où celui-ci, presque certain d'avoir deviné le complice et le conseiller de son fils, l'avait reçue encore plus froidement que d'habitude. La maîtresse du logis ne fit non plus qu'un semblant de pas vers la porte avec elle.

– Je ne sais ce qu'il a, Pierre-Abram ! dit Perrette, il n'est pas de belle. Les maris sont bien tous les mêmes, n'est-ce pas, ma pauvre Judith ?

Un peu soulagée par cette réflexion, elle méditait d'entrer chez la Sabine pour achever de se remettre. « Mais si elle est dans ses jours noirs, autant vaudrait tomber d'un four dans un puits, » se disait Perrette, lorsqu'elle fut agréablement surprise de s'entendre appeler de la galerie. Elle y monta lestement.

– Qui croyez-vous, fit bientôt la Sabine, que je viens de voir courir après nos charmants voisins ?

Et, tout en tricotant, elle Résigna de l'œil la maison d'école.

– Le docteur ? dit Perrette.

– M. de La Reverdie ! Il paraît qu'il est devenu l'ami du régent.

– Lui ! l'ami de Fabrice !

– Voulez-vous donc que ce soit de la femme, si ce n'est pas du mari ? fit la Sabine en laissant tomber un instant ses aiguilles.

– Je ne dis pas ; mais c'est drôle tout de même.

– Je ne sais si c'est drôle, je n'entends rien à leurs drôleries ; mais je sais bien qui j'ai vu sortir de chez eux hier au soir

pendant que le maître d'école veillait chez le syndic au lieu de veiller chez lui..., qui, tout à l'heure, revenait déjà leur faire visite et, s'étant cassé le nez à leur porte, s'en va de ce pas à leur pré...

– Monsieur de la Reverdie au Pré aux Noisettes !

– Ça ne craint rien, ça court partout, ces vieux chasseurs à barbe grise.

– Oh bien ! dit Perrette, qui se souvenait de sa propre leçon, il sera mal reçu.

– De tous les deux ? fit la Sabine, cette fois sans quitter de l'œil ses aiguilles.

La malignité de Perrette n'allait pas jusque-là, rendons-lui cette justice. De plus, ayant eu affaire, elle, au mari, elle se crut intéressée, pour son propre compte, à ne pas laisser s'établir ce genre de suppositions.

– Marthe a toujours été sage, répondit-elle, et je ne pense pas...

– Moi non plus ! interrompit froidement la Sabine. Seulement il semble que d'être toujours seuls, à la fin, les ennuie. C'est une terrible chose que l'ennui ! vous ne savez pas cela, Perrette ?

– Des ennuis ! fit cette dernière d'un faux air dolent : comme si je n'en avais pas aussi, des ennuis !

– Mais non pas de l'ennui, répéta la vieille fille. C'est bien différent. Les ennuis, tout le monde en a, mais ils passent, au lieu que l'ennui... est toujours là. Si l'on sort, il vous accompagne, et on est sûr de le retrouver à la porte en rentrant chez soi. Les ennuis, ce sont les nuages, les coups de vent, les averses, la grêle, si vous voulez...

– Ah ! oui, la grêle, murmura Perrette en pensant à son mari.

– Mais l'ennui, c'est la pluie, la pluie sans fin et sans cesse... quand ce n'est pas la glace, ajouta glacialement la Sabine. Enfin, reprit-elle après ce moment de sourde expansion plus encore avec elle-même qu'avec son interlocutrice, je disais donc qu'ils paraissent en avoir assez de leur vie d'ermites. Leur célèbre cabane avec sa serrure à secret commence à s'ouvrir. Ils vont toujours s'y enfermer, mais ils sont bien aises qu'on y vienne. Ils sont là comme deux images, le saint et la sainte, dans une église catholique. Tout le village y passera. Il n'y a plus que moi qui tienne, et qui tiendrai bon, j'espère. Vous-même, vous y êtes allée, vous ne pouvez vous en dédire ; et qui sait si l'oubli de la planche n'était pas un prêt-à-porter pour celui de l'échelle ? Oui, qui sait si vous n'avez pas payé pour d'autres, ma pauvre Perrette ? Et ce Balalarme, s'est-il assez moqué de nous ? Il y est maintenant tous les jours. Puis ç'a été M. Valentin et mademoiselle Marguerite, rien que cela, peste ! Puis, bientôt le docteur sans doute. Maintenant, c'est le tour de M. de la Reverdie : et le voilà aussi au nombre des élus.

– Bon ! vous voulez rire ; car, enfin, pourquoi aller imaginer...

– Je n'imagine rien : lui-même me l'a dit.

– C'est égal, objecta encore Perrette, devenue incrédule à son corps défendant ; c'est égal : pour moi, je ne le croirai que quand je l'aurai vu.

– S'il ne s'agit que de voir..., dit la Sabine.

– Et le souper de mon mari !

– Ah ! c'est vrai ! quand on a un mari, on n'est plus libre... comme moi, pensa la vieille fille reprise de sa froide ironie.

3.10.

Le souper du citoyen Prenleloup n'empêcha point sa femme d'aller peu après faire un tour du côté de la rivière ; non qu'elle ne se sentît une sainte horreur pour le Pré aux Noisettes, mais le respect qu'il lui inspirait maintenant, et qui s'étendait en partie sur le propriétaire, n'avait porté nulle atteinte à sa curiosité : si elle ne se sentait plus autant le droit de tout dire, celui de tout voir, en revanche, ne lui paraissait que plus légitime. Elle se hâta donc de rentrer chez elle et de gagner par le plus court le bord de la rivière ; mais, au lieu de La Reverdie, elle y aperçut de loin le docteur et Marguerite descendant le long des taillis la pente des prés, et arrivant ainsi directement du château, à ce qu'il paraissait.

Le docteur y était en effet monté dans l'après-midi. La visite du syndic ne présageant rien de bon, il venait en parler à Fabrice, et Marguerite devait lui servir à pénétrer dans la forteresse, dont elle avait le mot de passe, prétendait-il.

– Bon, se dit Perrette en les voyant, courent-ils aussi après lui ? Mais pas plus de La Reverdie que sur ma main.

Cependant, pour continuer d'observer à tout hasard, elle s'enfonça sous les taillis, en s'y approchant de la cabane le plus possible. Elle n'eût pas été fâchée d'écouter au passage la conversation du docteur et de Marguerite ; mais on ne peut tout faire à la fois et, malgré ses doutes, elle avait surtout à cœur de pouvoir dire à la Sabine en pleine conscience : « Vous voyez

bien, il n'y était pas. » Et pourtant il y était. Il lui apparaissait à travers les branches. La voûte feuillée qui la couvrait de son ombre semblait avoir ménagé tout exprès ses sinueux et mobiles arceaux pour que, sans être vue, elle pût le voir. M. de la Reverdie n'avait pas voulu en avoir le démenti ; il était là, debout, sur le bord de la rivière, en face de la cabane... ; mais point de planche. – « Qu'est-ce que je disais ! fit Perrette en elle-même pour se consoler de s'être à demi trompée ; il a bien pu venir jusqu'ici ; mais plus loin, je t'en moque ! qu'est-ce que je disais ! »

Cependant La Reverdie appelait : – « Monsieur le régent ! monsieur le régent ! j'ai à vous parler. » Point de réponse. Perrette, toujours sous le feuillage, se glissa plus près de la rivière. Autre surprise. Sous l'auvent même de la cabane, Balalarme qui venait de prendre sa leçon de pêche et mettait à la répéter la plus insigne maladresse en même temps que l'attention la plus grave. À droite, Fabrice, le menton dans les roseaux, et à chaque nouvel appel allant jeter sa ligne un peu plus bas dans le courant de la rivière. La situation de La Reverdie commençait à devenir ridicule. Si le docteur l'avait su !

En ce moment, c'est pourtant à lui que le docteur pensait, mais non pas à en rire : il avait ses raisons pour lui en vouloir mieux. Il est à croire, néanmoins, qu'il se fût un peu plus dépêché, s'il se fût douté de l'impasse où La Reverdie se trouvait.

Mais tout occupé de ce qui occupait aussi Marguerite, et peut-être n'était-ce pas uniquement de Fabrice qu'ils l'étaient tous les deux : – Savez-vous, lui disait-il en cheminant, que votre idée n'était pas si mauvaise ?

– Quelle idée ?

– Celle de brûler toutes ces vieilles paperasses.

– Comment ! ne m'avez-vous pas presque grondée, seulement de l'avoir eue ?

– Oui, mais j’ai réfléchi...

– D’ailleurs, ajouta Marguerite, Fabrice m’en aurait grondée encore plus.

– Vous croyez ? fit le docteur.

– Certainement : demandez à Valentin.

– Oh ! je ne doute pas que Valentin ne soit toujours de votre avis ! Mais c’est égal, je regrette que cette idée n’ait fait que vous traverser l’esprit : quand on a ainsi de ces idées, il n’en faut pas parler, ou les mettre à exécution tout de suite. Simuler un commencement d’incendie et ne l’éteindre qu’à point, dans ce vieux bahut, c’était facile.

– Vous craignez donc quelque chose ?

– Un procès est toujours un procès.

– Mais notre découverte, ou plutôt la mienne, dont vous ne me dites toujours rien ?

– Un dépôt est comme un secret.

– Oh ! puisque vous vous défiez de moi... je demanderai à Valentin.

– Il ne sait rien ; pas plus ce secret-là que tout autre.

– Quel autre ?

– Demandez à Valentin.

Marguerite allait détourner la conversation, mais un bruit de voix lui en ôta la peine. Ils se dirigèrent du côté où ils l’entendaient.

Sans se douter qu’il y eût là un témoin de sa déconfiture, et qu’il pouvait même arriver qu’il y en eût trois, La Reverdie se trouvait dans cette position, déjà peu agréable en soi, de ne sa-

voir comment avancer et de ne vouloir pas cependant reculer ; il n'avait cru faire qu'une bravade, et c'était maintenant lui qu'on bravait. Aussi demeurait-il sur la rive, le regard tendu vers l'autre bord, comme s'il ne pouvait croire encore qu'il dût y renoncer ; mais il avait beau héler le passeur, le passeur disparaissait toujours davantage dans les roseaux. Enfin, à un dernier appel plus impérieux, celui-ci revint sur ses pas, mais ce fut pour entrer dans la hutte et en refermer la porte aux yeux de son visiteur, comme s'il la lui fermait au nez.

La Reverdie resta ainsi face à face avec Balalarme, toujours pêchant sur le seuil. Espérant avoir mieux raison de l'idiot, il l'appela, lui fit des signes, lui montra de l'argent, puis sa canne, et enfin crut avoir trouvé le vrai moyen de le séduire : il lui demanda une chanson et essaya même d'en fredonner une pour le décider. Rien. Jacques ne broncha pas. Il continuait de ramener inutilement sa ligne et de la rejeter avec un grand mouvement de bras. « Attends ! pensa La Reverdie, je saurai bien te faire parler ! » Et du bout de sa canne plongé dans l'eau il tâcha de lui en lancer quelques gouttes à la figure ; mais ce n'était là qu'une pluie menue dont, supposé qu'elle atteignît l'autre bord, l'obstiné pêcheur ne s'apercevait pas même. Avec la main, au contraire, il y avait chance de lui en administrer une ondée. Déposant donc sa canne et son chapeau, et s'agenouillant sur le bloc, La Reverdie réussit effectivement à lui envoyer une assez belle douche en plein visage ou il ne s'en manquait pas de beaucoup. Les lèvres de Jacques grimacèrent bien un peu ; mais comme il s'était gardé de les ouvrir pendant la douche, il ne les ouvrit pas davantage après. Sauf, du reste, un petit sursaut comme celui d'un chat qu'on mouille et qui se secoue les oreilles, il ne branla pas et se contenta de retirer sa ligne à lui avec le même insuccès qu'auparavant.

Toujours agenouillé et la tête penchée sur l'eau, La Reverdie se mettait en devoir de recommencer, lorsqu'il sentit comme un insecte, une araignée ou une chenille, tombée sans doute du feuillage, lui passer sur le cou ; il y porta vivement la main ;

l'insecte s'envola ; mais, ô surprise ! la perruque de La Reverdie s'envolait aussi avec lui. Il fallait que ce fût au moins un escarbot ou un cerf-volant de la plus grande taille et d'une force peu commune pour accomplir un tel prodige. Le prodige n'était pourtant que trop réel. L'insecte aux cognes dentelées portait, du reste, très-légèrement sa proie et se dirigeait vers son maître Balalarme, qui le rappelait à lui après l'avoir envoyé. À voir comment celui-ci lui imprimait à distance sa volonté par de simples secousses de sa canne à pêche, on eût dit un sorcier, sa baguette à la main, donnant des ordres à son lutin familier.

Le petit serviteur invisible (car, pour invisible, en ce moment il l'était) avait-il agi de son chef ou sur quelque instruction positive du maître ? On ne l'a jamais su, ni on ne le saura jamais. Tout ce qu'on peut remarquer, c'est que Jacques était encore et demeura toujours plus ou moins novice dans l'art de ramener sa ligne autrement qu'avec des broussailles ou de vieilles carcasses pendant au bout. En revanche, il était devenu presque aussitôt de première force à la lancer le plus loin possible et dans toutes les directions ; c'était même, à vrai dire, ce qui l'amusait le plus. Il n'en fut pas moins enchanté de sa capture, involontaire ou non. La Reverdie eut beau s'écrier : « Hé ! animal ! veux-tu bien !... » puis porter vivement ses mains, l'une à son front nu, l'autre en l'air, Jacques, donnant du coude un coup sec, amenait sa capture. Il semblait l'avoir enlevée du regard et, les prunelles de plus en plus dilatées, la forcer par la même puissance magnétique à effectuer le voyage. Tant qu'elle ne l'eut pas terminé, il conserva, d'ailleurs, son maintien grave et fixe ; mais lorsqu'elle eut achevé de planer en tournoyant dans l'espace et d'y décrire un demi-cercle majestueux, ses yeux et toute sa figure s'écarquillèrent d'admiration, et il la reçut dans ses bras avec des trépignements de joie. N'ayant jamais rien vu, rien soupçonné même de pareil, il la toucha, la palpa, la flaira, la considéra d'en haut, la contempla d'en bas, la fit danser et brandiller au-dessus de sa tête comme un pantin, puis l'y laissa peu à peu descendre et s'y ajuster sur l'oreille, en sorte qu'il semblait avoir une chevelure mi-partie la plus drôle du monde,

toute crépue et du plus beau roux, d'un côté, de l'autre légèrement bouclée et d'un noir sur lequel le temps ne pouvait rien :

– « Veux-tu donc, veux-tu !... » répétait La Reverdie, pendant que cela se passait, et le tout s'était succédé comme un éclair : « Veux-tu vite !... » Mais, sans le lui dire ni peut-être se le dire à lui-même, Jacques ne voulait pas. Il ne songeait qu'à jouir de son bien. À la fin, pourtant, d'un brusque mouvement de tête, il rejeta cette seconde toison qui, toujours appendue à son fil, reprit alors le chemin de la rivière. « Allons ! dépêche ! » cria La Reverdie ; mais, au lieu de la pousser jusqu'à l'autre bord, Jacques, ressaisi de son instinct de chat jouant avec la souris et voulant voir apparemment si cette espèce-là savait nager, se mit à la promener à la surface de l'eau, la lui faisant raser peu à peu, et enfin il l'y posa ; alors, voyant qu'elle flottait bien, il la laissa dériver en aval comme un liège, puis la ramena en amont le flanc couché sur la vague ridée, puis la laissa surnager de nouveau. « L'imbécile ! murmurait La Reverdie consterné ; l'imbécile d'idiot ! Heureusement au moins que Pénélope n'est pas là ! » Mais, à défaut de celle-ci, le docteur et Marguerite débouchaient en ce moment par le sentier.

– Oh ! oh ! fit le docteur, qu'est-ce que cela ?

– Oh ! oh ! fit de même Marguerite, qu'est-ce que je vois ?

– Un tour de maître Jacques, dit le docteur.

– Il croit encore sonner la cloche, dit Marguerite.

Et tous deux partirent d'un duo d'éclats de rire, dont Perrette, n'en pouvant plus, profita pour s'y joindre en trio dans le taillis.

La Reverdie, furieux et décontenancé quand il s'était cru seul, sentit bien que, devant le docteur et Marguerite, il n'avait plus d'autre moyen de s'en tirer que de rire aussi.

– Hélas ! oui, dit-il, j'ai eu le tort d'aller en guerre contre les sauvages ; ils m'ont scalpé sans miséricorde ; c'est cet Indien-là qui a fait le coup, ajouta-t-il en montrant Jacques.

– Oh ! cela repoussera ! interrompit le docteur.

– Et dire, poursuivit La Reverdie en reprenant son badin, que la belle squaw du wigwam va peut-être l'embrasser encore pour ce nouvel exploit ! C'est ce qui me fâche. Ah ! mais voilà son vieux sachem !

Attiré par le bruit, Fabrice venait en effet de reparaître sur le seuil.

– Illustre chef ! s'écria aussitôt La Reverdie pour se maintenir au diapason, prudent sachem, célèbre par son silence et justement surnommé pour cela « le Grand Poisson, » je me flatte que nous allons fumer le calumet de paix : en conséquence, veuillez dire à celui de vos guerriers qui s'est emparé indûment de ma chevelure...

Sans lui répondre ni avoir plus l'air de l'entendre qu'auparavant, Fabrice, ayant vu de quoi il s'agissait, avait pris la ligne de Jacques, l'avait tenue un moment immobile au-dessus de l'eau pour la laisser s'égoutter avec tout ce qu'elle portait, puis, la balançant à son tour, il lui imprima soudain un élan si juste, que le fil et sa charge vinrent se loger sur la tête de La Reverdie, qui n'avait pas même songé à en couvrir la nudité avec son chapeau.

Marguerite l'aida, non sans rire de plus belle, à décrocher l'hameçon, et celui-ci regagna l'autre bord, où, au grand déplaisir de Jacques, il arriva, cette fois, privé de son lest.

– Vous voilà coiffé ? dit seulement Fabrice en rentrant dans sa hutte.

– Coiffé ! répéta le docteur à l'oreille de La Reverdie : il a dit « coiffé ! » Le seriez-vous à votre tour et de sa façon ?

– Ces maris ont toujours la puce à l’oreille, répondit La Reverdie sans se défermer. Il n’aura pu encore digérer mon toast. Rendez, après cela, hommage à la beauté !

Cependant Perrette, n’y tenant plus, faisait aussi son entrée.

– À ce que je vois, dit-elle en désignant La Reverdie, monsieur vient de prendre un bain ; ses cheveux sont encore mouillés.

– Un bain ? interrompit le docteur : dites plutôt un plongeon ! Il avait déjà le sommet de la tête dans la rivière quand Fabrice l’en a retiré.

– Qu’est-ce que je vous disais ! s’écria Perrette : cet endroit est ensorcelé.

Ce ne lui était pas un mince plaisir qu’il l’eût été en effet pour un autre que pour elle ; mais ne voulant pas avoir l’air d’en savoir davantage, elle s’en alla comme si elle ne faisait que passer.

Sa présence n’était pas de nature à aider La Reverdie à se maintenir en apparence de belle humeur. Seulement il eut soin de dire tout haut, comme elle partait :

– Ce benêt de Fabrice a déjà disparu. Je voulais lui donner un dernier avertissement ; mais puisqu’il ne s’en soucie pas, je ne m’en soucie pas non plus. Venez-vous ? demanda-t-il au docteur.

– Non, nous continuons notre promenade.

– Moi, j’en ai assez... assez comme cela, fit-il en recommençant à prendre un air gai.

Et il s’éloigna en fredonnant.

– Il enrage, dit le docteur à Marguerite, quoiqu’il n’en laisse rien voir, et que ce soit son fort, il faut le reconnaître, de ne jamais perdre contenance et de faire bonne mine à mauvais jeu. Il n’est pas méchant au fond, il n’est que vaniteux, toujours pivotant et pirouettant sur lui-même et toujours miroitant. Enfin, il est pris à son piège, et je le vois déjà, dans sa bibliothèque, la remuer inutilement de fond en comble. Qui sait ? au lieu d’une partie, peut-être ainsi en gagnerons-nous deux ?

– Quelle autre ? demanda Marguerite.

– Mais cependant, continua le docteur sans répondre à cette question, le Pré aux Noisettes me semble encore bien aventuré, et Fabrice n’est pas hors d’affaire avec La Reverdie, le syndic, la moitié des hommes et les trois quarts des femmes du village contre lui. Appelez-le, maintenant que nous sommes seuls.

À la voix de Marguerite, Fabrice vint, en effet, les rejoindre.

– Il est parti furieux, répéta le docteur.

– Eh ! qu’il le soit tant qu’il voudra ! dit Fabrice. Que ne me laisse-t-il tranquille ! Jacques a tout fait sans savoir ce qu’il faisait ; mais M. de la Reverdie n’avait qu’à ne pas venir chez moi comme je ne vais pas chez lui.

– Il est certain, fit le docteur, que vous avez bien quelque raison d’être irrité contre lui.

– Plus à présent, dit Fabrice avec un imperceptible sourire.

– Comment ! plus à présent ! Et votre procès dont il a fourni les pièces au syndic ?

– Cela regarde la justice... Si le droit est contre moi, il faudra bien m’y soumettre.

– Écoutez, reprit le docteur, qui tenait à poursuivre ses expériences sur le cœur humain, il y a un moyen de vous délivrer

de ces misérables chicanes, car ce sont de pures chicanes. Mademoiselle Marguerite et moi, nous savons où sont ces titres ; nous pouvons les brûler sans qu'on ait à nous accuser d'autre chose que d'imprudence ou de maladresse. Que diriez-vous si c'était fait ?

– Rien.

– Rien ? répéta le docteur interdit, car il s'attendait à mieux.

– Que pourrais-je dire et faire, sinon de brûler alors moi-même ma cabane, ma haie, de laisser mon pré à qui le voudrait prendre, et de m'en aller du pays ?

Le docteur frappa dans la main de Fabrice et commença de trouver que ce serait dommage après tout de le voir mourir. Sans contredit, il ne tenait pas beaucoup de place au soleil, et n'y faisait pas grande ombre ni figure : juste autant qu'un brin d'herbe dans un pré ; juste autant de vide, par conséquent. Un pauvre honnête homme de plus ou de moins dans le monde, qu'est-ce que cela ? il y en a tant ! Et cette humble fonction de pauvre honnête homme ignoré excite une telle concurrence ! pour un qui s'en va, mille qui se présentent ! Ainsi allait se disant le docteur en train de philosopher.

Malheureusement, il était obligé de philosopher avec lui-même, car Fabrice, impatient de reprendre sa pêche interrompue, les avait quittés, et Marguerite était tout absorbée dans la guerre qu'elle faisait à Valentin, quoiqu'il ne fût pas avec eux, et précisément parce qu'il n'y était pas. Qu'il ne pût venir tous les jours au château, à la bonne heure ! mais ici, pourquoi ne s'y était-il pas trouvé, par hasard du moins ? Ne peut-on pas faire le hasard, quand il ne se fait pas lui-même ? Aussi, pour le punir d'avoir ignoré, comme elle, qu'elle descendrait ce jour-là sur les bords de la rivière, Marguerite remonta au château sans passer par le village, ni faire aucune nouvelle tentative, fût-ce la plus

détournée, pour savoir les secrets du docteur, même sur Valentin.

Ce livre numérique :

a été édité par :

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en avril 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Juste Olivier, *Le pré aux noisette*, Paris, J. Hetzel, s.d. La photo de première page, *Hauts de Belmont*, a été prise par Laura Barr-Wells le 20.10.2011.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](#),
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,
<http://fr.wikisource.org> et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.

APPRENDRE LE FRANÇAIS

avec

TV5MONDE

OÙ VOUS VOULEZ



3 000 EXERCICES
100% VIDÉO
100% GRATUIT

Disponible sur
App Store

DISPONIBLE SUR
Google play